MARS : 1950 LE YARD NUMÉRO : 17

Magazine policier mensuel PRIX : 60 FRS

Dans ce Numéro :

RUFUS KING

L'ASSASSIN EST A BORD

(Design in evil)

roman policier

suivi

d'une Nouvelle, d'un Récit historique, de Chroniques du cinéma, du théâtre, des livres, etc...

1, r. de Médicis, PARIS

PHOT. PIERRE LIGEY

** Peut être lu par tous. ** Pour adultes.*
**** Pour lecteurs avertis.*

**LA MORT DE SAINT-MAGLOIRE, de Martine Vellnet. *Le Labyrinthe. S. E. P. E.* Prix : 125 fr.
Un bon roman français classique.

Qui a tué Bordier, le grand financier qu'une manœuvre de baisse commençait à ruiner? C'est ce que demande l'inspecteur Léger de la P. J. qui d'ailleurs est toujours en retard d'une idée et d'une démarche. Ce qui l'exaspère, cet inspecteur, c'est que Ginette Bale, détective privée, a toujours de l'avance sur lui.

Bordier, mort, a été déposé dans un confessionnal de l'église Saint-Magloire. Pourquoi? L'assassin est-il un ennemi de Bordier ou un ami de la trop coquette Mme Bordier? Et le mystère épaissit quand on apprend que Barwell, le financier qui a déclenché la baisse contre les valeurs Bordier, vient d'être assassiné de la même manière que le financier par « un arrêt du cœur en systole ». Grâce à Ginette tout se découvre à la fin.

Le récit est vivement mené et on suit sans défaillance l'auteur où il veut nous mener. Mais la psychologie des personnages n'est pas très creusée : on les connaît mal, on sait Ginette Bale charmante et délurée, l'inspecteur Léger niais. Mais l'assassin ne paraît que trop peu dans le cœur du récit, et ne prend son importance que quand il est découvert.

J. P.

**L'IMPOSTEUR, par E. Phillips Oppenheim.
Un classique d'espionnage.
Deux hommes : un Anglais et un Allemand ont été élevés ensemble à Oxford. Physiquement, ils se ressemblaient à un tel point qu'on les prend l'un pour l'autre. Intellectuellement, ils ont été soumis aux mêmes disciplines scolaires. Moralement... ils n'ont rien de commun. L'Anglais, Sir Everard Dominey, est marié. A la suite d'une série de malentendus conjugaux, sa femme s'est enfoncée dans un état de demi-folie, et lui est parti pour l'Afrique où il est resté dix ans. Et il se trouve que son ami allemand Von Ragastein lui sauve la vie. Mais un plan infernal naît dans son esprit. Il veut, profitant de la ressemblance, se substituer à Sir Everard et, revenant en Angleterre, espionner pour le compte de l'Allemagne. Pour cela, il faudra tuer son ami.

Qui est de retour en Angleterre? Les Anglais : parents, amis trouvent Everard bien changé. L'être faible s'est transformé en homme énergique, dur, secret. Lady Dominey hésite, les Allemands, eux, n'hésitent pas. Et c'est Ragastein qui mène le grand jeu de l'espionnage à Londres. Il fréquente chez l'ambassadeur, voit le Kaiser qui lui témoigne une bienveillance particulière, les généraux allemands et même une jeune femme hongroise, la princesse Eiderstrom, qu'il a aimée et qui a toujours de l'amour pour lui.

Le dénouement... nos lecteurs le connaîtront en lisant ce livre très attrayant.

J. P.

LE YARD

Magazine policier mensuel

SOMMAIRE

CRITIQUE

Les livres policiers ..... page 2 et 3 couverture

INFORMATION ..... page 2

ROMAN

L'assassin est à bord, par Rufus King, traduit de l'anglais par M. d'Albène ..... page 3

NOUVELLE

Et la lumière se fit, par G.-B. Child, traduit de l'anglais par F. Darmont ..... page 117

LE CINEMA

L'Homme de la Tour Eiffel, par Sammy ..... page 127

N° 17 — Magazine policier mensuel présenté par les ***ÉDITIONS DES LOISIRS,*** 1, rue de Médicis, PARIS

ABONNEMENTS : *six mois :* **325 fr.**
un an : **650 fr.**

LE N° **60 frs**

INFORMATIONS

Une intéressante enquête de M. Jean Prasteau dans le *Figaro Littéraire* nous révèle l'opinion de quelques spécialistes du roman policier sur le destin actuel de ce genre.

Après s'être étonné du goût que manifeste le public pour les seules productions anglo-saxonnes, il révèle que bien des traductions à succès ont été, en réalité, écrites directement dans notre langue par d'authentiques écrivains français, et, après avoir noté un recul très net du Roman noir qui, dit-il, met de l'eau dans son encre, il conclut :

« Les modes passent et les amateurs de « puzzle » restent, c'est dans l'ordre logique du roman policier. »

Dans ce même article, M. Pigasse, le directeur du *Masque* a confié à Jean Prasteau son intention de fonder un club : le Club des 13, qui sera formé d'auteurs notoires de romans policiers français. « Ce parlement, a-t-il dit, commencera bientôt la publication des œuvres qu'il jugera de grande qualité. »

L'affaire Seznec va faire l'objet d'un film. André Cayotte qui est persuadé de l'innocence de Seznec pense, par le moyen du cinéma, influencer l'opinion et hâter la révision du procès. Seznec, lui-même, jouera son rôle, aux côtés des témoins authentiques et des avocats ayant pris part à l'affaire.

Notre revue se devait de signaler un film que l'on tourne actuellement de l'autre côté de l'eau : *La Lampe Bleue*. A ce film anglais participera la police canadienne. Une importante partie documentaire évoquera l'activité de Scotland Yard. On pense accélérer ainsi le recrutement de la célèbre Maison. Il est intéressant de remarquer combien, de plus en plus, les réalisateurs de films policiers s'attachent à les doubler d'un intérêt documentaire.

Il faut s'en féliciter. Cette formule a fait ses preuves. Il suffit pour s'en convaincre de songer à *La Cité sans Voile*, au *Procès Paradine*, au *Troisième Homme*, etc...

L'ASSASSIN EST A BORD

(Design in Evil)

par RUFUS KING

Traduit par M. d'Albène.

CHAPITRE PREMIER

Miriam mit son dernier chapeau à peu près convenable, et regarda sa montre. Elle comptait trente minutes pour aller en auto jusqu'au métro, et il fallait deux minutes pour ranger la voiture dans le garage d'Harry. Vingt minutes ensuite pour arriver à Manhattan. Cela laissait huit minutes pour aller jusqu'à Serbian Room.

A ce moment-là, Floyd y serait certainement déjà. C'était la plus détestable de ses habitudes. Il n'y avait que lui pour avoir l'idée de se montrer avant six heures. L'auteur de deuxième ordre en l'honneur duquel on avait organisé cette petite fête était certainement à son poste, flanqué de son agent. Il devait, sans doute, se défendre déjà contre les menaces d'une attaque de nerfs imminente. L'agent — mâle ou femelle — devait être svelte. En jaquette, dans le premier cas, en robe du soir, dans le second.

Et Floyd, réfléchit Miriam, Floyd, eh bien, il serait toujours le même il serait Floyd.

Floyd Medleby était le critique littéraire d'un grand magazine qui avait un tirage assez important pour permettre à son collaborateur de figurer sur les listes des gens qu'on invitait partout. C'était un jeune homme efflanqué, aux cheveux coupés court et qui se vantait d'une langue de vipère. Il connaissait presque tout le monde et, naturellement, savait tout ce qu'il fallait savoir sur chacun. Il pouvait, d'un coup d'œil, apprécier une coktail-party et noter instantanément la plupart des célébrités qui y figuraient, avec mention de leurs caractères distinctifs et de leurs défauts. Il ne tirait pas une mince vanité de se trouver toujours mêlé à tous les mouvements d'avant-garde, quels qu'ils fussent.

Miriam, tout en assouplissant ses gants, réfléchissait que Floyd était sur le point de la demander en mariage. Elle sortit et ferma la porte de sa misérable petite maison. Elle et ses affreux voisins s'attendaient toujours à la voir tomber en ruines, c'est pourquoi elle avait pu la louer à si bon compte. Le propriétaire pensait, sans doute, la voir s'écrouler au premier choc.

Elle jeta un coup d'œil sur les poules des Fiorelli qui picoraient dans la cour et sortit son auto du garage.

Elle pensait à Floyd, tandis qu'au volant de sa voiture, elle se dirigeait vers le métro. A Floyd, dans le rôle de mari. Elle y pensait avec un grand sang-froid. Beaucoup de gens, aujourd'hui, envisagent le mariage légèrement comme si c'était quelque chose de provisoire. Ce n'était pas le genre de Miriam. Elle l'envisageait comme une chose tout à fait durable, au contraire. Et, alors, voilà : pouvait-on concevoir quelque chose de durable avec Floyd? Il se considérait lui-même, certainement, comme une espèce de Lothario; il l'était probablement du reste mais ça, c'était l'opinion de Miriam, sans la moindre raison valable. Mais si on savait s'accommoder de ses persiflages, il n'était pas désagréable. Il était même gentil.

Miriam avait rencontré Floyd plusieurs mois avant, à l'époque où elle s'occupait de la réception dans un magasin de modes, *Le Bazaar*. Floyd l'avait manifestement considérée comme une personne sans importance, charmante toutefois. Elle le savait. Il lui avait, de temps en temps, offert l'occasion de rompre la mortelle monotonie de sa pauvre existence en l'invitant à quelques agréables petites réunions. Elle se rendait compte que, pour lui, la présence d'une jolie femme à ses côtés ne lui servait guère qu'à compléter son personnage. Pour elle, ces rencontrés signifiaient bien autre chose : l'espoir d'un établissement, la sécurité.

Cette espérance déçue, Miriam voyait, devant elle, la perspective de la pétrifiante existence qui, du temps de sa mère, était celle de certaines gouvernantes qu'on qualifiait ordinairement de personnes-ayant-eu-des-malheurs. Autrement dit, un enfer. Elle était à la croisée des chemins. Elle avait le choix entre Floyd (pour lequel elle avait une réelle sympathie) et une certaine Mrs. Murcheson, avec son papier à lettres somptueux et distingué et sa petite fille « un peu en retard » qui se révélerait sans doute comme l'avorton le plus dépourvu d'intérêt qui soit.

L'affaire avec Mrs. Murcheson était simplement engagée. Jusqu'à présent, Miriam n'avait reçu qu'une lettre, en réponse à celle qu'elle avait elle-même écrite à la suite de l'annonce du *Times*. Mais un rendez-vous avait été pris pour ce soir. C'était simple : Miriam avait décidé que tout dépendrait de Floyd. S'il lui demandait de l'épouser; très bien. Un télégramme décommanderait le rendez-vous. Sinon, elle se résignerait, comme il était d'usage, au temps de sa mère, que le fassent les personnes-ayant-eu-des-malheurs.

Miriam laissa son auto chez Harry et prit le métro. Elle pensait à toute autre chose. Elle rêvait d'un beau chapeau.

Floyd attendait dans le vestibule de l'hôtel. Il était dans une excellente forme qu'il devait à trois Martini et diverses boissons absorbées à la suite d'une petite réunion chez un de ses directeurs, la blonde et sculpturale miss Maria Marble.

— Miriam, vous êtes tout à fait élégante. Vous allez faire des conquêtes.

— Un peu de calme, je vous prie... D'où vous vient cette euphorie?

— D'avoir trinqué avec cette Calliope de Marble. Je vous en ai parlé. C'est Vénus avec ses deux bras. Venez au bar prendre quelque chose.

— Un verre, seulement.

Ils entrèrent dans le bar et s'assirent à une table. Floyd commanda deux Martini.

Il dit avec une profonde satisfaction :

— Tout le monde se demande qui vous êtes.

— Que cela reste notre secret, voulez-vous?

Floyd l'enveloppa d'un regard scrutateur.

— Vous ressemblez un peu à Ann Sheridan. Oui... quelque chose dans le genre d'Ann Sheridan.

— Grand merci.

— Ne soyez pas trop modeste. Je ne voudrais pas que vous perdiez vos chances de vous pousser dans le monde, si c'est une chose possible.

— Mais que vous a-t-on offert, tout à l'heure, en dehors de rouge à lèvres?

— Vraiment? vrai Dieu, mais où?

— Là, sur votre menton. Vous avez dû l'avancer un peu trop.

Il était enchanté. Il sortit son miroir de poche et s'essuya.

— Elle a voulu m'embrasser dans le taxi. C'est une fatalité. J'ai quelque chose qui les attire.

— Je sais, elles vous jettent un coup d'œil et s'enflamment aussitôt.

— Pas vous?

— Ce n'est pas mon genre. Je suis d'une autre époque. Floyd, est-ce que j'ai l'air de quelqu'un sur le point de disparaître?

— Qu'est-ce que vous me chantez là.

— Regardez-moi.

— C'est ce que je fais, justement.

— Comme il faut?

— Qu'avez-vous, des vapeurs?

— Je songe à accepter une situation.

— Quelle situation?

— Gouvernante d'enfants retardés.

— C'est bien la plus sotte chose dont j'ai entendu parler de ma vie!

— Je serai très bien nourrie. J'aurai probablement à garder une petite fille sur un yacht. Vous ne me voyez pas? Rêvant au clair de lune?

— Vous ne parlez pas sérieusement, n'est-ce pas?

— Je suis au bout de mon rouleau.

— Vous n'en avez pas l'air.

— Oh! vous savez, chez nous, tant qu'il nous reste un chiffon à nous mettre...

— Voyons, Miriam, qu'est-ce qui pourrait vous empêcher de vous jeter là-dedans?

— Est-ce une demande en mariage ou bien...

— Soyez sérieuse.

— Je suis sérieuse.

— Alors ne restez pas prisonnière de ce que vous appelez : votre génie en refusant de me répondre. Qu'est-ce que le mariage? Une entrave dès le départ, de l'imprévu pour jouvenceaux?

— Je vois, mais pour nous...

— Voilà, pas de serrure à la porte. Je n'aime pas les serrures. Pas de crochets. Nous sommes libres, tous deux. Vous n'avez pas de famille. Moi, non plus. Il n'y a donc même pas d'empêchement de ce côté. Je veux dire, vous ne risquez pas de fâcher personne. Que décidez-vous?

Miriam se leva.

— Je crois que je vais rentrer, Floyd.

Elle prit son sac. En y remettant son étui à cigarettes, son regard tomba sur trois lettres : la réponse de Mrs Murcheson, puis son mot concernant le rendez-vous de cette nuit.

— Je ne croyais pas être prude. Il faut croire que je me trompais. Tout compte fait, c'est une qualité.

— Oh! pour l'amour de Dieu.

— Bon, au revoir, Floyd.

Elle le laissa à la morose contemplation du verre qui était devant lui. Le brouillard était tombé sur la ville et un pressentiment s'ajoutait à sa profonde mélancolie tandis qu'à travers les rues encombrées, elle se hâtait vers le métro. Elle voyait l'avenir : une longue théorie de Mrs Murcheson semblait défiler devant ses yeux.

Miriam retrouva son auto chez Harry et la pilota à travers le brouillard du soir. Elle atteignit sa maison ou plutôt ce qui avait été sa maison. Elle venait de brûler de fond en comble. Il faisait encore assez de jour pour permettre de voir les poutres calcinées et la cheminée restée debout qui pointait comme un doigt décharné dans le ciel lugubre.

Il y avait plus que la maison à avoir brûlé, réfléchit Miriam. Ses affaires aussi, avaient dû périr. Ces pauvres trésors, souvenirs des jours heureux, étaient réduits en cendres. Les photographies de son père et de sa mère, les quelques meubles anciens qu'elle avait réussi à sauver de leur maison à Murray Hill. Des larmes lui venaient aux yeux.

Elle jugea inutile d'aller voir les Fiorelli et de demander ce qui était arrivé. Ils n'auraient rien pu lui apprendre de plus. Elle inspecta le contenu de son sac et trouva trois billets d'un dollar et quelque menue monnaie. Elle pouvait vendre la voiture à Harry. Le rendez-vous avec Mrs. Murcheson était à huit heures et demie à bord du yacht qui était à l'ancre à East River. Si elle ne réussissait pas à avoir cette place, le prix de la voiture servirait à couvrir ses dépenses en ville.

Elle alla droit chez Harry. C'était un grand diable d'Irlandais à la physionomie sympathique.

Elle demanda :

— Combien me donnerez-vous de cette belle voiture?

Harry leva les yeux.

— Trente-cinq billets.

CHAPITRE II

L'homme, qui surgit du brouillard, était singulièrement courtois. D'une sollicitude presque inquiète (se dit Miriam) comme si elle était un objet fragile. Ses vêtements n'étaient pas trempés mais imprégnés de brouillard. A la clarté indécise des docks, on voyait scintiller de fines goutelettes de brume sur l'étoffe à mesure qu'il s'avançait vers elle dans l'obscurité. Il s'arrêta respectueusement à une certaine distance.

— Miss Miriam Lake?

— Oui.

— Je suis Will Stone. Le canot est amarré au débarcadère.

— Le canot?

— Nous avons mouillé au large.

— J'avais compris par la lettre de Mrs. Murcheson que vous étiez amarrés à quai.

— Nous l'étions. Voulez-vous, je vous prie, mettre ceci. Il fait froid et le brouillard...

Il termina vaguement sa phrase, et lui tendit un manteau. Elle le laissa le lui poser sur les épaules. Peut-être, était-ce par contraste, mais, dans la détresse où elle se trouvait, le contact sûr et léger de cette main lui communiqua un peu de chaleur et raviva son courage. Quelqu'un — cet homme — se préoccupait de son bien-être. Il souhaitait que ce manteau la préservât de l'humidité. Tout cela était profondément réconfortant.

Stone la guida au milieu de l'obscurité moite, à travers le quai contre lequel déferlaient incessamment les vagues et, comme toujours, l'air était imprégné de cette odeur de friture d'escargots cuits à la française, si désagréable pour ceux qui ne l'aiment pas.

Miriam dit :

— Les escargots me dégoûtent toujours. Plus encore dans le train qu'ici.

— Vous voulez dire, l'odeur?

— Oui, je ne puis comprendre ces gens qui arrivent sur un débarcadère, respirent profondément et disent : Ah! cela sent la friture.

— Et le poisson pourri.

— Sans compter l'odeur des algues.

— Je tiendrais la rampe, si j'étais vous, miss Lake. L'échelle est glissante. Il vaudrait mieux que je passe devant.

Stone passa devant elle pour descendre l'échelle qui se balançait suivant le mouvement des vagues, tandis qu'un duo de sirènes cornait lugubrement dans le brouillard. Miriam se sentit plus à l'aise. Une grande impression de sécurité l'envahissait sans la moindre raison. Peut-être, cela ne venait que de cet immense besoin qu'elle en ressentait. Dans un éclair, son esprit fit la comparaison entre Floyd et ce Mr. Stone. Floyd aurait été tout à fait perdu dans cette obscurité et le bruit des vagues. Perdu avec l'air effaré d'un

petit chat transporté hors de chez lui. Tout ce qu'il aurait fait aurait été de siffler et de cracher.

La forme blanche d'une barque se dessina et la poigne vigoureuse d'un marin l'aida à entrer dans la cabine. Il lui sembla qu'il la regardait avec une particulière sollicitude et son « Doucement, Mademoiselle, doucement... » avait cette inflexion particulière qu'on prend pour s'adresser aux malades dans une clinique bien tenue. Elle remarqua un tatouage sur son poignet musclé.

Stone la rejoignit sur le profond divan de cuir; il s'assit cérémonieusement presque sur le bord, sans aucun abandon. Miriam put le voir de plus près et cette figure fine et réservée lui plut. C'était celle d'un homme qui ne se livrait pas.

— Est-ce loin? demanda-t-elle.

— Non, non, tout droit là-devant.

Stone indiquait du doigt la direction à travers le brouillard. Il se détendit un peu, tira à moitié une pipe de sa poche et l'y remit aussitôt.

— Pourquoi ne fumez-vous pas?

— Mais ne craignez-vous pas? J'ai pensé...

— Certainement pas, voyons. Qu'est-ce qui vous a donné cette idée?

— Oh! rien.

Stone pensa, « voilà qui est drôle », mais il ne fuma pas. Il s'assit, plus cérémonieusement encore, dans une attitude pleine de réserve. Il étudiait Miriam à la dérobée. Son expérience des femmes avait été tout à fait abstraite et purement professionnelle. En exceptant pourtant Elsa Davis qui avait profondément marqué dans sa vie à l'âge de quatorze ans. Il était allé jusqu'à lui envoyer une valentine (1). Ç'avait été la fin de ses frivolités. Elsa était maintenant mariée à un boutiquier de Chicago.

Cette nouvelle représentante du beau sexe, Miriam, le troublait vaguement. Elle l'avait tout de suite impressionné et cela le gênait. Il avait résolu de l'observer avec calme et froideur. Le moteur faisait peu de bruit et le brouillard s'épaississait. Le ciel était presque invisible au-dessus de Mahattan. Brooklin était invisible.

— Comme c'est troublant, dit Miriam.

— Pourquoi?

— Parce que c'est tellement étrange. C'est comme si je sortais de la vie réelle. Ma vie quotidienne ressemblait à celle d'une taupe. On se croirait dans un décor de théâtre, dans un cadre irréel comme celui de ce film de l'année dernière où l'on voyait deux hommes complotant un meurtre en pêchant dans une baie. Maintenant, la scène a l'air réelle. C'est si étrange...

— Mais vous avez déjà dû voir ce spectacle.

— Pas en route vers un yacht, Mr. Stone.

Stone dit après un moment: oh! puis il tomba dans un silence méditatif, tout en continuant à la guetter. Il songeait : est-ce qu'elle a assez chaud? Elle est bien peu couverte pour une nuit pareille.

(1) Souvenir envoyé le jour de la Saint-Valentin, fête des amoureux.

Et pourquoi a-t-elle l'air si entrain? Elle a pris des couleurs. Drôle de petite créature. Elle est devenue communicative.

— Est-ce que quelque chose vous préoccupe? demanda Miriam.

— Moi? répondit Stone avec empressement. Non, rien du tout.

— Vous semblez *distrait* (1). C'est un mot que j'aime et je suis toujours heureuse quand je puis m'en servir.

Stone ébaucha un sourire.

La vitesse se ralentit et une muraille blanche se dressa devant eux. Les hublots du yacht avaient des reflets orangés et, peu à peu, le son d'un gramophone devenait de plus en plus distinct. Il jouait la Cinquième Symphonie de Beethoven.

— Eh bien, miss Lake, nous voilà arrivés.

— C'est un grand yacht, il me semble.

— Le quatrième du pays, je crois. C'est, maintenant, le plus grand yacht privé en service depuis que les autres ont été réquisitionnés par le Gouvernement.

Un officier se tenait sur le pont en haut de l'échelle. C'était un homme imposant, d'un certain âge. Miriam pensa : « il a l'air d'un père de famille anxieux d'empêcher un enfant de se faire mal ».

Il dit d'un ton extrêmement aimable.

— Je suis heureux de vous recevoir à bord, miss Lake.

— Merci.

— Je suis le capitaine Liggett.

Miriam lui tendit la main. Il la prit rapidement dans sa rude paume et la laissa ensuite aller délicatement comme un pétale.

— J'espère que vous vous trouverez bien.

— Je doute de rester ici plus d'un quart d'heure, capitaine.

— Oh! certainement. Je suis vraiment stupide pour certaines choses. Je confonds. Veuillez m'excuser.

Stone dit précipitamment :

— Le salon est ici, miss Lake.

— Merci, au revoir, capitaine Liggett.

Ligett ne répondit pas, mais tourna brusquement sur le pont dans la direction opposée à la leur. La « cinquième » de Beethoven s'enfla au moment où Stone ouvrit une porte et ils s'arrêtèrent sur le seuil de la pièce retentissante d'un flot de musique.

Il sembla à Miriam qu'elle entrait dans une pièce meublée par les soins de *Manson Interiors, Inc.* Il n'y avait personne. Il n'y avait que cette musique qui la remplissait, venant d'un meuble Empire, au-dessus duquel une superbe marine occupait tout un panneau. Cette peinture rappelait un peu ce que faisait cette jeune artiste dont tout le monde raffolait en ce moment, Ethel Lawton. Ce n'était pas cette image de la mer telle que la voit tout un chacun, mais l'impression de mouvement et d'humidité était bien rendue, tandis que des nuages, couleur d'œufs pochés, planaient au-dessus de l'agitation des flots.

Miriam demanda à Stone avec hésitation.

— Mrs Murcheson?

(1) En français dans le texte.

Il approcha une chaise, comme pour l'inviter à s'asseoir.

— Voulez-vous vous asseoir. Je... je vais vous annoncer, miss Lake.

Miriam lui tendit son manteau.

— Merci.

— Je vous en prie.

Miriam s'assit et il la laissa. Il s'éloigna en marchant avec précaution sur le tapis et une vague de brouillard pénétra dans la pièce tandis qu'il ouvrait et refermait la porte. La musique s'était arrêtée et il y eut un moment de silence impressionnant pendant que le disque changeait automatiquement. Ce n'était pas, pourtant, le silence complet parce que le son des sirènes arrivait jusque là et le clapotement de l'eau sur les flancs du yacht ressemblait au gémissement d'une complainte étouffée.

Miriam s'absorba dans la contemplation d'un hublot blanc embué de brouillard. Elle rêva : Ce qu'il y manque, c'est qu'un visage y apparaisse. Alors, conformément aux meilleures traditions de mélodrame, je pousse un cri. Ce Mr. Stone, ce charmant Mr. Stone se précipite. Je murmure : Un visage! Il s'élance sur le pont, et il n'y a rien. Laissant aller la folle du logis, elle se demandait ce qu'il pouvait advenir de tous les visages apparus à travers une fenêtre et qu'on ne retrouvait pas (au contraire des lames de rasoirs usées qui, elles, sont toujours là). Et, là-dessus, la suite de la « Cinquième » de Beethoven retentit, coupant court aux vagabondages de son imagination.

Miriam se demandait comment elle allait trouver Mrs. Murcheson. Ses lettres étaient rédigées d'une manière aimable et bienveillante, dans le style approprié à une dame propriétaire d'un yacht.

Elle regarda son bracelet-montre et vit qu'il était neuf heures. Cela ne lui disait rien quant au temps depuis lequel elle attendait car elle ne l'avait pas consultée auparavant. Il lui semblait qu'il pouvait y avoir dix minutes. Ce qui pouvait aussi bien signifier cinq, étant donné la situation.

Serait-ce trop de demander cent cinquante dollars par mois? « Nous discuterons la question des appointements, miss Lake, quand nous nous serons rencontrées toutes les deux. Tout dépend de tout ce qu'il y a d'impondérable dans un premier contact. » Deux cents dollars, songea Miriam, serait approximativement la valeur d'un des œufs pochés d'Ethel Lawton.

Il y eut un changement de disque, et le silence plana de nouveau. Une porte, à l'autre bout du salon, s'ouvrit et un homme entra. Il lui adressa un sourire aimable, alla rapidement vers le gramophone et arrêta la musique. C'était un homme vigoureux, de taille moyenne, aux cheveux grisonnants, avec une moustache bien taillée. A première vue, ses yeux avaient étonné Miriam. Ils paraissaient blancs. Il resta un moment auprès du phono et, alors, elle les vit de nouveau, bruns et sombres, mais transparents comme du verre. Il s'élança vers elle et lui tendit la main.

— Je vous remercie d'être venue, miss Lake.

Miriam se leva et prit la main qui lui était offerte. L'étreinte était puissante, impersonnelle et sèche. Elle dit, faute d'information.

— Bonsoir.

— Asseyez-vous, s'il vous plait.

Pas encore, décida Miriam.

— J'attendais, c'est-à-dire, j'avais un rendez-vous avec Mrs. Murcheson.

— Parfaitement, dit l'homme, c'est moi.

CHAPITRE III

Ces mots sonnèrent comme une boutade.

Miriam dit en souriant :

— J'ai peur de ne pas avoir bien saisi.

— Ce n'est pas un jeu, miss Lake. Je suis Donald Murcheson. Il n'y a pas ici de Mrs. Murcheson. Il sourit légèrement et ajouta : Excepté dans votre esprit, Miriam.

Miriam songea :

Il vaut mieux me tenir sur mes gardes. Il m'appelle Miriam. Serait-ce un second Floyd? Allons, il faut se débarrasser de ces peurs de biche craintive! Enlève-t-on encore les demoiselles?

— Je ne comprends rien à tout cela, Mr. Murcheson.

— Pourquoi ne m'appelez-vous pas Donald? Voyons, vous savez bien que vous m'appeliez toujours ainsi. Généralement, je dois le dire, avec les adjectifs les plus virulents.

La colère gagnait Miriam.

— Certainement non. Je désire retourner à terre, s'il vous plaît.

— Je vous serais reconnaissant de vous asseoir, Miriam. J'ai eu une journée fatigante.

— Au revoir, Mr. Murcheson.

Elle le laissa, souriant de façon énigmatique tandis qu'elle se précipitait vers la porte. Elle avança sur le pont. Murcheson ne fit aucune tentative pour la retenir, ni pour la suivre et Miriam aperçut avec soulagement la silhouette de Stone se détachant en noir sur le bastingage.

— Mr. Stone, seriez-vous assez aimable pour me faire reconduire à terre.

— Permettez-moi de vous conseiller plutôt une promenade sur le pont, voulez-vous?

— Non, Mr. Stone, je ne veux pas.

Il y avait le brouillard, mais, à travers lui, les choses paraissaient se mouvoir, exactement comme Miriam sentait qu'elles l'auraient certainement fait si on avait filmé cette scène mélo-dramatique selon les règles du genre.

— Mais nous sommes partis?...

— Oui, ce que vous voyez devant vous c'est Brooklyn Bridge. Mais pourquoi donc n'avez-vous pas pris un manteau? Vous avez

un trousseau complet dans votre cabine. Je ne peux pas vous prêter le mien indéfiniment.

— Mr. Stone, vous trouvez probablement la chose plaisante. Pas moi. Je viens d'apprendre que Mrs Murcheson n'existe pas. Evidemment, il n'y a pas davantage d'enfant difficile avec laquelle il fallait voir si je m'accommoderais malgré les trois lettres que j'ai reçues. Peut-être vous paraitrai-je un peu incohérente, mais j'ai eu quelques expériences fâcheuses cet après-midi et, ce soir (cela lui vint tout à coup), j'ai peur.

— Oui, oui, certainement.

— Inutile de chercher à me calmer. Je ne suis pas une imbécile.

— Oh! Mais non, certainement pas.

— Ne prenez pas la chose tant à cœur. Si j'avais la moindre valeur commerciale, je pourrais concevoir qu'on m'ait kidnappée. Mais je n'en ai point. Je n'ai aucune importance et je ne vaux pas un cent. Il n'y a pas une personne vivante qui voudrait donner deux cents pour ma rançon. Certainement pas Floyd. Il trouverait la chose prodigieusement amusante. Je doute, du reste, qu'il y ait quelqu'un au monde qui sache où je suis et qui s'en soucie.

— Qu'est-ce que c'est que ce Floyd?

— Ce Floyd est un critique littéraire avec une langue assez acide et un penchant pour les blondes.

— Il me semble que je ne l'aimerais pas. Et vous?

— Non. Mais il ne s'agit pas de Floyd. Je considère toujours que je suis l'objet d'une mystification préméditée et de fort mauvais goût. Où allons-nous aborder?

— A Carribean, naturellement.

Miriam le regarda, complètement ébahie :

— Quoi?

— A Palmcay. Pourquoi pas à Palmcay?

Miriam sentit l'humidité du brouillard sur les revers de l'habit de Stone, quand elle les agrippa d'une main convulsive. Elle dit énergiquement.

— Je n'aurai pas de crise de nerfs. Ce n'est pas mon habitude.

Et plus énergiquement encore : Pourquoi m'a-t-on appelée sur ce navire? Dans quel but?

Stone resta impassible, sans faire un mouvement pour l'empêcher de le frapper. L'eau sifflait dans l'obscurité et la sirène du bateau perça soudain le brouillard d'un appel déchirant. Un autre appel semblable retentit à leurs côtés.

— Il vaudrait mieux rentrer. Ce vacarme va recommencer dans une minute. Stone ajouta d'un ton persuasif.

— Ayez l'obligeance de rentrer, miss Lake.

Il ne put l'empêcher d'aller s'accouder au bastingage et de s'y pencher, mais il s'avança près d'elle et resta là, la surveillant attentivement pendant qu'elle regardait la ville enfouie dans l'obscurité, pour laisser ensuite errer longuement son regard sur l'eau noire et indifférente. Il réfléchit ensuite que sa présence trop proche pouvait être une cause d'irritation pour la jeune fille: Cela troublerait

cette minutieuse étude, cette étude analytique que Stone considérait comme sa tâche essentielle.

— Mr. Stone?

— Oui, miss Lake.

— Qui êtes-vous?

— Je suis l'assistant du Dr Crowninshield. J'espère arriver un jour à la même situation que lui.

— Et quelle est sa situation?

— La plus élevée possible dans sa spécialité. Vienne même ne possède personne qui lui soit supérieur.

Un médecin. Miriam se mit de nouveau à battre la campagne. Un Barrimore ou un Lugosi. Elle allait lui servir de beau cobaye, avec sa jolie figure, sa taille élégante, ses lèvres exquises. Lui manquait-il rien des clichés courants. Une poitrine avantageuse? Elle comptait bien quelque jour, tomber sur l'image d'une héroïne à poitrine plate. Ainsi, c'était cela. Elle allait finir par être pétrie par quelque fantastique appareil d'acier et transformée dans l'intérêt de la science en Eternel Féminin à moins que ce ne soit en gorille femelle. Naturellement, avec transmutation de son cerveau en celui de quelque singe aux instincts criminels.

— Voyez-vous, Mr. Stone, mon esprit vagabonde, mais...

— Non, non, répliqua-t-il vivement. Ne vous figurez jamais cela.

— Très bien. Ne vous emportez pas. Mais, pour le principe, je veux que vous sachiez ceci. Mon nom est Miriam Lake, je suis le dernier spécimen d'une bonne vieille famille qui vivait à Murray Hill et qui a coulé à pic en 1929. J'ai travaillé avec *Powers Agency*, mais on ne m'y a jamais confié d'emploi plus relevé que celui de figurer dans les groupes intelligemment massés, en admiration, devant un nouveau modèle de voiture. Je suis restée dans l'ombre et n'ai jamais réussi à conquérir une place sur le siège.

— Miss Lake...

— Ma carrière s'est terminée au bureau de réception d'un magasin de modes. Un agent théâtral voulut bien écouter mon soprano lyrique et me dit, à travers la fumée de son cigare, que les gammes marchaient bien, mais que mon émission manquait de flamme. Il me fit aimablement remarquer que les auditeurs demandaient à être enlevés.

— Ecoutez, miss Lake...

— Non, écoutez, vous. Jusqu'à ce que j'arrive à l'incendie de ce soir. Je vivais dans un petit cottage à Westchester au milieu d'un nid d'Italiens parce que le loyer était bon marché : là, je menais mon petit train et cherchais à empêcher le peu qui me restait de fondre comme neige au soleil. Toute une partie de ma garde-robe a été volée la semaine dernière.

— Cela....

— Cela me réduisit à la situation d'un homme qui aurait deux paires de pantalons. Et le récent incendie, à celle d'un homme qui n'en aurait plus qu'une. Il me restait une chère et charmante petite voiture dans laquelle je faisais mes courses en ville pour chercher une place. Cette voiture fait maintenant l'orgueil d'Harry

dans son garage. Naturellement, puisque j'ai tout l'air d'être destinée à finir dans la peau d'une pauvre esclave ou de me muer moderne évocation de *Elle*, de Rider Haggard, tout cela n'a plus d'importance. Mais, enfin, ce sont des faits positifs. Vous n'avez qu'à en faire un paquet et à les jeter à la mer quand mon sort sera fixé. Cela remplacera un « ci-gît ».

— J'insiste pour que vous rentriez.

— Avez-vous écouté un mot de ce que j'ai dit?

— Oui, chaque mot. C'est très bien. Oui, très bien. Mais il fait froid dehors. L'humidité est pénétrante. Je ne veux pas prendre la responsabilité de vous voir attraper mal.

— Remarque, dit Miriam, qui m'inspire une gaieté irrésistible.

Comme Stone ouvrait la porte, la lumière tombant sur sa figure mit en relief ses lèvres minces et serrées et l'expression curieusement attentive de ses graves yeux noirs. Elle remarqua combien il était vigoureusement bâti, et (de nouveau) quel monde il y avait entre cet homme et Floyd. Celui-ci ne gagnait pas à la comparaison.

Sa frayeur avait diminué. Mais Miriam avait l'impression qu'elle s'était seulement mise en sourdine sous l'effet du premier choc. On ne sent pas tout de suite la douleur après un coup de poing. Elle tâcha de se persader qu'il était impossible de rien redouter de la part d'un homme aussi équilibré, humainement aussi solide que Stone.

Murcheson se leva et vint à elle pour l'accueillir comme elle entrait dans le salon. Il se détachait d'un groupe composé d'une femme, d'un jeune homme blond qui paraissait chercher à plaire, et d'un vieux monsieur mince avec une belle barbe blanche. A distance, cette barbe parut à Miriam aussi sympathique que soyeuse.

Murcheson s'inclina et prit sa main.

— Miriam, ma chère, il y a des années que vous n'avez vu tante Kate.

— Evidemment, rétorqua Miriam d'un ton sardonique.

— Je vous en prie, Miriam, prenez bien la chose. Kate n'a cessé de penser à vous. Vous ne pouvez pas ne pas en être touchée.

La dame la regardait avec une expression de profond intérêt et avec un sourire engageant. Son aspect évoquait, pour Miriam, l'époque où florissaient les chaperons et où les murs des salons resplendissaient de l'éclat de leurs opulents corsages. Elle avait de beaux traits assez marqués et qui avaient quelque chose de romain. Ils contrastaient avec l'hésitation qu'elle mit à se lever, s'arrêtant un instant pour observer tranquillement Miriam. Alors, elle l'embrassa et dit :

— Ne me regardez plus de cette façon. Je suis votre tante Kate, ma chérie.

C'était un cauchemar.

Miriam s'inclina et dit :

— Je doute de pouvoir vous convaincre. Apparemment, vous êtes décidée à me reconnaître. Je vois bien maintenant qu'il ne s'agit pas d'une plaisanterie. Il s'agit d'autre chose. Il y a évidem-

ment un malheureux, un terrible malentendu. Je n'ai pas de tante Kate.

La dame parut déçue. Puis, ayant jeté un coup d'œil désespéré du côté de Murcheson, elle retrouva son sourire.

Elle reprit :

— Certainement, vous devez reconnaître votre cousin Forsythe, ma chère. Mon fils, Forsythe Vanesse? Ne vous rappelez-vous pas ces jours de votre jeunesse, ce dernier mois d'avril?

Le jeune homme blond tendit sa main d'un air tellement amical que Miriam lui donna automatiquement la sienne. Ses traits n'étaient pas aussi accentués que ceux de sa mère. En fait, il était étonnamment séduisant. Et il ne l'ignorait pas. Miriam pensa qu'il aurait été bien à sa place dans la troupe de jeunes gens qui posaient avec elle chez les *Powers*. Bondissant, les dents blanches, une taille de guêpe.

Il répéta :

— Ce mois d'avril, et il l'embrassa.

Le baiser (appuyé) était de trop. Miriam fut saisie d'une rage insensée. Elle se sentait sur le point de se livrer à quelque action violente, quand elle fut arrêtée par la voix tranquille du vieux monsieur à barbe blanche. Il ne s'était pas levé à son entrée, mais, immobile sur son siège, il n'avait cessé de la regarder fixement derrière son pince-nez.

Il dit :

— Mr. Murcheson, je suis d'avis que nous procédions avec plus de lenteur. Il y a du danger a trop précipiter les choses, il faut être prudent vis-à-vis de tout ce qui peut constituer des chocs inconscients. Je propose que vous me laissiez avec miss Lake. A mon avis, il est essentiel que je cause seul avec elle. Immédiatement.

CHAPITRE IV

Le Dr Crowninshield attendit jusqu'à ce que les autres aient quitté le salon. Il eut un sourire d'excuse vers Miriam et dit :

— Je vous demande pardon de ne pas me lever. Vous m'excuserez. Mes pauvres genoux... Veuillez vous asseoir.

Sa voix donnait une impression de bienveillance et d'autorité qui se combinait curieusement avec son air de modestie affectée et la désarmante douceur de sa soyeuse barbe blanche. Il tenait le milieu, pensa Miriam, entre le praticien de Park Avenue et le savant professeur viennois.

— Je me sens un peu soulagée, docteur. La dernière demi-heure me faisait me demander si j'étais dans mon bon sens. Si quelqu'un m'avait salué du nom d'Ophélie, je me serais vu répandant des fleurs, roses ou myrrhe, de mon bouquet.

— Une étude intéressante, Ophélie. Exagérée, peut-être mais les auditeurs élizabethains demandaient des couleurs fortes. Ibsen a eu

plus de chance. Les gens étaient mieux préparés à ses nuances. Avez-vous abandonné la Californie?

— Abandonné? Mais je n'y ai jamais été.

— Je vois. Puis-je vous offrir une cigarette?

— Merci, docteur. Elle accepta la cigarette. Pourquoi me parlez-vous de la Californie.

— Vous rappelez-vous être jamais allée à la pêche, miss Lake?

— Oui, souvent.

(Comme ils semblaient loin ces étés à Essex, sur le lac Champlain, avec son père et sa mère et les heureuses flâneries d'après-midi, devant l'eau miroitante de soleil!)

Crowninshield prononça :

— Alors, vous êtes habituée aux vers de terre?

— Oui, de la façon la plus impartiale qu'il est possible.

— Je sais, ils inspirent le dégoût, mais ils fournissent un excellent exemple pour la pensée que je veux exprimer. Qu'arrive-t-il lorsqu'on coupe un ver en deux?

— Vraiment, docteur. Je suppose qu'il faut envisager cela comme une opération aussi importante que déplaisante.

— En effet. Tout d'abord, vous aviez un tout, maintenant vous avez deux touts, chacun indépendant de l'autre et capable de se mouvoir, de vaquer à ses propres occupations... vous souriez à cette idée. Et pourtant, cela est vrai, dans une certaine mesure. Du moins, nous pouvons l'admettre pour les besoins de notre démonstration. Mais un moment vient où il faut que les deux tronçons du ver se rejoignent sans quoi ce serait la perte des deux individualités. Il fit un geste expressif qui fit valoir sa main admirablement bien faite : elles seraient anéanties. L'esprit humain, miss Lake, peut se comparer à ce ver.

— C'est à cela que vous vouliez en venir, docteur?

— Je cherche à vous montrer, qu'un esprit, une âme, une personnalité — peu importe le nom — peut se diviser en deux parts dont chacune fonctionnera comme un tout individuel, exactement comme cela se passe pour le petit ver de terre de tout à l'heure. Une moitié fonctionne, vit, a tous les attributs d'un être indépendant. Elle est entièrement distincte de l'autre, elle ignore profondément quelle est la vie de l'autre moitié : le tragique certainement, c'est que ces deux individualités séparées habitent un même corps.

— C'est plus simple pour les vers.

Il refusa de se laisser entrainer à plaisanter.

— Oui, miss Lake, beaucoup plus simple.

— Mais ce que vous décrivez, n'est-ce pas ce qu'on appelle schizophrénie?

— J'ai dépassé dans mes recherches le stade d'une double personnalité. Je suis partisan de deux personnalités séparées. Je veux dire parfaitement distinctes. Deux personnes vivent dans un seul corps et se regardent l'une et l'autre à travers un masque impénétrable.

— Pourquoi me racontez-vous tout cela?

— Je crois à la valeur thérapeutique des explications claires.

Je maintiens qu'on rencontre fréquemment de très belles intelligences chez les fous. Naturellement, vous comprenez, ceci se renferme dans certaines limites. Il va sans dire que, si nous envisageons la manie dépressive, la sénilité, la paralysie générale...

Crowninshield jeta vers Miriam un regard d'intelligence comme s'il sollicitait un accord sympathique entre son intelligence et la sienne. Elle sentit une vague de froid passer sur elle et sa figure devint affreusement pâle.

— Docteur, voulez-vous suggérer, voulez-vous me faire entendre que vous me considérez comme folle?

— Oui, vous êtes du type avec lequel je considère que je puis être absolument franc. C'est un point sur lequel je ne suis pas d'accord avec mon assistant, Mr. Stone. Il est jeune. Ecartez cette frayeur qui vous donne un teint de cendre, miss Lake. L'insanité est chose plus banale que son contraire. Bien rare l'homme qu'elle n'a pas effleuré. Je suis brutal et je vais droit au but parce que je souhaite que vous ayez confiance en moi, sans quoi je ne pourrais pas vous venir en aide.

— Docteur, vous ne m'avez jamais vue avant ces quelques minutes et vous avez la témérité, l'audace de porter un diagnostic sur une étrangère. J'admets que vous êtes un homme éminent dans votre profession. J'insiste, de votre côté, pour que vous me reconnaissiez, moi, pour un être normal.

— Vous oubliez, miss Lake, que je suis en possession de l'histoire détaillée de votre cas. Je connais tout sur vous. Même dans ces quelques instants que nous venons de passer ensemble, j'ai trouvé une puissante confirmation du fait que, de bonne foi, vous ignorez votre autre vous-même.

— Quel autre moi-même?

— Jennifer Murcheson. Ce sera ma tâche passionnante de la faire revivre en vous.

Miriam fut frappée du regard alerte, intelligent, heureux qui illuminait les yeux brillants de Crowninshield. Le regard satisfait d'un spectateur quand le rideau se lève sur le premier acte d'une pièce intéressante.

L'étau dans lequel elle se trouvait prise ne pouvait pas être mis en doute : plus énergiquement, elle nierait être une autre que Miriam Lake, avec d'autant plus d'énergie, cette barbe soyeuse la transformerait allègrement en Jennifer Murcheson.

Mais pourquoi? Pourquoi elle? Pourquoi toute cette machination compliquée convergeait-elle justement sur elle?

— Docteur, je pense que je puis, que je dois vous convaincre que d'une manière ou d'une autre il y a une erreur à laquelle je me trouve innocemment mêlée. Je ne suis pas une célébrité. Je suis un des êtres les plus insignifiants et les moins importants du monde. Je n'ai de valeur que pour moi-même. Je ne demande qu'à vivre, à faire quelque chose de mon existence. J'aurais aimé me marier et fonder une famille. Mes vœux seraient comblés si j'avais un mari, des enfants, un foyer.

— Mais je suis ici pour cela.

**

Plus étrange que tout ce qui lui était déjà arrivé, fut le choc qu'elle éprouva en pensant qu'il s'agissait là d'une proposition de mariage.

— Je vous demande pardon?...

— Je suis ici pour vous procurer tout cela. Pour vous les rendre de nouveau possibles. Pour faire en sorte que vous acceptiez, de nouveau, votre vraie situation dans la société.

— Dr Crowninshied, c'est vous qui devez me répondre. Quand l'ai-je abandonnée cette position dans la société?

— Il y a un an environ. Il a fallu tout ce temps pour vous découvrir.

— Et où étais-je, il y a un an?

— Vous étiez en sécurité chez vous dans votre ranch en Californie du Sud.

— Et combien de temps y suis-je restée?

— Toute votre vie, miss Lake.

— Ceci est important, docteur. Je vivais là il y a deux ans. Et il y a un an et demi.

— Vous y étiez.

— Alors si je vous prouvais que je n'y étais pas, accepteriez-vous le fait qu'il y a là quelque fantastique méprise?

— Certainement.

— Il y a deux ans, docteur, je travaillais pour la firme *Powers Agency,* à New-York, comme figurante. Un mois après que j'ai eu quitté cet emploi, — cela date d'un an et demi, — j'ai exercé les fonctions de réceptionnaire dans les bureaux du Bazaar, un magasin de New-York. Est-ce que mon identification par les directeurs responsables de ces firmes vous convaincrait?

— Je ne me rappelle pas que vous ayez donné comme références aucune de ces maisons quand vous avez demandé votre position ici.

— J'ai pensé que le fait d'avoir exercé ces professions peu reluisantes ne me qualifiait pas particulièrement pour les fonctions de gouvernante. J'ai donné en revanche un aperçu de la condition sociale dans laquelle j'étais née et de mon bagage intellectuel. Encore une fois, docteur, le témoignage de Powers Agency et du Bazaar vous convaincrait-il?

Crowninshield ne cessait de l'étudier passionnément.

— Ils me convaincraient parfaitement.

— Alors?

— Miss Lake, l'ingéniosité de votre esprit me fascine. Naturellement, nous ne pouvons toucher l'une ou l'autre de ces Maisons que vous évoquez si opportunément. Nous sommes en mer.

— Parce q'on m'a tendu un piège, pour m'amener à bord. Parce que je suis ici contre ma volonté.

Crowninshield dit avec une certaine impatience :

— Sûrement, vous devez trouver cela préférable à une maison de santé; c'était l'alternative, voyez-vous? Vous devez vous rendre compte que ma présence à bord et celle de mon assistant, Mr Stone, n'est pas sans représenter une grosse dépense pour Mr. Murchesson.

Se serait-il donné toute cette peine, aurait-il engagé tous ces frais, si vous étiez ce que vous prétendez? Une étrangère? Une personne de rien? Prétendez-vous sérieusement me faire croire pareille chose?

— C'est ainsi, docteur.

— Vous a-t-on traitée autrement qu'avec la plus grande courtoisie Je vous assure que toutes les dispositions ont été prises pour vous assurer le plus grand confort et la plus grande paix d'esprit. Vos mouvements seront de toutes façons libres et sans contrainte. On fera tout pour satisfaire vos désirs.

— Est-ce que je pourrai envoyer des radiogrammes.

— Je ne doute pas que vous puissiez en envoyer autant que vous voudrez.

— Alors les confirmations par radio de *Powers Agency* et du *Bazaar* ébranleront-elles votre conviction?

Pour la première fois, Crowninshield parut un peu hésitant.

— Dans une certaine mesure, miss Lake.

Miriam se leva.

— Voulez-vous venir avec moi? Voulez-vous venir tout de suite à la cabine de T. S. F.?

Crowninshield se leva laborieusement (toujours ses genoux). Il s'avança vers un panneau et pressa un bouton.

— Fascinant! dit-il.

— Plaît-il?

— Vous savez parfaitement que c'est samedi soir et que les bureaux des magasins sont fermés. Vous savez que les réponses ne pourraient pas être reçues au plus tôt, disons, avant lundi à midi.

Il s'approcha davantage d'elle et dit avec une douceur patiente :

— Laissez cet autre vous-même, cette actuelle Miriam Lake se débattre si fort. Naturellement! Elle combat tout ce que nous faisons. Il y va de sa vie. Je connais cela. Parce que, quand Jennifer Murcheson renaîtra, Miriam Lake mourra. Je vous supplie de garder toujours présente cette idée : laissez Jennifer Murcheson revenir. Vous n'avez rien à y perdre et tout à gagner. Il suffit que Jennifer renaisse pour que vous cessiez d'être cette personne misérable à laquelle vous avez l'air de tenir si désespérément. Vous retrouveriez cette sécurité que vous désirez. Une fortune, une grande fortune!

Un curieux réflexe incita Miriam à demander :

— Une fortune, et quoi de plus, docteur?

Il sourit patiemment.

— C'est ce que je ne sais pas. Je suis un psychiatre et non un diseur de bonne aventure. Alors, nous attendrons lundi matin pour les radiogrammes?

Un steward entra, et avança vers eux, regardant Miriam d'une façon, qu'en d'autres circonstances, elle aurait jugée prodigieusement flatteuse. Il avait une figure au teint rose, couronnée d'une houppe de brillants cheveux châtains et portait un uniforme d'une coupe irréprochable. Pas un muscle de son visage ne bougeait.

— Vous avez sonné, mademoiselle?

— Le docteur Crowninshield a sonné.

— Voudriez-vous demander à Mrs. Vanesse de nous rejoindre?
— Certainement, docteur.
— Elle joue au bridge dans la bibliothèque, je crois.
— Oui, monsieur.

Le steward disparut et Crowninshield posa légèrement la main sur l'épaule de Miriam.

— Vous êtes fatiguée.

— Je ne suis pas fatiguée. Je suis confondue et tout à fait en colère.

— Mrs. Vanesse vous montrera votre cabine. Laissez-la prendre soin de vous. Enlevez votre chapeau, votre veste, vos gants. Changez de costume, mettez-vous à votre aise — la pression de ses doigts sur son épaule s'accentua. Ne vous raidissez pas dans une attitude de combat. Il n'y aura pas de combat. Vous êtes une jeune fille d'un caractère énergique et capable d'accepter l'inévitable. Nous ne toucherons pas terre avant plusieurs jours.

Elle chercha le regard de ses yeux bons et réfléchis et y lut une immense sympathie jointe à une vive curiosité. Il retira soudainement sa main, comme s'il se rendait compte tout à coup de son geste et semblait en être confus.

— Je suppose qu'il n'y a personne à bord qui ne soit au courant de ma condition? Même les officiers et les hommes de l'équipage.

— En effet, miss Lake, cela a paru essentiel pour votre sécurité.

— Je doute qu'une froide colère ait jamais conduit quelqu'un au suicide, docteur.

— Je suis sûr que non. Il faut excepter certainement le scorpion, dont on prétend qu'il se blesse lui-même mortellement de male rage. Mais il faut tenir compte d'autres considérations : la sécurité, miss Lake, peut parfois dépendre de beaucoup de choses.

CHAPITRE V

La cabine était charmante et ouvrait sur un cabinet de toilette qui, à son tour, communiquait avec une salle de bains. Les chambres étaient à mi-hauteur du bateau et éclairées par des hublots placés assez haut pour qu'on puisse les tenir ouverts, sauf par gros temps.

Mrs. Vanesse s'était montrée scrupuleusement impersonnelle pendant le trajet, bornant sa conversation à quelques banalités polies. Cette attitude inquiétait Miriam plus que ne l'aurait fait le silence ou une attaque ouverte concernant le problème qui l'obsédait de plus en plus.

Mrs. Vanesse regarda à travers un hublot et dit :

— Nous avons laissé Ambrose Channel. Le temps s'est levé. Ces lumières sont celles de Coney Island. C'est curieux l'impression qu'elles me font. Il me semble, toujours, quand je les vois que je me retrouve chez moi comme quand je vois la statue de la Liberté. Je

ne suis jamais allée à Coney Island. Il faudra que j'y aille quelque jour. On commence à sentir la houle, n'est-ce pas?

— Oui, je la sens, Mrs. Vanesse.

Celle-ci se retourna; il y avait quelque chose de pathétique dans l'expression de ses yeux dominateurs. Une angoisse qui tempérait leur air habituel d'autorité.

— Ne pourriez-vous pas, ne vous serait-il pas possible de m'appeler Kate, ma chérie?

— Je suis désolée, mais je ne peux pas. Je sens l'absolue futilité de toutes paroles. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu aucune des personnes qui sont sur ce bateau, avant cette nuit.

— Nous savons cela, Miriam. Le Dr Crowninshield nous l'a expliqué.

— Le docteur a été assez aimable pour me dire qu'il me trouvait un caractère ferme. Je suppose que c'était une façon détournée de me faire comprendre que je me battais la tête contre un mur. C'est une situation qui ne peut pas durer indéfiniment. Je ne puis pas le convaincre, je ne puis convaincre personne de vous jusqu'à lundi matin.

— Lundi?

— Jusqu'à ce que les bureaux de *Powers* et du *Bazaar* soient ouverts.

— Voulez-vous m'expliquez cela, ma chérie.

Miriam donna les explications que Mrs. Vanesse écouta avec un intérêt croissant.

Lorsque Miriam eut fini :

— Voulez-vous me promettre une chose, dit-elle.

— Quoi donc?

— Ne vous tracassez pas trop au sujet de ces réponses.

Miriam pensa : le Dr Crowninshield croit certainement que je pourrai envoyer mes télégrammes librement. En apparence, je le pourrai. Mais qu'est-ce qui me prouve qu'ils seront réellement envoyés ou que les réponses ne seront pas truquées ou entièrement inventées?

Mrs. Vanesse se montrait de plus en plus empressée.

— Permettez-moi, je vous en prie, je ne puis supporter de vous voir ainsi.

Elle s'avança vivement avec cette légèreté et cette grâce si étonnantes chez des personnes corpulentes et ôta à Miriam son chapeau. Elle le plaça sur une commode :

— Votre jaquette et vos gants, chérie; maintenant, je compte vous montrer quelque chose.

Miriam posa sa jaquette sur une chaise et son chapeau à côté de ses gants. Le brouillard avait considérablement diminué d'intensité. Il donnait l'impression d'un gracieux chat à l'écart, à demi endormi. Le roulis avait augmenté. Le bateau avançait en pleine mer et ce mouvement inaccoutumé contribuait encore à étourdir Miriam.

— Vous vous accoutumerez vite, dit Mrs. Vanesse. Quand on acquiert une fois le pied marin, c'est pour toujours. C'est comme pour la bicyclette, ou pour la nage. Venez avec moi.

Miriam suivit Mrs. Vanesse dans le cabinet de toilette et la vit ouvrir les battants d'une armoire. Toute une collection de robes et de manteaux apparut. En dessous, se trouvaient des souliers et des pantoufles et, sur les rayons du dessus, des chapeaux. Il semblait bien qu'on avait fait un choix dans les meilleurs magasins.

Mrs. Vanesse dit :

— Je crois que cela ira. S'il y a quelque ajustements à faire, nous avons une femme de chambre très adroite. C'est une femme âgée, une Belge qui s'amuse, à ses moments de loisirs, à faire d'exquises broderies. Je lui en ai acheté quelques-unes; je vous les montrerai.

— Alors, c'est pour cela qu'on m'a volé toutes mes affaires. Je regrette d'avoir accusé mes voisins, Mrs. Vanesse.

— Oh! pas volé, ma chérie. Mais, autrement, comment aurions-nous pu avoir vos mesures?

— Etait-il aussi nécessaire de brûler la maison de fond en comble, Mrs Vanesse? de brûler les quelques pauvres souvenirs que j'avais.

Mrs. Vanesse eut un mouvement d'étonnement. Sa figure pâlit, accentuant son fard.

— Le feu? Je ne comprends pas. Racontez-moi.

— Quand je suis rentrée ce soir chez moi, la maison avait brûlé de fond en comble. N'était-ce pas une cruauté gratuite? Je n'avais que peu d'affaires, mais elles avaient une grande valeur pour moi.

— Non, j'insiste là-dessus, ma chérie, c'a été un accident. Nous n'avons rien à voir là-dedans. Rien, je vous l'assure. Mrs. Vanesse fit, tout de suite, un visible effort pour écarter complètement cet incident. Venez, vos autres affaires sont là.

Dans une grande armoire se trouvait un délicieux assortiment de lingerie de soie et d'accessoires. La salle de bains dans laquelle Mrs. Vanesse insista pour conduire Miriam, offrait toute la gamme de ses fards et crèmes préférés. La baignoire semblait d'onyx sombre et constituait un décor curieusement accordé au ton passionné que prit soudain la voix de Mrs. Vanesse.

— Miriam (on nous a demandé de vous appeler encore quelque temps ainsi), certainement, ma chérie, vous ne pouvez pas croire que Donald ait pris toute cette peine, ait eu toutes ces attentions, s'il y avait eu le moindre doute? Certainement, derrière ce rideau sombre qui vous cache la vérité, finira par filtrer un souvenir du caractère de Donald, de sa bonté, de son désintéressement.

— Je serai désolée de son désappointement. Je commence à me sentir désolée à mon sujet. Je crois avoir à faire à la lampe d'Aladin.

— Dieu merci, vous souriez.

— Je crois que c'était aussi l'habitude chez les contemporains de Marie-Antoinette.

— Marie-Antoinette?

— Je pense à la façon dont ses amis faisaient toilette pour aller à la guillotine.

— Je vous en supplie, ne parlez pas ainsi. Voulez-vous venir maintenant avec moi et vous joindre à nous? Nous jouons au bridge. Y jouez-vous?

— J'ai quelque chose à vous montrer, Mrs. Vanesse.

Miriam retourna à la cabine et ouvrit son sac à main. Elle en tira les trois lettres.

— Pourquoi m'a-t-on trompée? demanda-t-elle.

Mrs. Vanesse jeta un coup d'œil détaché sur les lettres et les posa sur un meuble.

— Je n'ai pas besoin de les lire, dit-elle. C'est moi qui les ai écrites.

— Pourquoi?

— Parce que c'étaient les instructions du Dr Crowninshield.

— Toujours la Barbe Blanche. C'était comme si, croyant saisir quelque chose de solide, on ne trouvait entre ses doigts que de l'écume.

— Voulez-vous vous changer? En sonnant ici, vous aurez votre femme de chambre. C'est une personne fort au courant du service. Elle se nomme Biddle. Elle ne paie pas beaucoup de mine, mais c'est souvent le cas pour les domestiques les plus capables. A moins que vous ne préfériez venir comme vous êtes?

Il y avait tant de courtoisie et d'égards dans les manières de Mrs. Vanesse que Miriam se sentit portée à s'excuser.

— Ça ne vous fâchera pas, n'est-ce pas, si je préfère rester ici?

Mrs. Vanesse eut un faible soupir de résignation.

— Nous avons l'habitude de jouer jusque vers minuit. Vous pouvez venir si vous changez d'avis. Nous en serions très heureux.

La porte se referma.

CHAPITRE VI

Aussitôt, elle se sentit affolée d'être seule.

Il lui était souvent arrivé de passer plusieurs soirées de suite, seule dans son cottage de Westchester, mais rien ne l'obligeait à le faire que sa propre fantaisie. Il y avait de rares exceptions quand elle se décidait à aller en ville rejoindre Floyd pour de petites réunions où il trouvait agréable de faire parade d'elle. A part cela, son existence tendait, de plus en plus, à se rapprocher de celle d'un ermite.

Il ne lui était jamais venu à l'esprit de se demander pourquoi elle trouvait vaguement un prétexte à cela dans la situation excentrique de son cottage. Elle n'avait jamais pensé une minute qu'elle pourrait réagir contre cette pente à laquelle elle s'abandonnait. Elle ne s'était jamais non plus demandé comment avec les talents tout à fait normaux qu'elle possédait, joints à son indéniable charme physique, elle n'avait jamais réussi à obtenir une situation convenable.

Quant au milieu où s'était écoulée sa jeunesse, plus rien ne l'y

reliait et elle ne s'était jamais sérieusement demandé pourquoi il en était ainsi. Le hasard, pensait-elle, l'avait séparée complètement, depuis une décade, de ses anciens amis et, même autrefois, ceux-ci n'avaient jamais été bien nombreux.

Mona Stevenson avait épousé un officier de marine et sa dernière carte de Noël était datée de quelque part en Chine. Les demoiselles Olcott avaient été prises, elles aussi, dans la débâcle financière; leur père était accidentellement tombé d'une fenêtre de son bureau à vingt pieds de hauteur dans Wall Street et elles avaient dû accepter des situations à l'étranger, pour augmenter leurs faibles ressources. Dieu sait où elles pouvaient être maintenant. Encore une ou deux autres. Cette vieille amie de ses parents Ida Mayford que Miriam était peut-être allée voir deux fois au temps des jours heureux.

Ida Mayford : l'air d'un fragile coquillage embaumé de lavande et une figure couleur d'abricot mûr, Ida Mayford et sa tournure d'esprit obstinément enfantine! Elle devait toujours occuper, si elle vivait encore, sa maison de Madison Avenue où elle se livrait sans réserve à sa bizarre manie d'engager et de congédier des équipes entières de domestiques. Ida avait une fois expliqué à Miriam que c'était la seule forme d'exercice qu'elle put se permettre.

Miriam pouvait se figurer l'accueil que Mrs. Mayford ferait à un radiogramme exactement conçu comme suit « Ai été enlevée à bord yacht Murcheson. Prévenir garde-côtes, effectuer ma délivrance. Nous dirigeons vers Palm Clay à Carribean. » La réponse de Mayford, si elle prenait la peine de répondre, serait certainement conçue dans ce genre : « Bien heureuse pour vous, chère. Meilleures amitiés. Ida. »

Et Floyd? Comment se comporterait-il? Il serait peut-être malade, ou pris de vin, ou en bonne fortune. Il dirait peut-être qu'elle n'avait que ce qu'elle méritait. Non, pas cela tout de même, mais il ne prendrait jamais la chose sérieusement.

Ida méritait plus de confiance en dépit de ses distractions. Certainement, il y avait quelque chance de ce côté. Miriam passa dans le cabinet de toilette et ouvrit l'armoire. Elle mit une jaquette et sortit de la cabine.

Le couloir était désert et elle ne rencontra personne en montant. Le pont était également désert. Comme l'avait annoncé Mrs. Vanesse, le brouillard avait complètement disparu. Il n'y avait pas de lune, mais le ciel entièrement découvert et couleur de pourpre était constellé d'étoiles. Autour du bateau, l'eau se déchirait avec un bruit de soie, une légère brise caressait doucement la mâture.

Miriam chercha la cabine de T. S. F. Elle monta un escalier dans l'obscurité. A travers une fenêtre perça un rayon de lumière, laissant entrevoir la forme massive du quartier-maître au gouvernail. Un homme se montra soudain à son côté, dont elle distingua vaguement les traits sous sa casquette d'officier.

— Miss Lake, je suis le second du navire, Jack Richardson.

— Je cherche le poste de T. S. F., Mr. Richardson.

— Je vais vous le montrer. C'est par ici.

— Merci.
— Quel beau temps, n'est-ce pas?
— En effet.
— Nous aurons probablement de la pluie près d'Hatteras mais ce ne sera pas grand chose. Le baromètre descend un peu. J'espère que nous laisserons le mauvais temps derrière nous. La saison des cyclones va commencer. Une sale chose, les cyclones. En avez-vous déjà affronté?
— Jamais.
— Cela vous donne un coup. Je ne sais pas si vous êtes encore bien habituée. Permettez-moi, il y a du roulis ici, un peu plus qu'à l'intérieur.
Et Richardson l'aida à assurer son équilibre d'une main précautionneusement appuyée sur son épaule.
— En fait de secousses, je n'ai l'habitude que de celles que me donnait, à l'occasion, ma petite auto.
Richardson trouva la chose fort drôle.
— En voilà une bonne, dit-il en riant. Il ouvrit une porte donnant sur une pièce remplie d'appareils de toutes sortes.
— Miss Lake désire envoyer un message. Je vous présente Jerry Simmonds.
— Bonjour, miss Lake.
— Bonjour, Mr. Simmonds.
Il lui fit l'effet d'un jeune homme déprimé, morose et jaune avant l'âge, avec un regard incertain qui, tantôt la fixait en face, tantôt se perdait dans l'espace interstellaire. Le petit garçon de Lida Willary était ainsi toujours blotti sur un divan avec quelque magazine traitant de merveilles scientifiques. Les doigts de Simmonds étaient longs et scandaleusement noircis par la nicotine.
Richardson les laissa et Simmons plaça une seconde chaise près du bureau tout en lui présentant des formules en blanc avec un crayon parfaitement aiguisé. Miriam se plaça devant le papier. Elle écrivit à Mrs. Tomlison Mayford et l'adressa Madison Avenue, New-York. Elle s'arrêta, regardant longtemps son papier. Simmonds également immobile resta à la considérer.
Le temps passait. On n'entendait que le frôlement de la bise.
— Comment s'appelle le yacht, Mr. Simmonds.
— La *Dona Louise*.
— En deux mots.
— Oui — il les épela. — C'est un drôle de nom pour un bateau. Louise n'est pas un nom espagnol, que je sache?
— Non.
— Peut-être s'agissait-il d'une Américaine qui avait épousé un Espagnol.
— Cela se peut.
— Les gens ont des idées biscornues quand ils baptisent les bateaux. C'est la même chose avec les Pullmans. Je suis allé à New-York de la Nouvelle-Orléans sur la *Tulipe*. Peut-on concevoir quelque chose de plus incongru?
— Non, certainement.

Avec un profond mépris des conséquences soulevées par un afflux soudain de colère, Miriam écrivit. « Je suis à bord du yacht *Murcheson Dona Louise,* en route pour Palm Bay à Carribean. Kidnappée sous prétexte d'offre d'emploi. Alertez les garde-côtes pour me délivrer. »

Elle arrêta son crayon et haussa les épaules avec découragement. Elle présenta le papier à Simmonds.

— Vous ne voudrez jamais envoyer cela.

Il lut le message d'un air impassible.

— Je puis l'accepter, si vous voulez, mais j'ai peur que ce soit du temps perdu.

— J'en ai l'impression, aussi.

Miriam déchira doucement le message.

— Je regrette, miss Lake, mais mes ordres portent que tous vos messages doivent être soumis au visa de mon patron. Un demi-sourire vint éclairer étrangement son visage morose. Il dit avec chaleur :

— C'est pour votre bien.

Elle ne fit pas d'effort pour bouger et Simmonds ramassa quelques-uns des fragments du message qu'il plia en petits cornets. Crowninshield n'avait que partiellement raison. Elle pouvait envoyer des messages, mais ils devaient auparavant passer par la censure de Donald Murcheson.

Dans quel sombre dessein?

Cette phrase s'inscrusta dans son esprit. Elle se sentit sûre de l'existence de quelque machination dont la nature restait mystérieuse. Paradoxalement, son insignifiante personne paraissait être devenue d'un prix inestimable pour une ou plusieurs personnes qui étaient à bord. Il fallait qu'il en fût ainsi pour justifier une combinaison aussi compliquée.

Miriam se leva.

— Je vous laisse à votre travail.

— Oh! il n'y a rien à faire jusqu'au moment où on câblera les nouvelles vers 11 heures. Il est seulement 10 h. 10.

— Bonne nuit. Et merci tout de même, Mr. Simmonds.

— A votre service, miss Lake.

Il resta assis et ajouta un nouveau cornet délicatement plié à sa collection. Miriam quitta la cabine et du seuil de la porte, jeta encore un coup d'œil à l'intérieur. Elle s'arrêta pour le voir rassembler les fragments du message.

Il les mit dans une enveloppe.

Il glissa l'enveloppe dans un tiroir.

CHAPITRE VII

Miriam resta encore immobile, dans l'obscurité, se demandant ce que signifiait le soin qu'il mettait à ramasser les morceaux de son message à Ida. Seraient-ils remis à Murcheson pour être soumis

à sa sardonique censure ou étaient-ils destinés à Crowninshield pour être examinés à la lueur de ses théories psychiatriques. Elle regrettait de ne pas les avoir ramassés elle-même et jetés à la mer.

Richardson attendait près de l'escalier. Sa figure, sous la pâle lueur nocturne, était franchement cordiale. Elle faisait partie de cette atmosphère générale de bienveillance et d'amitié qui devenait de plus en plus terrifiante pour Miriam. Une franche menace eût été un soulagement. Un peu moins de sucre et un peu plus de vinaigre.

— Avez-vous causé avec Simmonds, miss Lake?

— Nous avons bavardé un brin.

— Vraiment. C'est un curieux garçon. Très distingué dans son genre. Il tricote.

— Des bas?

— Des bas, des chaussons, etc... il voudrait arriver à faire du petit point.

— C'est une chose où il faut aller lentement.

— En effet, a-t-il envoyé les messages à votre satisfaction?

Miriam ne répondit pas directement, se bornant à sourire, en souhaitant à Richardson bonne nuit. Elle le laissa debout en haut de l'escalier. Le pont était désert, triste et glacé sous la faible lueur nocturne. Cette solitude, ce froid, lui communiquèrent un frisson de peur. Ses nerfs, vibraient comme autant de cordes en harmonie avec la voix invisible mais terrifiante de la mer, devenue soudain hostile d'amicale qu'elle était.

Elle s'arrêta devant un hublot. A l'intérieur, le salon confortable offrait lumière et chaleur. Une musique d'un charme apaisant venait du meuble Empire. Crowninshield était assis à une table de bridge devant Forsyte Vanesse tandis que Murcheson faisait face à Mrs. Vanesse. Stone, allongé dans un fauteuil lisait un livre.

Miriam s'absorba dans la contemplation de ce tableau de tranquille bonheur domestique. Faisant un retour sur elle-même, elle se compara à ces pauvres épaves menacées qui pressent leur petit nez contre les vitrines illuminées du jour de l'an, les pieds dans la neige des rues. Une vague d'apitoiement sur elle-même l'envahit, et elle se sentit prête à pleurer. Une boîte d'allumettes, pensa-t-elle, les marches d'une église et j'aurai mon compte.

Elle se rendit compte, à travers le léger brouillard qui obscurcissait ses yeux, que Stone avait interrompu sa lecture et la regardait. Il ne fit pas signe aux autres qu'elle était là, mais se leva et s'avança vivement vers la porte.

Il dit en la rejoignant :

— Je suis heureux que vous ayez enfin, mis. un manteau convenable.

Il n'insista pas davantage là-dessus, mais prit son bras sous le sien et la conduisit sur l'arrière-pont, où il l'installa confortablement sur un divan à l'abri.

— Ne vous gênez pas pour moi si vous avez envie de pleurer. Faites comme si je n'étais pas là.

— Je n'ai pas envie de pleurer.

— Mais j'observe une infiltration aqueuse dans le mécanisme de votre œil.

— Dr Stone, j'avais espéré envoyer un message à une amie. Je me suis rendu compte que c'était en vain. Ce que je voulais dire, on m'interdit de le dire, « dans mon intérêt ». Je ne puis pas supporter pareille chose. Je ne me suis jamais sentie si misérable, si solitaire, si effrayée.

Curieux, ce sentiment singulier, ce violent appétit de consoler, d'abriter, de protéger, dont Stone se sentait envahi. Il l'examina méthodiquement et la catalogua exactement comme une poussée physiologique de l'instinct dans sa plus extrême manifestation. Il en avait éprouvé quelque chose avec Elsa Davis, mais, heureusement, cela ne l'avait pas mené plus loin que la valentine. Cette fois-ci, c'était différent. Ce n'était pas une bagatelle. Fermement, rapidement, il fallait y mettre ordre, sinon, elle allait le rendre fou.

— Tout cela passera, miss Lake, dit-il. Une bonne nuit de sommeil vous remettra d'aplomb.

— J'ai l'impression que je puis me fier à vous. Et aussi que je puis avoir confiance dans le Dr Crowninshield. Il faudrait que je sois aussi folle qu'il s'imagine, pour me fier, en dehors de vous deux, à quiconque. Tous deux vous êtes dupes et je suis dupe. Seulement, je le sais. Et vous ne le savez pas.

Stone leva la tête et se mit à contempler les étoiles, la voix de Miriam était musicale et prenante, bien timbrée, légèrement voilée. Non pas le ton agressif d'un soprano dramatique, mais l'harmonie d'une cloche bien timbrée. Il était particulièrement sensible aux voix. Rien ne lui paraissait plus caractéristique chez un être.

— Vous êtes vraiment bien peu raisonnable de vous débattre contre ce qu'on vous offre, dit-il, le luxe et la sécurité dans un monde où ces choses sont si rares. Il tourna la tête et la regarda en face, puis se ravisa et s'écarta de nouveau. Votre cousin Forsythe semble quelqu'un de très bien.

— Il n'est pas mon cousin, mais il est certainement très bien. Fort décoratif. Il doit évoluer avec la plus grande facilité dans un salon.

— Est-ce que ce mois d'avril ne vous dit pas quelque chose?

— Avril, Dr Stone, signifie pour moi exactement avril.

— Un mois d'avril, il y a six ans, quand vous aviez seize ans?

— Au mois d'avril, il y a six ans, j'avais quatorze ans et j'étais une sage écolière dans l'institution pour jeunes filles de miss Davidge où ma famille employait les derniers débris de sa fortune pour m'entretenir. Avec l'aide de mon père, cela dura trois ans. Ma mère était déjà morte. Je les aimais bien tous deux. Laissez vos mois d'avril de côté, docteur Stone, je vais me coucher.

Il revint aussitôt à ses préoccupations professionnelles.

— Si le Dr Crowninshield vous prescrivait un léger sédatif, le prendriez-vous?

— Non.

— Je m'en doutais. J'ai cru cependant devoir vous le demander.

Stone l'accompagna sur le pont et jusqu'à sa cabine. Il hésita à la porte, trouvant difficile de lui souhaiter bonne nuit. C'était une phrase insuffisante pour exprimer les pensées confuses qu'il roulait dans sa tête : un vif désir de la voir heureuse et aussi une vive amertume en pensant à l'erreur dans laquelle il déplorait de la voir s'obstiner.

Il éprouvait une crainte aussi. Il avait peur que Crowninshield eût absolument raison et que lui, Stone, eût tort. Il y avait là un péril dans lequel elle avait besoin d'être assistée par l'aide la plus attentive. Elle était très belle. Une beauté voilée d'étrange tristesse. Il aurait bien voulu lui dire tout ce qu'il pensait. Il n'osa pas.

Il dit avec un empressement contenu :

— Si vous avez besoin de nous, nous sommes là. Nous sommes tous à votre disposition à tout moment. A n'importe quelle heure de la nuit.

CHAPITRE VIII

Les cheveux de la femme étaient fortement teints au henné, et son teint, légèrement émerillonné et creusé de quelques rides, trahissait l'habitude de la boisson. Résultat d'innombrables stations dans les bars maritimes de tous les ports de mer. Malgré sa figure ingrate, elle avait une certaine prestance dans son uniforme. Un bracelet fait d'ailes de libellules enchassées dans du verre jetait des reflets d'émeraude sur son poignet mince.

— Je suis Biddle, miss Lake. Donnez-moi votre manteau, je le suspendrai.

— Merci.

— Voulez-vous une robe de chambre ou un pyjama?

— Une robe de chambre, s'il vous plaît.

— Je les préfère aussi. C'est plus moelleux la nuit, n'est-ce pas?

— J'en ai l'habitude.

— Comment aimez-vous votre bain? Bien chaud ou tiède.

— Tiède.

— Un bain tiède est certainement une chose délicieuse. Biddle disposa une exquise robe de chambre couleur de pêche sur le lit : « Je me rappelle en avoir eu une dans ce genre à Yokohama. Avez-vous jamais été à Yokohama? »

— Non.

— Ce n'est pas grand chose. J'étais au Grand Hôtel de Yamashitachao. J'ai vu le musée des tremblements de terre et quelques temples. Et j'ai bu de l'alcool de riz. Oh! je laisse cela de côté quand je ne suis pas à terre, ne vous inquiétez pas. Murray vous envoie des sandwiches et du lait. C'est le steward du pont et des cabines. Voulez-vous que je vous fasse chauffer le lait ou préférez-vous du champagne? Mrs. Vanesse en prend toujours un verre avec son repas

du soir. Elle dit que le lait se caille dans son estomac et lui donne des cauchemars.

— Je prendrai du lait. A part ça, vraiment, je n'ai besoin de rien.

— Bien, de toutes façons, si vous changez d'avis, vous n'aurez qu'à me demander. Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous?

— Non, rien, Biddle, merci.

Biddle ouvrit la porte. Elle hésita un instant et dit :

— Vous n'avez qu'à presser un bouton si vous avez besoin de moi, — ses petites rides semblaient se creuser, s'accentuer sur son visage, — si vous avez besoin de moi pour n'importe quoi, miss Lake.

— Merci et bonne nuit.

Biddle regarda dans le couloir.

— Voici Murray.

Biddle se retira et le jeune steward aux cheveux en bataille prit sa place. Il s'avança en souriant et plaça un plateau d'argent sur une table. Il y avait des sandwiches, un verre, un petit pot à lait.

— Est-ce tout ce qu'il faut?

— Je vous remercie, Murray.

— Vous êtes sûre qu'il ne vous manque rien.

— Non, rien.

Ce n'était pas vrai. Miriam aurait aimé qu'il restât là, avec sa figure embroussaillée, son sourire juvénile de bonne humeur, son allure serviable. Elle aurait aimé aussi la compagnie de Biddle, avec son amical bavardage sans complication. Elle adressa un sourire à Murray et, quand il fut parti, regarda un moment la porte fermée. Elle tourna le verrou et se mit à se dévêtir.

C'était une impression nouvelle pour elle de se détendre dans la chaleur parfumée de son bain, tout en s'amusant à regarder l'eau s'agiter doucement suivant les mouvements du bateau. Elle éprouvait comme l'effet d'une sorte de fatalité. Elle se sentait hypnotisée par l'attrait du confort et se rendit compte qu'elle était incroyablement lasse.

Chose curieuse, ce moment semblait combler tous ses désirs : solitude, solide confort, pas de soucis d'affaires ni de ménage, un bon lit, de la lecture. Il y avait quelques livres sur la table. L'un d'eux était le journal de voyage d'un correspondant de presse étranger, qu'elle désirait lire depuis des semaines. Floyd avait promis de le lui envoyer et ne l'avait jamais fait.

Quelle différence entre la vie et le milieu de Floyd et de Stone. C'étaient deux mondes à part. Elle voyait l'un dans une chambre close lourde de l'odeur des cocktails et des cigares de luxe, échangeant des propos agressifs avec la peur perpétuelle d'être banal tandis que l'autre évoquait pour elle les champs, la mer, le vent. Peut-être était-ce là du roman, mais pourtant, non, Stone avait bien le poids du réel.

Elle était prête pour la nuit.

Elle resta un instant à contempler les sandwiches et le lait. Elle découpa quelques minces tranches d'un plat posé devant elle et découvrit que c'était un authentique foie gras. Cela faisait des années qu'elle n'en avait pas goûté. Il y avait aussi du caviar, avec du riz au beurre. Elle prit le plat avec un verre de lait et le posa à côté des livres. Elle écarta — c'était stupide! — l'idée qu'on aurait tenté de la droguer. Cela n'était pas dans la note. Elle éteignit le plafonnier et alluma une lampe à côté du lit. Pour un peu, elle l'aurait laissée allumée toute la nuit. Son livre était passionnant.

Une heure s'écoula.

Vers minuit, elle entendit gratter doucement à la porte.

Elle eut un sursaut de frayeur. Elle mit ses pantoufles et alla à la porte.

— Oui? Qui est-là?

Il n'y eut pas de réponse, mais, soudain, un morceau de papier roula à ses pieds. Elle se pencha et le ramassa.

J'ai confiance en vous — disait la lettre — et veux vous venir en aide, si je peux. La situation est dramatique. La mort est là. Je vous supplie d'être constamment sur vos gardes et de ne pas vous laisser aller à des extrémités qui rendraient cette situation irrémédiable. Je vous demande aussi de détruire tout de suite ce papier. Si vous ne le faites pas et si ce billet est découvert, c'est moi qui paierai pour vous.

Le premier mouvement de Miriam fut d'attribuer la lettre à Stone. Mais, sans qu'elle sût s'expliquer pourquoi, à sa grande frayeur se mêlait aussi le sentiment, presque irrésistible, qu'elle devait tenir celui-ci à l'écart d'un geste qui, suivant les lettres elles-mêmes, était follement don-quichottesque. Il y avait un cendrier sur la table et des allumettes. La note fut réduite en cendres.

CHAPITRE IX

Miriam détestait les gestes inutiles. Après avoir évalué le temps qu'il lui avait fallu pour brûler la note elle conclut qu'il serait tout à fait vain d'ouvrir la porte de sa cabine pour voir si Stone se trouvait encore derrière. Elle s'était mise en tête que c'était lui qui en était l'auteur, peut-être parce qu'elle le souhaitait secrètement. Sur le moment, il ne lui vint pas à l'esprit de remarquer le contraste entre cette note anonyme et mélodramatique et la netteté du caractère qu'elle attribuait à Stone .

Néanmoins, elle tira le verrou et ouvrit.

Une femme de chambre traversait le passage. Ce n'était pas Biddle, sa bavarde Biddle. C'était une femme grande et maigre, aux cheveux gris soigneusement lissés et noués en un impressionnant chignon sur la nuque. Elle examina Mirian avec calme derrière ses lunettes d'acier et dit avec une pointe d'accent étranger :

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous, miss Lake?

— Venez, voulez-vous?

— Certainement. Elle entra : Je suis Leclos. Je suis attachée à Mrs. Vanesse.

— Ah! c'est vous qui êtes belge. Et c'est vous aussi qui faites de la dentelle, n'est-ce pas?

— En effet. Mais vous voici toute tremblante. Avez-vous eu froid?

— Oui... Je crois que oui.

— Vous permettez?

Leclos alla dans le cabinet de toilette et revint avec un peignoir de laine.

— Voici qui sera plus chaud, miss Lake.

— Merci.

— Faut-il que j'appelle le Dr Crowninshield?

— Non. C'est nerveux. Cela passera.

— Voudriez-vous que je reste un petit moment avec vous ou préférez-vous que j'appelle Biddle?

Miriam songea : elle ne suggère pas d'appeler Mrs. Vanesse.

— Je crois que cela va mieux. A propos, n'y avait-il personne dans le couloir, à part vous?

— Non, quelque chose vous a effrayé?

— Il m'a semblé que quelqu'un frappait.

Leclos sourit légèrement.

— Il y a un tapis dans le couloir. La porte est solide. Vous ne pouvez entendre marcher personne ni même heurter. (Leclos conservait le même regard tranquille.) Sur un navire en mer, il y a toujours du bruit par-ci par-là. J'ai peur que nous rencontrions le mauvais temps à la hauteur d'Ahatteras.

— Merci d'être venue. Bonne nuit.

Leclos ne fit pas mine de sortir.

— Je crois que vous avez envie de parler, miss Lake. Il y a des moments où cela fait du bien de causer, de n'importe quoi.

— Alors, voulez-vous vous asseoir.

— Si vous voulez bien. Merci.

— Vous savez la raison pour laquelle je suis ici?

— On nous en a tous informés.

— Je suis lasse de crier dans le désert ou de rester en tête à tête avec moi-même. Etes-vous depuis longtemps en service?

— J'ai été engagée, l'automne dernier, pour cette croisière dans le Sud. Nous avons fait escale dans tous les ports importants de la côte ouest de l'Amérique du Sud; Mr. Murcheson poursuit des études sociologiques. Nous n'avons cessé de naviguer depuis lors.

— Vous êtes-vous formé une opinion sur Mr. Murcheson?

— Naturellement. Tout le monde se laisse aller quand on est en mer. On devient plus naturel, on se montre davantage tel qu'on est. Cela me rappelle curieusement les bals masqués qui faisaient fureur au temps de ma jeunesse. C'est la mer elle-même qui remplace le masque, la rupture avec la vie ordinaire qui joue le rôle du domino. Le bien se révèle comme le mal.

— Et Mr. Murcheson?

— Mr. Murcheson est un homme très charitable et fort honorable. C'est un vrai philanthrope parce qu'il n'ébruite pas ses bonnes actions. Leclos ajouta avec une délicate emphase : Tous ceux qui sont à son service lui sont dévoués, miss Lake, même jusqu'à l'aveuglement.

— Mrs. Vanesse et son fils étaient-ils déjà à bord l'hiver dernier?

— Non, c'est leur premier voyage sur la *Dona Louise*, à ma connaissance. Ils vivaient somptueusement à l'étranger et se trouvaient en France dans des conditions tellement impossibles qu'ils décidèrent de partir.

— Mais vous avez dû vous former une opinion sur eux.

— Je serai franche, puisqu'on nous a recommandé d'être attentifs à satisfaire vos moindres désirs, même insignifiants. En d'autres circonstances, j'aurais cru manquer à la discrétion. Vous comprenez, miss Lake?

— Parfaitement.

— Eh bien, j'estime que Mrs. Vanesse est une femme tourmentée par un terrible problème. On sent cela à une foule de petites choses, à l'expression de ses yeux qui se perdent longtemps dans le vague pour se concentrer ensuite fixement quand la pensée qui les obscurcissait s'est faite plus précise. J'ai toujours observé, dans ma vie, que ces moments de distraction sont les plus profondément significatifs. Après tout, je considère Mrs. Vanesse comme une excellente femme.

— Et son fils?

— Mr. Forsythe Vanesse est doué de cette vivacité d'esprit et de ce charme facile, qui sont naturels chez un homme de sa naissance et de son éducation cosmopolite. A travers ses lunettes d'acier, Leclos regarda ses mains immobiles. Il est difficile de définir exactement un pareil caractère. Il a des aspects variés. Chacun d'eux est une pierre précieuse bien taillée et agréable à voir. Je ne puis pas pas définir avec précision le jeune Mr. Vanesse.

L'appréciation était impartiale, mais l'embarras qui s'en dégageait visiblement mêlait on ne savait quel avertissement à ces louanges faites sur un ton de bonne volonté légèrement affectée.

— Il me semble que, sur Mr. Vanesse, vous en pensez plus long que vous ne voulez dire.

— Non, je vous prie de croire que je suis tout à fait sincère. Il a chez lui tant d'aspects séduisants qu'il est impossible de reconnaître ce qu'il est vraiment au fond.

Une secousse de la mer plus violente que de coutume fit trembler le yacht et l'on entendit distinctement une main frappant soudain vivement à la porte.

Une voix appela du couloir.

— Je regrette de vous déranger. Je passais prendre de vos nouvelles.

Leclos dit tranquillement :

— C'est la voix de Mr. Vanesse.

— Je vais très bien, répondit Miriam.

— Etes-vous au lit?
— C'est tout comme.
— Voilà une impossibilité. A la mer, il faut être à un endroit ou à un autre. Vous n'avez besoin de rien.
— Non, merci.
— Bonne nuit, alors.
— Bonne nuit.
Leclos se leva.
— Le bridge doit être fini. Il faut que j'aille, comme chaque soir, m'occuper de madame. Vous permettez?
— Merci encore, Leclos.
— Tout le plaisir a été pour moi, miss Lake.
Leclos sortit, et Miriam verrouilla sa porte. Elle se mit au lit et fit effort pour s'absorber plus profondément dans son livre, mais toujours, entre elle et les pages, s'interposait la lettre alarmante. Ces mots ne la quittaient pas : « La mort est là. »
S'agissait-il de sa mort à elle? Ou d'un meurtre déjà commis? Par Donald Murcheson, par sa sœur ou le fils de celle-ci? Trois personnes d'une apparence si sympathique, tout occupées de cette bonne œuvre qui consistait à lui prouver qu'elle était une jeune fille avec une immense fortune. A supposer qu'elle se rendit, qu'elle prétendît se remémorer cette personnalité dorée qu'ils étaient si avides de lui attribuer, qu'arriverait-il?
Une phrase lui revint qu'elle avait lue dans un ouvrage sérieux. Pour faire la preuve d'un crime, il faut d'abord pouvoir rassembler les éléments démontrant que le crime a été commis. C'est ce qu'on nomme le *corpus delicti*. C'était, disait le texte, indispensable, excepté en mer.
Excepté en mer.
Cette pensée terrible, accablante, la rendait presque malade. L'idée d'un complot possible et très simple se dessinait avec une mortelle clarté dans son esprit. Et, si la véritable Jennifer Murcheson était morte? Si elle avait été assassinée? Si on cherchait à obtenir d'elle, Miriam, un acquiescement qui permit de lui attribuer la personnalité de Jennifer Murcheson de sorte que, cette identité une fois établie, on puisse la faire disparaître en haute mer? Mais pourquoi tuer Jennifer Murcheson une seconde fois?
Il importait sans doute que le corps (le *corpus delicti*) de la véritable Jennifer Murcheson ne se retrouvât jamais, que (si son point de vue était exact) le corps restât caché, inconnu dans son tombeau parmi les collines désertes de la Californie du Sud. Car s'il venait à être retrouvé *post mortem*, on pourrait montrer que la mort était due à un crime. Mais, d'un autre côté, si Miriam (prise pour Jennifer Murcheson) était perdue en mer, il n'y aurait pas de *post-mortem* et Jennifer Murcheson serait légalement considérée comme victime d'un accident. Pas d'un meurtre.
Qui, de Donald Murcheson, de Kate Vanesse ou de son fils Forsythe était le meurtrier?
Tous les trois? Deux seulement?
Et pourquoi?

Leur situation de fortune les mettait à l'abri de certains soupçons. Pourtant ce meurtre devait sûrement avoir le gain pour mobile. Le son lointain d'une cloche lui parvint. Elle avait le sentiment que personne ne dormait, qu'autour d'elle, près d'elle, chacun veillait élaborant ses plans contre sa vie. Certainement, l'un d'eux au moins, étudiait soigneusement le moment favorable pour la faire disparaître à jamais au sein des flots.

Même le léger réconfort qu'elle avait éprouvé à croire que Stone était l'auteur du terrible avertissement tendait à disparaître. De moins en moins, cela lui paraissait s'accorder avec son caractère. Cela ne lui ressemblait pas du tout. Il n'agissait jamais de biais. Mais, si ce n'était pas Stone, quel était cet ami? N'y avait-il pas là une perfidie cachée? Une subtile tentative pour l'acculer, par la terreur, à un si total désespoir qu'elle en vienne à attenter à sa vie? Et épargner, en conséquence, au meurtrier cette peine?

« *La mort est là.* »

Cette phrase martelait incessamment son cerveau au cours du sommeil agité, où, épuisée, elle avait fini par sombrer.

CHAPITRE X

Le dimanche devait être marqué par des épisodes isolés, chacun de peu d'importance en lui-même, mais chargés chacun d'une signification particulière. Et la somme de ces incidents devait aboutir, durant la nuit, à une conclusion mortelle.

Le matin se leva sur un temps brouillé. Des nuages sombres couvraient le ciel, des bouffées de vent soufflaient par intervalles, la mer était agitée. Miriam se rendit compte qu'elle n'avait pris aucun repos.

La garde-robe offrait à ses sombres pensées toute une collection de toilettes diverses. Elle choisit un tricot d'un violet sombre. Elle ne sonna pas Biddle.

Il lui fallait attendre tout un jour et toute une nuit pour arriver à lundi et à la problématique possibilité d'envoyer un message à *Power office* et au *Bazaar* pour essayer de convaincre Crowninshield de sa véritable identité. Cette tentative semblait bien vouée, d'ores et déjà, à l'échec. Au fond d'elle-même, Miriam savait qu'elle en serait détournée le plus aimablement possible.

Il était huit heures; sur un yacht, les gens ne prennent jamais leur breakfast à huit heures. Dans aucun des films de mer qu'avait vus Miriam. Elle avait faim. C'était cet air de mer. Ou bien n'était-ce pas la conséquence de son destin. Les prisonniers sous le coup d'une sentence capitale acquièrent invariablement un bon appétit et marchent à la mort l'estomac plein. C'est du moins ce que se figurait Miriam. Elle aurait voulu pleurer.

Le couloir était vide. Il était toujours vide. La mer, quand elle la découvrit en arrivant sur le pont, était couleur d'acier et violemment agitée. Sur sa surface, de petits flocons d'écume folâtraient.

Miriam se pencha sur le garde-fou et respira profondément l'air pur et glacé, imprégné de gouttes d'eau.

Une enivrante sensation de force en émanait et Miriam eût trouvé ce moment délicieux sans des circonstances moins angoissantes. L'idée qui l'avait hantée cette nuit ne la quittait pas.

Murray arriva, le jeune steward aux cheveux en bataille, toujours aussi entrain et plein de joyeuse vigueur. Le pont aurait été le calme plateau d'une scène que sa démarche n'aurait pas été plus aisée, tandis qu'il venait s'arrêter devant Miriam avec un sourire engageant aux lèvres. Comme dans un ballet.

Murray dit, avec toute la conviction de l'évidence :

— Levée de bonne heure, miss Lake.

— En effet.

— Oui, n'est-ce pas?

— Vous désirez votre breakfast?

— Oui, volontiers.

— Je vais vous montrer la salle à manger.

— Il faudra que vous m'y conduisiez, je le crains.

— Oh! vous en aurez bientôt l'habitude. Attendez demain. Ce n'est rien.

— Pour moi, c'est quelque chose.

— N'y pensez plus et ne vous tracassez pas. Ignorez tout cela.

— Je suppose que les couvreurs sur les toits usent de la même formule.

— Oui, et aussi quand on vous apprend à patiner. Voulez-vous passer par ici?

La salle à manger était lambrissée de teck et tendue de Gobelins.

Murray lui avança une chaise.

— Je vais dire à Branch que vous êtes là. Branch est le steward.

— Merci.

Murray la quitta. Il fut bientôt remplacé par Branch, un gros homme plaisant avec un long nez. Il souhaita le bonjour à Miriam et lui demanda ce qu'elle désirait.

— Du jus d'orange et du café, s'il vous plait.

— Aimeriez-vous des rognons grillés aux champignons.

— Je les aime beaucoup.

— Du lait chaud avec le café ou de la crème.

Branch sortit et revint presque immédiatement avec une feuille dactylographiée.

— Les nouvelles du matin par T.S.F., miss Lake.

Il se retira et Miriam jeta un coup d'œil sur les informations présentées de façon plutôt sombre, pensa-t-elle, par le morose opérateur Simmonds. Elle reconnaissait son style et un certain goût pour les titres qui auraient enchanté tout amateur d'émotions fortes :

« Des divisions rouges massacrées tout entières »

« Des corps de nazis entassés sur le champ de bataille »

« Faubourgs de Hambourg bombardés »

« Les taxes seront terrifiantes. »

Miriam allait continuer lorsque Branch arriva avec le jus d'orange. Il était suivi de Forsythe.

— Bon, dit-il, voilà de la chance, vous êtes debout et moi aussi.

Il avait mis toute sa coquetterie à se présenter à son avantage, décida Miriam. Tiré à quatre épingles. Un plaid de sport sur son costume de velours à côtes. Un foulard chaudement coloré, rouge sombre. L'œil brillant et un léger parfum d'ozone sur le tout.

Forsythe prit un siège à côté de Miriam en lui décochant un de ses sourires les plus engageants. Du genre de ceux qui, du temps de sa mère, faisaient se rengorger les femmes.

Branch demanda :

— Faut-il vous servir la même chose, Mr. Vanesse.

— Oui, Branch, la même chose. Merci et bonjour.

— Bonjour monsieur.

Branch partit et Forsythe déploya sa serviette sous un visage qui ne cessait de rayonner.

— Qu'avez-vous commandé? demanda-t-il.

— Des rognons.

— Moi aussi, j'en prends toujours au breakfast. Quand il n'y en a plus eu à Paris, j'ai quitté Paris. Je suis ainsi.

— Et qu'arriverait-il s'ils venaient à manquer.

— Je partirais : je nagerais jusqu'à ce que je coule.

— Ce serait mourir pour un idéal.

— Pas du tout. Pour des rognons. Je vois toutes les choses du côté terrestre et pratique. Un chat est pour moi un chat. Mon bavardage ne vous importune pas? Cet air frais me met en verve.

— Allez toujours.

— Vous paraissez un peu fatiguée.

— Ce sont les ravages de la faim.

— Comment avez-vous dormi? A poings fermés, je suppose.

— Profondément.. Mes nerfs étaient calmes et mes muscles entièrement détendus.

— Et moi, voulez-vous savoir comment j'ai dormi?

— Je veux bien.

— Merci. J'ai dormi admirablement. Avec la sérénité d'un petit enfant.

« Il a changé de tactique, pensa Miriam. Il me parle comme à une nouvelle connaissance de hasard au lieu d'un rare spécimen de schizophrénie que la famille doit cacher. Est-ce que les autres lui emboîteront aussi le pas? Est-ce une prescription du Dr Crowninshield? Peut-être. Il doit vouloir me traiter de façon impersonnelle.

Est-ce Forsythe le meurtrier? Est-ce lui qui a tué Jennifer Murcheson et rêve de me supprimer. Il ne ressemble pas du tout à un meurtrier mais les meilleurs spécialistes affirment qu'ils n'en ont jamais l'air. Les meurtriers paraissent toujours les plus sympathiques du monde, jusqu'au moment où la rage les prend, et où, jetant le masque, ils se montrent avec leur vraie figure, hideuse et féroce. »

— Je vous crois, dit enfin Miriam et elle ajouta : je n'attendrai pas mon breakfast. Voulez-vous bien m'excuser auprès de Branch. Je vais un moment sur le pont.

Il se montra aussitôt très inquiet. Il se leva.

— Je vous accompagne.
— Non, si cela ne vous fait rien, je préfère être seule.
— Mais je crois de mon devoir...
— J'insiste, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.
— Certainement, puisque vous le prenez ainsi.

Miriam essaya de compenser un peu sa fuite précipitée en lui disant :

— Ne manquez pas, pour cela, votre rendez-vous avec les rognons!

Et elle surprit, en se retournant, son aimable et rapide sourire.

CHAPITRE XI

En mettant le pied sur le pont, Miriam se heurta à Stone.
— Oh! pardon, dit celui-ci.
— Ne vous excusez pas. Et bonjour.
— Bonjour. Je ne vous ai pas fait mal?
— Du tout.

Il semblait distrait, presque honteux et ne sachant que dire.

— Je fais ma promenade hygiénique habituelle sur le pont.
— Un mille?
— Cela se peut. Je n'ai jamais compté. Avez-vous pris votre breakfast?
— Non.
— Vous vous sentez bien.
— Maintenant, cela va, je vous remercie.

Il faisait à Miriam l'effet du matin lui-même, avec sa fraîcheur saine et cette énergie rayonnante qui s'apparentait à la puissance de la mer. La caresse de la brise avait amené le sang à ses joues et il lui sembla n'avoir jamais vu d'yeux d'un bleu aussi profond et aussi clair. Si l'on ne pouvait pas se fier à ce regard, on ne pouvait se fier à personne. Avant tout, par dessus toutes les confusions et les craintes qui la sollicitaient et usaient ses nerfs, elle souhaitait voir le regard de cet homme.

— Je voudrais me promener avec vous, dit-elle, si vous ne craignez pas un compagnon de marche capricieux. Mes pieds avancent à leur fantaisie. Ils refusent parfois d'obéir. D'autres fois, je ne puis les tenir.

Stone répondit avec la même courtoisie étudiée qu'il avait montré la nuit dernière sur le pont. Il offrit son bras et insista pour que Miriam s'y appuie. Ils avancèrent. Il avait passé une nuit atroce et n'avait presque pas dormi. Il avait mis tout en œuvre pour se rassurer à son sujet pour se convaincre qu'un savant de classe internationale, tel que Crowninshield, n'avait pu se tromper.

Il y avait plus que cela. Il y avait cette désespérante impression personnelle qui colorait (la couleur était le rose) toutes ses relations avec cette adorable créature douée, non seulement du plus attrayant physique, mais aussi de toutes les qualités de l'esprit. Qu'y avait-il

d'ailleurs d'étonnant à cela? Dans le milieu où elle était née, il aurait fallu qu'elle fût idiote de naissance pour n'avoir pas développé son intelligence. Vingt-deux ans? Dans sa coquetterie, elle n'en avouait que vingt.

Cette promenade était tout à fait en harmonie avec les pensées de Stone. La pression du bras de Miriam sur le sien était exquise. Décidément, il y avait quelque chose de plus que dans le cas d'Elsa Davis. A la vérité, il n'avait pas eu beaucoup d'occasions de ce genre. Une ou deux vieilles dames à qui il avait fait traverser une rue. Des amies de sa mère à Philadelphie.

Il devint évident, pour Miriam, que la camaraderie de Stone durant leur entretien de la veille avait pris fin.

Impulsivement, elle lui dit :

— Pourquoi êtes-vous de nouveau retranché derrière votre mur?

— Vous croyez. Je regrette. Je ne m'en doutais pas.

Il restait fermé et réticent. La nuit dernière, se disait Miriam, il était, quand il l'avait rencontrée, préoccupé de résoudre un problème qui la concernait. D'où son attitude engageante alors. Il devait avoir du sang anglais dans les veines.

— Mais si, vous n'êtes plus le même. La nuit dernière, je me sentais en communion avec vous. Vous comprenez ce que je veux dire. J'étais heureuse, non pas précisément parce que j'étais à votre côté, mais parce que nos sentiments et nos pensées étaient en harmonie. Si je parle ainsi, c'est que, comme je vous l'ai dit, je sens que je ne puis me fier qu'à vous et au Dr Crowninshield.

Stone s'arrêta dans l'abri où ils s'étaient installés la nuit dernière. Quelques mouettes volaient lourdement dans le ciel sombre.

Stone essaya de sourire. Il n'y parvint qu'avec peine.

— C'est moi qui voudrais pouvoir me fier à vous. Je le voudrais tant.

— J'en suis heureuse. Je le voudrais désespérément, moi aussi. Miriam posa une main suppliante sur sa manche : Vous croyez que je suis moi-même? Que je ne suis pas cette autre jeune fille?

Il n'osa pas lever son regard sur elle. Agité de sentiments confus et contradictoires, il garda une expression froide et soucieuse.

— Je fais une chose dangereuse. Terrible peut-être. Si le Dr Crowninshield a raison, cela peut ruiner tout l'effet du traitement qu'il a combiné. Je ne puis m'en empêcher. Je ne voudrais pas dire ces choses, mais quand je suis avec vous, je ne puis pas me retenir.

— A quoi faites-vous allusion?

— Vous devez d'abord comprendre ceci. Je vous ai dit hier que le Dr Crowninshield est le meilleur des psychiatres. Je vous ai dit que personne à Vienne ne le surpassait. J'en suis pleinement persuadé et je dois l'être. Mais je dois aussi reconnaître qu'il a plus de quatre-vingts ans. Quatre-vingt-quatre.

— Il a l'air d'en avoir soixante.

— Je sais. Mais j'ai observé quelques menus indices, noté certaines impatiences, ces mois derniers. Non seulement c'est difficile à vous expliquer, mais c'est presque un abus de confiance d'aborder ce sujet.

Miriam évoqua l'image d'Ida Mayford avec ses manies, qui s'étaient accentuées avec l'âge.

— Voulez-vous dire qu'il retourne un peu en enfance.

— Non, rien de grave. C'est comme si ses théories, qu'il possédait autrefois, le possédaient aujourd'hui. Il ne les domine plus. Elles le dominent. Il supporte impatiemment la contradiction. J'ai été associé à ses travaux pendant un an, avant ces derniers mois, il accueillait une objection aussi facilement qu'il la réfutait. Notez qu'il ne s'agit en somme, que d'accès d'humeur légers et peu fréquents.

— Mais cela tend à quoi?

— J'y verrais pour ma part une tendance à ne vouloir considérer que les symptômes qui cadrent avec ses théories. C'est plus qu'une crainte, c'est une véritable frayeur. De plus, les théories elles-mêmes ont progressé et s'il s'est produit, sur certains points, une révolution qu'il hésite à suivre. Je ne suis pas absolument certain de tout cela. Je dis simplement que le danger existe.

— Donc, vous devez vous sentir l'esprit libre au sujet de ma prétendue condition?

— Oui. C'est la raison pour laquelle je n'ai pas confiance en vous. Je ne puis pas comprendre le pourquoi de vos actes.

Miriam eut la sensation d'une gifle.

— De mes actes!

Stone dit avec irritation :

— Vous affolez votre famille. Peu m'importe. Ce qui m'importe, c'est que vous ne rendiez pas fou le Dr Crowninshield.

— Vous croyez que je suis Jennifer Murcheson?

— Vous savez que vous l'êtes. Cela n'a jamais fait question pour moi.

— Vous croyez que je simule. Que je simule la schizophrénie?

— Vous la simulez admirablement bien et Dieu sait dans quel but! Je crois que, si le Dr Crowninshield avait eu à s'occuper de vous quelques mois plus tôt. il aurait noté certaines légères anomalies comme je les ai notées moi-même. Il n'aurait pas refusé, comme il le fait maintenant, de les faire entrer en ligne de compte. Il n'était pas, à ce moment, aussi prévenu en faveur de ses propres théories qu'il étend actuellement au-delà de toutes les bornes prévues.

Le silence s'établit un moment, coupé seulement par quelques rafales de vent, puis Stone ajouta.

— Vous pouvez vous rendre compte maintenant que tout mon avenir est entre vos mains. Je suis coincé entre deux voies. Je ne veux pas heurter le Dr Crowninshield par l'exposé de votre fraude. Ce serait sa fin. L'effondrement de toute une vie de travail. Je crois qu'il n'y résisterait pas. Et, d'un autre côté, dans votre intérêt, je voudrais que vous en finissiez avec cette comédie.

— Moi, s'écria vivement Miriam. Je n'ai jamais accepté cette situation. J'ai toujours dénoncé sa fausseté. Vous appelez cela une comédie. Je dis que c'est un complot scélérat contre ma vie. Est-ce que je puis m'exprimer plus clairement.

— C'est bien facile d'en sortir. Le voulez-vous?

— Si je le veux!

— Pouvez-vous admettre que vous êtes Jennifer Murcheson.

— Non. Certainement, je ne le puis pas. Je ne suis pas Jennifer Murcheson. Je suis Miriam Lake et je n'ai pas changé. Je suis toujours Miriam Lake.

Il dit d'un ton découragé.

— J'aurais dû comprendre que je perdais mon temps.

— Je crois que je ne vous aime plus, Dr Stone.

— Ceci est tout à fait en dehors de la question et je ne puis l'empêcher.

Mais ce n'était pas en dehors de la question. De toute son âme, Stone ressentait le besoin d'être aimé de cette jeune fille. Bien plus. Il se serait senti désemparé et perdu sans elle. Il songea, un instant, avec consternation à son existence lorsqu'elle ne serait plus près de lui. Il s'était parfois demandé combien il faut de temps pour créer une obsession et il tendait à croire qu'un seul choc n'y suffisait pas. Mais, apparemment, ce pouvait être l'œuvre d'une nuit. Du moins, dans un cas comme celui-ci.

La voix de Miriam se fit également ferme, plus ferme peut-être.

— Oui, c'est en dehors de la question, Docteur. Tout à fait.

Le vent avait molli et la mer semblait avoir perdu toute sa vigueur; Stone quitta brusquement Miriam, mais, au moment de la perdre des yeux, il ne put s'empêcher de se retourner et de lui jeter un regard dans lequel sa déception balançait une profonde nostalgie.

Miriam n'éprouva pas le besoin de le suivre, d'interpréter plus avant ses hésitations à son égard. Elle se rendit compte, avec un profond désespoir, qu'elle n'éprouvait plus rien pour Stone. Sa voix (qui lui avait inspiré auparavant un si vif intérêt) avait maintenant un timbre sinistrement impersonnel. Quelque chose qui évoquait pour elle le linceul dans lequel on enveloppe les morts.

CHAPITRE XII

Le déjeuner commença sous le signe de l'amabilité.

Donald Murcheson et Mrs. Vanesse présentèrent à Miriam la même physionomie heureuse que Forsythe avait arboré au breakfast ou plutôt à l'absence de breakfast. Crowninshield était tout ragaillardi par une bonne nuit de sommeil qu'il avait prolongé fort avant dans la matinée. Il contemplait, avec intérêt, Miriam derrière son pince-nez, tandis que sa barbe semblait s'animer. Seul, Stone, présentait un visage de granit et évitait volontairement de la regarder.

C'était Mrs. Vanesse qui était allée chercher Miriam dans sa cabine et elle avait insisté pour qu'elle se joigne à eux. Murcheson lui avait avancé une chaise après lui avoir souhaité le bonjour de la façon la plus aimable, tandis que ses yeux bruns exprimaient une chaude sympathie.

Murcheson ne s'assit pas. Il leva un verre rempli de vin blanc qu'on avait servi avec le melon.

— Je propose un toast. A Miriam, et au plaisir que nous éprouvons à l'avoir avec nous au lunch!

Les autres se levèrent. Même Crowninshield (ses pauvres genoux...) se mit laborieusement debout. Miriam regarda Stone et pensa : on dirait que le vin lui fait peur, comme s'il lui avait été versé par un Borgia. Elle se sentait affreusement confuse. Depuis des années, elle s'était accoutumée à considérer les porteurs de toasts comme des imbéciles.

Mais son embarras était plus grand que celui qu'on éprouve ordinairement en pareil cas. Murcheson lui semblait parfaitement sincère et animé des meilleures intentions. En remontant ses souvenirs, elle revoyait le visage de son père au cours des fêtes de famille. Lui aussi, aimait à porter des toasts.

Forsythe était assis à la gauche de Miriam.

— Pourquoi les gens rougissent-ils toujours quand on porte un toast à leur santé. Ils rougissent ou essaient de sourire. Moi-même, on n'a jamais porté de toast à ma santé. C'est pourtant un de mes rêves secrets. Un jour, je vous dirai les autres. On pourrait en faire un livre, à l'usage des amateurs de toasts, comme *Who's Who.*

— En séparant ceux qui rougissent de ceux qui essaient de sourire?

— Vous avez parfaitement saisi. Et vous paraissez bien mieux que ce matin. Votre mauvaise mine a complètement disparu.

— Pourtant la cause subsiste. Elle s'est même intensifiée.

— Les affres de la faim?

— Oui. Et, à ce propos, comment était votre plat de rognons?

— N'y pensons plus. Je vais vous mettre sur une nouvelle piste. Nous avons du canard *moscovite.*

— Complétez mon information. Pourquoi *moscovite?*

— Oh! sainte innocence! Il doit son nom à ses petites caroncules rouges autour des yeux et du front.

— En somme un canard avec un noble sourcil à la russe.

— Je n'ai pas dit noble, et ils n'ont rien du tout à voir avec les Soviets. Leur patrie se trouve du côté de Mexico que je ne prononce pas Mehico, comme on le fait au Brésil. Le vrai nom est canard musqué.

— Alors le surnom a son charme.

— C'est toujours le cas. Puis-je vous en donner d'autres exemples?

— Non.

— Oh! je vais bouder.

— Boudez tant que vous voudrez. J'ai envie de manger.

Tout en mangeant, Miriam pensait : il ne peut pas être un meurtrier. Il est bien trop superficiel. C'est un papillon! Oui, mais les Médicis? N'avaient-ils pas aussi leurs moments frivoles? Leurs bouffées de fantaisie? Tout l'esprit du monde n'est pas une garantie

contre une impulsion meurtrière. Elle se produit à l'improviste. Peut-être l'a-t-il tuée dans un moment d'excitation?

Et que penser de la franchise et des bonnes intentions de Mr. Donald Murcheson? Un meurtre par pitié pouvait s'accorder à son caractère. Quelque chose comme l'euthanasie. Un regard sympathique et une main secourable qui enfonce le poignard. « Cela « me fait plus de peine qu'à vous, et pour plus longtemps, chère, « enfant, parce que, dans un instant, quand je resterai en proie « aux remords, vous entonnerez, dans les cieux et sur une nouvelle « harpe, le cantique des nouveaux arrivants. »

Et Mrs. Vanesse? D'après Leclos, c'était une femme tourmentée intérieurement par un terrible problème. Que cachait-elle au fond d'elle-même? Qui sait si le fardeau, qu'elle semblait porter, n'était pas le poids de crimes innombrables.

Miriam se faisait une haute idée de la force de son propre sexe. Elle opinait franchement pour la faiblesse de l'homme. Il n'y en avait pas un à qui on ne put couper les cheveux, dussent les piliers du temple crouler plus tard comme ils pourraient. Toute l'inexplicable charade qui se jouait actuellement pouvait fort bien avoir pris naissance dans l'esprit de Dalila. Dans celui de Mrs. Vanesse. Avec son fils et son frère habilement coiffés par elle et amenés à lui prêter leur appui.

Miriam observait Mrs. Vanesse, tout en goûtant au canard *moscovite* qui avait le goût d'un canard ordinaire. Mrs. Vanesse était en face d'elle à table, à la droite de Murcheson. Elle s'était lancée dans d'abondantes explications au sujet d'espions qu'elle avait presque démasqués. Elle s'adressait à Crowninshield qui, assis à sa gauche, ne l'écoutait pas.

— Il y avait, disait-elle, ce domestique étranger de Greta Norworth. Greta affirmait positivement que c'était un nazi parce que ses « r » avaient un son guttural et grognon. Comme chez quelqu'un d'enrhumé. Tout à fait caractéristique et si différent du ronron français si net. Il logeait au-dessus du garage et toutes les après-midi quand elle prenait l'écoute pour entendre les communiqués, l'émission était brouillée par des interférences venant de là. Elle finit par faire irruption un jour dans sa chambre et trouva qu'il s'agissait d'un rasoir électrique, ce qui prouvait son astuce. Il était en short et avait ces jambes si particulières qui caractérisent les officiers prussiens. Greta avait l'esprit positif. Le rasoir électrique était seulement un astuce destiné à le couvrir pendant le temps où il émettait des communications par ondes courtes. Elle le dit.

Crowninshield murmura distinctement :

— Et c'était cela?

— Greta ne put pas le tirer au clair. L'homme donna congé et partit l'après-midi même. Il eut l'impudence de lui suggérer de prendre des vacances et d'aller les passer à Bellevue. Et puis, il y a eu cette femme de chambre française d'Alfreda Borden. Vraiment dans le plus mauvais genre de Vichy — tout à fait pro-nazi. — Elle n'alla jamais jusqu'à saluer Alfreda d'un « heil » le matin, mais

c'était tout comme et Alfreda dit que le mouvement de son bras pour soulever les portières était positivement le salut nazi.

Mrs. Vanesse, pensa Miriam, se force à parler. Elle sait que le Dr Crowninshield ne lui prête aucune attention. Leclos est dans le vrai. Mrs. Vanesse a quelque chose qui la ronge cruellement, désespérément. Elle est sur ses gardes et m'observe, observe toutes mes actions. Et elle observe aussi son fils. Elle a écouté notre insignifiant échange de paroles, comme si chaque mot avait de l'importance.

A ce moment, Forsythe lui adressa de nouveau la parole et Miriam remarqua aussitôt que Mrs. Vanesse prêtait attentivement l'oreille.

— La dernière fois qu'on m'a servi de ces canards, dit Forsythe, c'était en avion. Il y avait quelque chose de poignant à cela. Voler et manger un volatile en même temps...

La voix lui manqua et il pâlit tout à coup :

— Mère, grand Dieu!

Un verre heurta une assiette tandis que Mrs Vanesse poussait un cri inarticulé, et, comme un enfant soudainement terrifiée, tombait évanouie.

CHAPITRE XIII

Mrs. Vanesse, revenue à elle, refusa de donner aucune explication de son évanouissement, sinon qu'elle était sujette à des défaillances de ce genre. Cela n'avait aucune importance. Elle allait descendre se reposer un moment. Elle serait vite remise.

Le repas n'alla pas plus loin.

Leclos fut appelé pour accompagner Mrs. Vanesse à sa cabine et Crowninshield prit la liberté d'offrir son bras à Miriam en suggérant qu'ils pourraient aller dans la bibliothèque, où tout serait tranquille. « Pour causer un peu » ajouta-t-il.

Après qu'ils se furent assis, il exprima son inquiétude au sujet de Mrs. Vanesse.

— Elle abuse des sédatifs pour ses nerfs, dit-il. C'est stupide. Elle a un poids intérieur qui l'oppresse. De quoi s'agit-il? Je l'ignore.

Elle ne l'a confié à personne, car, si elle l'avait fait, elle se serait libérée par la confession et ne serait pas, maintenant, sur le bord d'une crise très dangereuse. Il n'y a aucun doute là-dessus. Je lui ai demandé de me confier le secret de son angoisse sous le sceau du secret professionnel le plus strict. Elle aurait été soulagée aussi sûrement que si elle avait éliminé un poison nocif. Elle a refusé, donnant pour raison que je ne savais pas de quoi je parlais.

Crowninshield invita Miriam à apprécier l'absurdité d'une telle conduite en souriant dans sa barbe.

— Docteur, ne m'en veuillez pas si je dis que je comprends Mrs. Vanesse. Tout au moins dans la mesure où il s'agit de votre diagnostic sur moi.

Crowninshield écarta cette idée comme tout à fair inconséquente.

— Je serais profondément surpris si votre attitude était différente. Et, maintenant, voyons : avez-vous dormi la nuit dernière?
— Oui.
— Avez-vous rêvé?
— Non, docteur.
— Alors parlez-moi de vos pensées. Racontez-les moi dans les plus grands détails, même les plus insignifiants.
— Ce serait impertinence de ma part, à cause de la fausseté de toute la théorie que vous avez édifiée à mon sujet. Je ne puis faire cela, docteur.
— Je suis patient. C'est peut-être la qualité essentielle dans le genre de recherches auquel je me suis voué. Nous avons de nombreux jours devant nous. Nous n'avons pas besoin, de nous presser.

Miriam songea : « Je suis stupide. Je suis en danger de mort. Ma seule défense n'est-elle pas d'essayer d'en apprendre le plus que je pourrai au sujet de cette jeune fille, de cette jeune fille qui sûrement est morte. Peut-être alors, par la reconstruction de ce crime, pourrai-je démasquer son auteur avant qu'il n'attente à ma vie. Si je puis découvrir une raison plausible de pouvoir dire à quelqu'un « Jennifer Murcheson est morte et voici l'homme qui l'a tuée », alors sûrement je pourrais trouver des alliés disposés à croire que je suis moi-même.

Miriam observa l'attitude calme et placide de Crowninshield, ses mains au repos, les mouvements réguliers de sa cravate de soie couleur de lavande, légèrement soulevée par sa respiration. Un sphinx barbu au rebours : avide de recevoir des secrets et non de proposer des énigmes. C'était tout à fait cela, sauf que ses hanches ne plongeaient pas dans le sable.

— Docteur, voudriez-vous me dire quelque chose?
— Certainement.
— Vous avez dit, la nuit dernière, que vous étiez en possession de toute mon histoire. C'est-à-dire de celle de Jennifer Murcheson.
— C'est la vérité.
— Pourriez-vous me la dire? Me dire tout ce que vous savez au sujet de cette jeune fille?
— Je le ferai, et je ne vous cacherai pas que j'en suis heureux. Cette curiosité est grandement significative. Elle est le signe d'un heureux éveil de votre subconscient et d'un effort de la part de Jennifer Murcheson pour revenir à la surface. Vous savez déjà qu'elle est la nièce de Mr. Murcheson et de de Mrs. Vanesse.
— Oui.
— Elle est la fille. Cela vous gênerait-il si je changeais le « elle » en « vous »? Y avez-vous de la répugnance?
— Oui, mais je n'y ferai pas d'objection. Ce qui m'intéresse, c'est d'apprendre les faits.

Crowninshield laissa échapper un léger murmure de plaisir comme s'il venait de gagner un point.

— Alors, j'emploierai le « vous ». Votre père était Bellaney Murcheson, l'aîné des trois héritiers Murcheson. De lui, vous avez hérité la plus grande partie de la fortune des Murcheson que, avant sa

mort, il avait investi de la façon la plus sûre. Je veux dire qu'il s'agissait, presque uniquement, d'argent comptant ou de valeurs d'un maniement analogue. Le médecin qui l'assista dans sa dernière maladie et fut présent au moment de sa mort a rapporté que votre père vous recommanda, presque avec son dernier soupir, « de vous en tenir toujours à ce système financier et de ne jamais laisser ces écumeurs d'épargne de l'Ouest ni aucun banquier ou conseiller financier vous jeter le grappin dessus. »

— N'est-ce pas une histoire dans le genre de celle qu'on plaide en ce moment? J'ai lu quelque chose là-dessus. La sucession d'une dame de Californie.

— Oui, cette affaire porte sur dix-huit millions de dollars et on plaide depuis cinq ans. Il en faudra, au moins autant, avant qu'on en termine. Il est curieux que vous y fassiez allusion parce que cette femme était devenue, tout à fait, le même genre de recluse que vous.

— J'imagine que Mr. Bellaney Murcheson devait être un homme singulier.

— Il l'était. Je dois dire que, en plus de cette fortune, vous avez hérité aussi de nombreux traits de son caractère.

— Je suppose qu'ils sont flatteurs, docteur.

Crowninshield lui jeta un regard de suspicion et dit :

— Avec des hommes de valeur de la surface financière de votre père, il en est toujours ainsi : la persévérance, le simple entêtement de la mule, prend l'allure de la fermeté d'un César. La versatilité de ses humeurs et de ses goûts, allant de la recherche puérile de la société jusqu'à la brusque passion pour la solitude monacale, sont considérées comme témoignant d'un profond équilibre, de tout le feu et de toute l'originalité d'un pur sang.

(Je suis une mule, pensa Miriam, je suis un cheval)

— Ainsi, continua Crowninshield, il n'y avait rien d'extraordinaire dans cet isolement où vous vous êtes retranchée dans votre ranch de la Californie du sud après la mort de votre père.

— Quand cette mort est-elle survenue, docteur?

— Il y a eu six ans en avril dernier.

— Et jusqu'à quel point allait l'isolement de miss Murcheson?

— Il équivalait virtuellement à une séparation complète d'avec le monde et la société. Je note, de nouveau, la similitude avec le cas de cette dame de Californie que vous évoquiez tout à l'heure.

— On la croyait pauvre, n'est-ce pas? Elle vivait dans un état de simplicité misérable.

— C'est possible. Je ne sais pas. Ce n'était pas votre cas. Vous continuiez à vivre de la façon large dont avait vécu votre père.

— Mais sans un compte en banque...

— Ma chère miss Murcheson, vous alliez simplement en auto à Los Angeles, et vous vendiez un titre. L'ancienne banque de votre père était parfaitement accoutumée à votre façon de faire. Je vous ai expliqué que toutes vos valeurs étaient aussi négociables que de l'argent comptant.

— Il n'y avait donc pas de contacts avec des hommes d'affaires, de nécessités financières obligeant à donner des signatures.

— Ah! non.

— Et des amis?

— Vous découragiez tous vos amis en refusant constamment et rudement de les voir quand ils venaient. Votre désir évident était de rompre tous vos anciens liens, comme on efface une ardoise. Vous avez congédié tous vos serviteurs et vous les avez remplacés par des mexicains choisis personnellement par vous. Vous pouvez vous rendre compte que, déjà à ce moment, il y a six ans, vous tendiez, dans votre subconscient, à devenir une autre personne.

— Certainement, elle devait faire quelques voyages?

— Non. Vous aviez trop fréquemment voyagé avec votre père. Il vous avait constamment emmenée avec lui, à l'étranger, dans des endroits sauvages, partout où il allait. Pour vous, voyager après sa mort vous aurait trop vivement rappelé son souvenir. Le ranch est grand, il comprend des milliers d'acres. C'est un état en miniature. Votre intérêt se tourna vers l'art mexicain. Vous devîntes très forte en céramique.

Comme tout cela, pensa Miriam, s'accorde clairement avec une sinistre tragédie. Cette jeune fille isolée, avec une grande fortune, volontairement séparée de ses amis, des anciens serviteurs qui l'avaient connue enfant... se cloîtrant pendant des années, absorbée dans son art. Elle avait été tuée et le motif était patent : la fortune de Murcheson. Ce n'était que trop clair. Ou bien alors devait-elle se méfier de ses inductions à cause justement de leur trop grande évidence?

Il y eut un silence. Crowninshield l'avait prolongé. (Silence.) Ses yeux ne quittaient pas Miriam. Il décroisa ses mains et les appuya sur ses genoux, les paumes en dehors. Elles offraient la pâleur transparente d'une porcelaine de Chine.

Il ajouta :

— Et alors, vous avez disparu.

— De quelle manière?

— Une disparition est une disparition. Il n'y a pas plusieurs manières.

— C'est possible si l'on s'en tient au mot lui-même. Mais, docteur, je voulais savoir les circonstances immédiates qui ont précédé cette disparition.

— Vous avez fait une promenade à cheval le matin après votre breakfast, une habitude que vous aviez depuis votre enfance. Ni vous ni votre cheval n'êtes rentrés.

— Naturellement, on a dû faire des recherches.

— Naturellement. Elles ont été étendues à la région. Elles ont même été poursuivies en Amérique et à l'étranger.

— Je ne me rappelle pas avoir vu d'annonces dans les journaux à ce sujet.

— On n'en a pas fait. Les recherches ont été organisées, à titre privé, par votre oncle. C'est l'agence *Durney* qui en a été chargée. Il n'y en a pas de meilleure. La première hypothèse a été que vous aviez été kidnappée, mais comme il n'y a eu aucune tentative pour obtenir une rançon, cette idée n'a pas tardé à être écartée.

— Et pourquoi ne s'agirait-il pas d'amnésie? Pourquoi ne pas voir-là une simple cas d'amnésie au lieu de poser un diagnostic de schizophrénie. Supposez que miss Murcheson ait fait une chute de cheval et soit tombée sur la tête. Cela n'aurait-il pas pu causer une amnésie?

— Ma chère miss Murcheson, il n'y avait plus de cheval. Le cheval lui aussi, avait disparu. Certainement, on a envisagé l'amnésie, mais les enquêteurs ont rejeté cette hypothèse.

— Pourquoi?

— Avec une amnésie de type rétrograde, votre mémoire aurait disparu en ce qui concerne les événements antérieurs au choc qui l'aurait provoqué. Quand vous seriez revenue à vous, comme *cela se* produit toujours en pareil cas, ce manque de mémoire aurait frappé d'une façon évidente la personne ou les personnes venues à votre secours. Infailliblement, cela aurait amené l'intervention des autorités, on vous aurait conduite dans quelque hôpital et votre cas aurait été ainsi signalé. L'agence *Durney* a fait, là-dessus, des investigations complètes qui ne laissent aucun doute.

— C'est vraiment confondant. Je n'arrive pas à voir la différence. Si c'était de la schizophrénie...

Crowninshield l'interrompit vivement avec un accent de triomphe.

— Il n'y a pas de si. Il n'y a pas eu perte de mémoire. Vous êtes devenue cette autre personne, cette Miriam Lake. Jusqu'au moindre détail. Vous vous êtes fait une personnalité complète avec un passé et un présent et tous les goûts de cette Miriam Lake. Le tabac, par exemple, est un indice excellent. En tant que Jennifer Murcheson, vous l'aviez en horreur. En tant que Miriam Lake, vous y prenez plaisir. Un des cas les plus parfaits de schizophrénie que j'ai jamais rencontrés.

— Docteur, il est absurde de croire que je puisse avoir imaginé tout mon passé et que tous mes souvenirs d'enfance, de ma réelle enfance, soient entièrement fabriqués par moi de toute pièces. Je maintiens que c'est pathologiquement absurde.

— Certainement, vous le maintenez.

— Vous croyez ce que vous désirez croire. Seules, existent pour vous toutes vos extraordinaires inventions.

La figure placide de Crowninshield reflèta un mouvement d'impatience, aussitôt réprimé.

Il dit posément.

— Le Dr Stone, a prétendu, au cours de cette dernière année, que je devenais de plus en plus inaccessible aux objections. Si tant est qu'il en soit ainsi, c'est que je suis convaincu que nos conclusions basées sur une vie de travail ne peuvent plus désormais être l'objet de spéculations ou de doute. Je me suis avancé plus loin qu'aucun de nos contemporains dans ce domaine obscur de la psychologie, certainement beaucoup plus loin que les pseudo-autorités du passé avec leurs tentatives ridicules. Quelques-unes de mes conclusions ont été considérées comme révolutionnaires. — Il sourit complaisamment. — J'ai plaisir à reconnaître qu'elles l'étaient.

— Et miss Murcheson avait-elle des moyens d'existence assurés dans sa nouvelle existence?

— Votre esprit continue à se montrer admirablement pénétrant. Sans aucun doute, vous avez pu prendre autant de valeurs que vous avez voulu dans le coffre-fort du ranch. Un coffre-fort, je m'empresse de vous rassurer qui a été mis sous bonne garde depuis votre disparition.

— Et comment a-t-on finalement trouvé miss Murcheson? Je veux dire, pourquoi est-on allé me choisir, moi?

— Un signalement général de votre personne a été fourni par le personnel du ranch. On ne possédait pas de photographies plus récentes que celles prises dans votre enfance. Un ermite n'a que faire de portraits.

—Et d'où vient que ce signalement n'a pas été fourni par Mr. Murcheson ou Mrs. Vanesse?

— Ni l'un ni l'autre ne vous avait vue depuis les funérailles de votre père, il y a six ans. Vous aviez seize ans alors. Vous aviez un caractère décidé, très personnel. Vous étiez d'une maturité exceptionnelle pour votre âge. Encore des traits de votre père.

— Quelque chose comme un problème d'atavisme.

— Tout à fait. Au moment des obsèques, vous vous êtes carrément disputée avec votre oncle et votre tante, leur soutenant qu'ils n'avaient, ni l'un ni l'autre, jamais compris votre père et avaient toujours été en opposition avec lui. Vous leur avez insinué délicatement, mais clairement, qu'ils appartenaient à la race des vautours

— Cela s'appelle parler net.

— Oui. Vous étiez bien au courant de l'hostilité méprisante que votre père n'avait cessé de manifester à l'égard de son frère qu'il considérait comme un fou idéaliste et de sa sœur, qui, dans son opinion, était une niaise, en train de faire de son fils Forsythe une grenouille vernie. C'était ses propres termes.

— J'aurais aimé le connaître.

Crowninshield eut un petit gloussement de plaisir.

— Bon. Vous faites encore un effort pour vous libérer. Oui, c'était ainsi. Vous n'avez pas revu votre oncle ni votre tante ni votre cousin depuis cette époque jusqu'au moment où vous êtes arrivée sur ce bateau, la nuit dernière.

— Dites-moi, le nom de Murcheson figurait dans les lettres que j'ai reçues. Pourquoi ne m'aurait-il pas rappelé ma précédente personnalité?

— Le nom de Murcheson n'a pas plus de signification pour votre personnalité actuelle que le nom de Smith, vous pouvez me croire, si profond, si épais, si opaque est *le rideau*.

— Très bien, docteur. Les agents de la firme Durney avaient le signalement de Jennifer Murcheson. Et alors?

— Leurs méthodes sont multiples. Evidemment, elles comportent les avis au public dans les rubriques spéciales ordinaires des journaux. Mais ils ont aussi recours au procédé consistant à insérer des offres d'emploi pour toutes sortes de genres d'activité. Dans votre cas, c'est celui qui a réussi.

****

– Oui, il avait réussi : « On demande une jeune fille » et, à la suite, toute une suite de *desiderata* quant à l'âge et au reste qui s'appliquaient parfaitement à elle, avec l'offre d'une situation tentante.

— L'affaire relative à cet avertissement a été traitée seulement par lettres. Docteur.

— On vous l'a laissé croire. Vous étiez observée secrètement; la ressemblance avec votre signalement était frappante. Vos lettres ont été examinées par un expert en écriture. Il a constaté que les caractéristiques de votre écriture coïncidaient avec celles d'un billet écrit par vous à votre cousin Forsythe quand lui et sa mère étaient sur le point de retourner en France.

Oui, on avait pensé à cela aussi. Le complot avait été trop savamment ourdi pour qu'on ait omis un détail de cette importance. Les intérêts pécuniaires en jeu étaient trop importants pour qu'on ait risqué une substitution sur une simple ressemblance physique. On peut arriver à n'importe quoi en y mettant le prix. On peut amener les gens à mentir, à voler, à faire des faux, et à tuer. On peut susciter l'amour et la haine.

— Et combien d'autres pistes ont-elles été suivies, docteur?

— L'année dernière, au cours des recherches? Ma chère miss Murcheson, je crois qu'elles se chiffrent par centaines.

Miriam pensa : « et à la fin, on est tombé sur moi. Non seulement, je ressemblais à Jennifer Murcheson, mais je remplissais les conditions voulues. Isolée, sans famile, sans amis, intimes. Mûre pour disparaître. Le meurtrier a été vraiment un homme habile et patient. Et sa persévérance a réussi. Il a réussi à mettre la main sur moi. »

— Docteur, a-t-on jamais envisagé l'hypothèse du décès de Jennifer Murcheson?

Crowninshield écarta la question comme trop élémentaire pour mériter la discussion.

— Sans parler du fait que votre cheval n'a jamais été retrouvé, ni votre corps, il y avait cette considération immédiate que vous aviez été élevée en étroite association avec un mégalomane commerçant : votre père. On admet universellement que cette tendance n'est pas héréditaire. Je ne suis pas un bigot de la science. Je n'accepte pas un dogme uniquement parce qu'il est en faveur. Les tomates étaient, à un moment, considérées comme nocives. Les modes, en matière d'hygiène varient aussi souvent que celles des chapeaux de dames. Il y en a mille exemples. Même en laissant de côté la question d'hérédité, l'esprit d'un enfant est malléable, c'est une cire sur laquelle l'entourage peut exercer ses influences. Et votre père a influé sur vous. Non, vous n'êtes pas morte, chère miss Murcheson. Vous êtes sous l'empire d'une maladie dont c'est ma tâche de vous guérir. Avant qu'il ne soit trop tard.

— Trop tard?

— Il y a certains dangers.

— Vous l'avez dit vous-même la nuit dernière : vous repoussez l'idée du suicide.

— Vous m'avez mal compris. Je la repousse en tant que résultat possible de la colère. Je suis loin de prétendre que l'on ne puisse pas y être conduit sous l'empire d'événements soudains et tragiques. Cette opinion, je ne crains pas de la partager avec tout le monde. C'est pourtant le danger que je redoute le moins pour vous.

— Alors, de quel danger suis-je menacée, docteur?

— Vous? Ici, encore, vous ne me comprenez pas. Votre sûreté personnelle ne court aucun risque, miss Murcheson. Au contraire. Mais, à moins que vous ne fassiez tous vos efforts pour seconder volontairement mon traitement, vous pourriez devenir éventuelle-un danger pour les autres. Toute émotion intense...

— Un danger pour les autres? (Le complot, tout d'un coup, prenait maintenant une tournure aussi imprévue que terrifiante.) Vous croyez sérieusement que je puis faire du mal à quelqu'un?

— Vous devez être mise au courant de la gravité de votre état. Vous devez en accepter toutes les conséquences. Autrement, vous continueriez à refuser de vous laisser guider par moi. Oui, miss Murcheson. Le moment peut venir où vous pourriez même tuer.

CHAPITRE XIV

Il parut évident que Crowninshield estimait en avoir assez dit pour ce jour-là. Il se leva péniblement, les mains appuyées au bras de son fauteuil.

Il dit :

— Je termine maintenant en vous faisant une seule demande. Vos impulsions étranges peuvent vous venir, soit le jour, soit la nuit. Ne les rejetez pas. Rappelez-vous-les. Le matin, de leur écheveau embrouillé, je sélectionnerai celles que je puis utiliser pour votre cure. Votre esprit bouillonne. C'est ce qu'il faut. Ce n'est que par des coups violents et répétés que le rempart qui entoure votre être actuel pourra être percé. (Sa voix se fit moins didactique.) Ne vous tracassez pas trop. Acceptez ce milieu qui, nécessairement, doit vous paraître étranger. Prenez-y plaisir. Acceptez cette sympathie, cette affection qui vous entourent.

Ils quittèrent la bibliothèque et se tinrent un instant sur le pont; observant en silence la mer dont la violence s'accroissait, le moutonnement des vagues grandissantes, grises sous un ciel métallique. Crowninshield déclara qu'il allait descendre et se reposer. Depuis un certain temps, il éprouvait le besoin de se détendre une heure ou deux après le déjeuner. C'était, pensait-il, un effet de l'âge. Il rentra.

Miriam alla sur le pont-arrière. Elle se sentait abattue et pleine d'une terreur qui la rendait malade.

Mrs. Vanesse était assise, enveloppée d'un chaud manteau de laine; elle gardait une attitude tendue. Son torse imposant semblait lutter contre les mouvements du bateau au lieu de s'y abandonner. Elle tricotait des chaussettes militaires avec les mouvements rapides

et mécaniques d'un automate. Ses lèvres mal fardées étaient étroitement serrées et ses yeux, quand elle les leva sur Miriam, reflétèrent une angoisse intense. Toute son attitude inspira immédiatement à Miriam un sentiment de pitié.

— J'espère que vous vous sentez mieux, Mrs. Vanesse.

— Merci. Je suis tout à fait bien maintenant. L'air achève de me remettre. Avez-vous froid?

— Non.

— Alors, voulez-vous vous asseoir?

Cette invitation banale avait quelque chose de particulièrement pressant. Miriam se sentit mal à l'aise, dans une atmosphère tendue. Elle eut la sensation d'être à un tournant. Elle éprouvait cette espèce de pressentiment que l'on ressent, parfois, au moment de prendre la décision la plus ordinaire. Dans ce cas, c'était s'asseoir auprès de Mrs. Vanesse ou continuer sa route sur le pont et descendre à l'intérieur. Elle prévoyait un danger hors de toute proportion avec la simplicité relative de cette demande. Non pas un danger immédiat, mais un danger qui irait grandissant, et atteindrait son apogée au bout de cette traînée de poudre qui serait allumée par la simple action de s'asseoir.

Mrs Vanesse ne prit plus la peine de dissimuler le ton pressant de sa voix.

— Je vous le demande. Je suis en proie à une crise de mélancolie. Est-ce que cela vous prend parfois?

Miriam s'assit sur le canapé.

— Certainement, cela arrive à tout le monde.

— Peut-être. Chez moi, c'est très rare. De même, que certaines personnes sont réfractaires aux maladies ordinaires, maux de tête, dispepsies et autres choses de ce genre. La mélancolie peut être classée dans les maladies, ne croyez-vous pas?

— Oui, dans ce sens qu'il y a beaucoup de remèdes.

— Non, pas toujours. Les yeux de Mrs. Vanesse restaient fixés sur son tricot. J'ai connu des cas sans remèdes.

Avec un sentiment croissant de malaise, Miriam vit Mrs. Vanesse regarder furtivement de droite et de gauche pour s'assurer que le pont était désert (ce qui était évident).

— Je me souviens d'une frayeur que j'ai eue dans mon enfance, vers sept ans, commença Mrs. Vanesse. J'avais une très chère amie de mon âge, Edna Waycombe. C'était une de ces grandes amitiés communes entre enfants, avec toutes sortes d'extravagances. Comme les gosses qui se jurent amitié à la vie à la mort en échangeant quelques gouttes de sang. Edna et moi, n'étions pas allées aussi loin, mais nous avions échangé des serments; enfin vous savez ce que c'est

— Oui, je le sais très bien.

— Un jour, Edna commit un vol. Elle déroba un médaillon d'argent en forme de cœur à une amie commune, Béatrice Shaffburg, âgée de six ans. La valeur du bijou était insignifiante mais l'acte lui-même me porta un coup au cœur. Je continuai à chérir Edna. Je ne pouvais m'en empêcher, mais j'avais des cau-

chemars terrifiants et m'éveillais en criant, nuit après nuit. Je rêvais des châtiments de l'enfer, dont on m'avait entretenu à l'école du dimanche. Je ne sais pourquoi, je vous ennuie avec tout cela.

Miriam n'avait aucune envie de voir Mrs. Vanesse s'interrompre. Elle sentait qu'il ne s'agissait pas, pour celle-ci, d'une anecdote mais d'une allégorie, d'une façon indirecte de donner issue au fardeau dont elle traînait le poids au fonds d'elle-même.

— Non, Mrs. Vanesse. Continuez.

— Donc, je voyais, en rêve, Edna condamnée aux feux de l'enfer pour son péché, et j'étais au supplice parce qu'Edna ne savait pas que je le savais. J'étais convaincue que si elle l'apprenait, Edna se porterait aux dernières extrémités qui, dans mon imagination d'enfant, comportaient le suicide. J'imaginais qu'elle se jetterait à l'eau. Je finis, pourtant, par dire à Edna ce que je savais. Je le fis dans la conviction qu'elle rendrait le médaillon à Béatrice et qu'ainsi, par son repentir, elle effacerait sa faute.

— Et elle le fit?

— Non, ma chère, elle n'en fit rien. Elle le prit de si haut avec Béatrice et moi que nous en restâmes sans voix. Elle déclara sa ferme intention de garder le médaillon et sa résolution bien arrêtée d'arracher nos quatre yeux et de les donner à manger au chat si nous avions le malheur de la trahir par un mot.

— Une bien intéressante enfant.

— C'est indiscutable. Mais à sept ans, je ne pouvais pas prendre la chose avec la sérénité de l'âge mûr. L'idée du dîner éventuel du chat nous tint plusieurs mois dans la terreur, Béatrice et moi, jusqu'au moment où la famille d'Edna partit, avec elle, pour Boston. Le point essentiel est que je fis connaissance, pour la première fois, avec ce genre de mélancolie pour lequel il n'y a point de remède. Toute ma confiance, mon amour me faisait l'effet d'avoir été broyé sans raison sous un talon impitoyable et le monde était devenu vide pour moi. J'étais seule avec moi-même.

Miriam pensa : « Ce souvenir a une raison, pour elle, d'être evoqué maintenant. C'est à Jennifer Murcheson qu'elle pense et, par substitution, à moi. »

— Mrs. Vanesse, il y a très peu de temps que j'ai fait votre connaissance. Nous n'avons fait que nous entrevoir. J'ai l'impression que vous avez quelque chose à me dire. Pourquoi ne pas le faire franchement?

— Non. Je n'ai rien à vous dire. Mais il y a quelque chose que je voudrais vous demander.

— Vraiment?

Mrs. Vanesse jeta encore furtivement un coup d'œil à droite et à gauche et reporta ensuite sur Miriam un regard d'une intensité presque palpable.

— Dites-moi. Vous a-t-on jamais enlevé une marque, un grain de beauté? Cela peut se faire, vous savez.

— En effet.

— N'est-ce pas? A la base du cou, là, une petite marque à peine visible et mon souvenir, à ce sujet, est des plus vagues. Il arrive

qu'on croit se rappeler une chose et puis on se demande si, à force de se le répéter, on n'a pas créé une fausse réminiscence. Réfléchissez. Dites-le moi. Probablement à Los Angeles ou San Francisco?

Miriam se retrouvait plongée de nouveau dans l'atmosphère romanesque de son arrivée, la nuit dernière. Une marque. Elle fit la réflexion que toujours, dans les histoires de princesses en haillons, il y avait une marque. Quand même elle aurait tout perdu, la princesse gardait sa marque. C'était comme un talisman qui, au milieu de ses misères variées, lui permettait à la fin de recouvrer son manteau d'hermine, ses bonbons glacés et le prince charmant perdu.

— Je n'ai jamais, répondit-elle, été à Los Angeles et à San Francisco. Je n'ai jamais été opérée d'une marque.

A cette réponse, Mrs. Vanesse eut un moment de profond abattement, tandis qu'elle regardait Miriam avec une expression de douleur et de terreur impossible à déguiser. Elle paraissait si fortement émue que Miriam ne put s'empêcher de frissonner. Ce geste rendit Mrs. Vanesse à elle-même, et elle dit aussitôt.

— Non, ne vous inquiétez pas pour moi. Je confonds, je brouille tout, c'est désespérant. Je suis certaine, maintenant, que ma mémoire m'a trompée. Elle ferma les yeux comme pour écarter une image affreusement sinistre. Elle ajouta*:

— Il n'y avait pas de marque.

— Je crois qu'il y en avait une. Je crois que vous savez que je ne suis pas Jennifer Murcheson.

— Non, ce n'est pas vrai. Vous êtes ma nièce. Toutes les preuves sont là.

— Je crois que Jennifer Murcheson est morte, peut-être assassinée.

Mrs. Vanesse poussa un cri :

— Ne dites pas cela! Oh! ma chère, ne voyez-vous pas que c'est impossible?

— Je crois que c'est parfaitement probable, Mrs. Vanesse.

La vieille dame laissa tomber son tricot et saisit convulsivement le poignet de Miriam. Elle se pencha étroitement vers elle et dit avec une violence passionnée :

— Enfant, dans cette ombre où votre esprit est plongé, de mauvais rêves vous assaillent. Je vous supplie de les repousser. Puis, tout d'un coup, sans prendre garde à la contradiction : dites-moi, pensez-vous que moi ou mon frère, ou mon fils?...

— Et à qui d'autres puis-je penser?

— Il faut que cette idée s'efface de votre esprit. Voulez-vous que je vous en donne la preuve?

— Oui.

— Le jour même où vous avez disparu, il y a un an, Forsythe, Donald et moi étions dans l'Est. Nous étions séparés de la Californie, par trois mille milles.

— Etiez-vous ensemble à New-York, Mrs. Vanesse?

— J'étais à l'hôtel de Waldorf. Forsythe et moi étions partis, depuis deux semaines, de Lisbonne. La veille de votre disparition, Donald était allé à Boston pendant le week-end pour régler quelques

affaires concernant sa fondation pour des recherches de sociologie. C'était un samedi. Il est revenu de Boston le lundi. Je me souviens que nous avons déjeuné au Restaurant Colonial parce que Donald en apprécie la cuisine.

— Et votre fils?

— Forsythe était également absent pour le week-end. J'ai des propriétés en Virginie, il y était allé pour étudier la possibilité d'une vente. Il arriva à temps, lundi, pour nous retrouver. Donald et moi, au déjeuner. Il nous expliqua que nous devions attendre encore pour la vente, parce que les agents immobiliers auxquels il avait parlé, pensaient que dans le courant de l'année la propriété pourrait être vendue à un club. Nous n'apprîmes votre disparition que le dimanche suivant.

Mrs. Vaneses laissa retomber le poignet de Miriam et ramassa son tricot. Les aiguilles cliquetaient désespérément entre ses doigts. Son visage était d'une pâleur de cendre.

Murcheson arrivait à ce moment. Il s'arrêta devant elles.

CHAPITRE XV

Ni l'après-midi, ni le dîner, ni les premières heures de la soirée ne furent marquées par des événements notables. Du moins, par rien d'apparent. Jusqu'entre onze heures et minuit où Miriam eut une conversation avec Stone dans le salon.

Mrs. Vanesse s'était retirée tôt, à dix heures. Miriam s'était rendu compte de son extrême tension nerveuse qu'elle s'efforçait de cacher sous les dehors mondains. Crowninshield n'avait pas voulu s'asseoir à une table de bridge et s'était retiré peu après Mrs. Vanesse, Forsythe et Murcheson avaient joué au tric-trac jusqu'à onze heures. A ce moment-là, ils s'étaient retirés, laissant Miriam finir une partie de banque russe avec Stone.

Ç'avait été une curieuse partie, jouée avec une réserve polie et glacée de la part de Stone et une exactitude froide et précise du côté de Miriam. Ces deux attitudes masquaient leur véritable but : établir une trêve entre eux. Ni l'un ni l'autre n'aimait ce jeu ni n'avait envie de jouer ensemble, mais c'était un moyen d'établir cette trêve.

Miriam s'était convaincue, dès le début de la journée, que, puisqu'il lui fallait présentement vivre dans cet affreux cauchemar, elle ne gagnerait rien à de menues révoltes sans portée. Il fallait donc laisser les événements aller leur train en se tenant constamment attentive et sur ses gardes.

Mais les choses n'étaient pas aussi simples à l'égard de Stone.

Elle avait pensé en avoir fini avec son inclination pour lui. Mais elle connaissait bien ces sautes d'humeur et ces changements de température dans la passion et se rendait trop bien compte que celle-ci, en réalité, ne l'avait pas quittée. Elle sentait qu'elle se rendait ridiculement malheureuse et s'éloignait de plus en plus de

son état normal. Pendant ce temps, il n'hésiterait pas à la confondre avec le fantôme de tous les caprices. Cela cadrait avec l'idée qu'il se faisait d'elle : une jeune fille fortunée qui, par perversité, s'obstinait dans une attitude incroyable de simulation. Une simulation qui menaçait dangereusement son idole, Crowninshield, sur le bord de la décadence. Et, au lieu de cela, elle était une jeune fille en péril de mort, qu'on essayait de mettre à la place d'une personne assassinée.

Miriam avait réfléchi aux propos de Mrs. Vanesse et conclut qu'il n'en découlait aucun alibi sérieux. Les trois intéressés avaient été séparés le jour de la disparition de Jennifer Murcheson, la veille et le lendemain : Donald Murcheson à Boston, Mrs. Vanesse à New-York et Forsythe en Virginie. Soit. La distance de la Californie ne signifiait rien. N'importe lequel d'entre eux pouvait avoir effectué un vol de nuit le samedi, passé le dimanche dans le ranch de Californie, tué Jennifer et être rentré, après un nouveau voyage nocturne en avion, pour se trouver le lundi à déjeuner au Restaurant Colonial.

A moins qu'on ne puisse produire des témoins suffisants à Boston, à New-York et en Virginie pour prouver l'alibi de chacun.

Ce qui avait fait une impression inoubliable sur Miriam, c'était l'attitude de Mrs. Vanesse. Cette femme avait été visiblement sous le coup d'une émotion bouleversante. Sans aucun doute, il y avait quelque chose qu'elle voulait dire à Miriam quand elle avait été interrompue par l'arrivée soudaine de Murcheson. Non seulement elle avait arrêté ses confidences mais elle était devenue pâle de terreur.

Stone avait gagné au jeu de banque russe. Cette heure avait été un tourment. Il avait résisté, il ne savait combien de fois, à l'envie de jeter les cartes en l'air et de quitter le salon. De s'envoler, littéralement loin d'elle. Son obsession (car c'en était une maintenant) avait atteint le point où ses pensées n'étaient plus occupées qu'à découvrir les choses qu'elle aimait et celles qu'elle n'aimait pas. Sur le fond de ses préoccupations, se dessinait dangereusement l'image de « l'autre ». Et ses goûts probables en musique et en cuisine? Et en littérature? Elle devait aimer Woodhouse. C'était simple. Mais pour Joseph Conrad? N'était-ce pas trop demander? Il fit effort pour balayer ces folies.

Il demanda sur le ton de la politesse la plus conventionnelle :

— Etes-vous fatiguée?

— Oui.

(Dieu merci!)

— Alors nous pourrions descendre?

— Non, à moins que vous n'en ayez envie.

— Oh! pas du tout. Qu'est-ce que vous aimeriez?

— Rester là et causer un peu, je crois.

Stone ramassa les cartes et les arrangea méticuleusement en paquets séparés, tandis que tout ce qui lui restait de raison et de sens scientifique lui conseillait de fuir.

— A propos, dit-il, j'ai à vous remercier.

— Et de quoi?

— De n'avoir pas révélé au Dr Crowninshield ma façon de penser sur son état.

— Aviez-vous supposé que je pourrais le faire?

— Je ne savais pas. Vous ne m'avez pas confié vos plans.

— Ils sont simples. Ils consistent à partir de ce navire aussitôt que je le pourrai, de préférence par mes propres moyens.

— Qu'entendez-vous par là?

— J'entends, autrement que dans un cercueil.

— Vous êtes en proie à des idées de mort?

— De meurtre, Docteur.

Il lui vint, tout de suite, à l'esprit que c'était une folie d'avoir parlé ainsi. Avec Mrs. Vanesse, elle n'avait pas pu trouver l'occasion d'intervenir tout en la sentant sur le point de faire une révélation qu'un mot d'elle pouvait déclencher. Mais, avec Stone, c'était différent.

Stone n'avait rien à révéler. Certainement, il n'éprouvait rien de semblable au tourment intérieur qui paraissait ronger Mrs. Vanesse. Même si Miriam lui exposait complètement ses idées sur le complot, tel qu'elle le comprenait, Stone se rallierait tout de suite à l'opinion de Crowninshield et conclurait que le cerveau de Miriam était réellement malade. Tout le monde (y compris Stone) accueillerait patiemment ses dires et Mrs. Vanesse, son frère et son fils étaleraient avec complaisance, devant elle, leurs divers et parfaits alibis pour les trois jours pendant lesquels Jennifer avait disparu.

Miriam regrettait amèrement d'avoir parlé de ses soupçons à Mrs. Vanesse. Celle-ci garderait-elle le silence ou discuterait-elle de la chose avec son frère et son fils? Le meurtrier serait définitivement mis sur ses gardes (et Mrs. Vanesse, elle-même, était peut-être la meurtrière). Il ne pourrait qu'en être plus pressé de faire naître la circonstance favorable pour la maîtriser et la jeter à l'eau.

Stone continuait à l'observer pensivement.

— Je trouve, dit-il, bien difficile de vous comprendre. Je constate en vous un désir infiniment déraisonnable de croire ce que vous me racontez. Je n'aime pas cette nouvelle orientation de votre esprit vers l'idée de meurtre.

— Je vous assure qu'elle ne m'enchante pas.

— Je voudrais que vous m'en disiez davantage.

Miriam vit qu'il prenait son regard professionnel. Cela la changeait de son air glacé. Elle se sentit portée à l'encourager, parce qu'au moins, ainsi, il faisait personnellement attention à elle, ne fût-ce que comme objet intéressant de gourmandise intellectuelle.

— Je m'intéresse à votre pensée au sujet de l'idée de meurtre.

— Le meurtre n'était qu'une idée, Docteur, un mot en l'air.

— Non, vous n'avez pas parlé en l'air. J'ai assez de psychologie pour m'en apercevoir. Je voudrais savoir ce que vous en pensez au fond.

Un vague espoir qu'il fût l'auteur de la note poussa impulsivement Miriam à dire : « La mort est là ».

Manifestement, cette phrase n'avait aucune signification particu-

lière pour Stone. Simplement son regard professionnel s'aiguisa encore.

— Très bien, continuez.

— C'est tout.

— Voilà qui est extrêmement irritant.

— Pensez-vous posséder la parfaite pondération d'esprit requise par votre genre d'étude, Docteur?

Il répondit très sérieusement.

— Je commence à croire que non et à m'en inquiéter. Votre cas m'a tourmenté autant qu'il m'a intéressé. Je le dis en dépit des doutes dont je vous ai parlé. Je les ai toujours. Il m'est toujours impossible d'admettre votre conviction.

— Vous coupez la poire en deux, en quelque sorte.

— Toute la difficulté que j'éprouve vient de ce que je ne puis pas vous situer dans l'abstrait. Depuis le début, vous avez été pour moi une personne plus qu'un problème. Je l'ai senti dès que je vous ai abordée sur les docks et, pendant que vous étiez avec moi dans le canot, tandis que le brouillard nous séparait du reste du monde.

— N'y a-t-il pas quelque sérum ou antitoxine?

— Vous vous moquez de moi. Je vous assure que je ne trouve pas cela amusant.

— Je ne ris guère, docteur.

— Il y a là trop d'ombres, dit Stone avec irritation. Trop de nuances qui viennent vous voiler la lumière au moment où l'on est sur le point de la capter. Il n'y a pas lieu d'aller plus avant, cette nuit. J'ai faim, j'ai envie de quelques sandwiches au rosbif et de la bière. Croyez-vous qu'on pourrait en avoir? J'ai fini par me dégoûter du vin et de ces éternelles pâtisseries.

— Il n'y a rien que j'aime autant. Il n'est pas question de faire cuire un rosbif à cette heure-ci, mais on pourrait peut-être trouver quelques chose dans le garde-manger. Voulez-vous que je sonne?

— Vous resterez là? Vous me tiendrez compagnie?

— Je vous rendrai coup de dent pour coup de dent.

— Vous êtes admirable quand vous êtes ainsi. Vous ne vous formalisez pas de m'entendre dire cela?

— Aussi peu que Barrymore est gêné par les applaudissements.

Stone sonna.

Il envoya promener la discrétion. Il lui raconta, entre les sandwiches, beaucoup de choses sur lui-même. Ses parents habitaient, toujours leur vieille maison de Philadelphie où il était né et où était né son père. Son père dirigeait une filature de soie à Patterson et regardait le choix qu'avait fait Stone de la carrière de psychiatre, de l'œil d'une poule qui aurait couvé un canard. Mais le vieil homme avait été raisonnable et avait rejeté tout le blâme sur sa femme.

Les sandwiches les conduisirent jusqu'à minuit et ils descendirent A la porte de sa cabine, Stone lui souhaita bonne nuit et Miriam rentra chez elle en éprouvant, pour la première fois depuis son arrivée, un sentiment de détente et de rafraîchissement.

Biddle avait déjà arrangé le lit et préparé la robe de chambre, la

couverture et les pantoufles. De nouveau, il y avait des sandwiches sur un plateau d'argent et le petit pot de lait. Biddle avait allumé la lampe de chevet. Le livre commencé était sur la table de nuit avec une allumette qui lui avait servi à marquer la page la nuit dernière.

Miriam verrouilla sa porte. Les nerfs presque complètement détendus, elle se déshabilla et prit un bain chaud. Le mouvement de l'eau dans la baignoire était beaucoup plus violent que la nuit dernière et un coup de mer envoya l'eau par-dessus le bord sur le plancher. Cela même ne réussit pas à troubler l'état d'euphorie dans lequel Miriam se trouvait plongée. Stone occupait son esprit. Elle ne pouvait s'en détacher. Comme un trésor soigneusement gardé pour l'évoquer à volonté et le contempler. La pièce d'or du pauvre ou le bidon d'essence de l'automobiliste en panne sèche.

Et l'incendie?

Il y aurait sûrement une enquête de police au sujet de l'incendie qui avait détruit son cottage. Ils finiraient bien par savoir qu'il était loué à une miss Miriam Lake. Elle eut une lueur d'espoir qui s'éteignit aussitôt. Ses voisins à l'odeur d'ail et à l'accent italien arboreraient leurs plus gracieux sourires pour répondre à la police : « Nous ne la connaissions pas. Toujours dehors. Pas communicative. Drôle de femme! Pas de jeunes amis. Pas de bambins. Bien gentille, mais un peu toquée. Oui, elle avait une auto. L'auto a disparu? Okay, elle a dû s'en aller avec. »

Moyennant quoi, la police pourrait s'épargner la peine de prospecter les débris de la maison incendiée pour retrouver ses os.

Miriam enfila sa robe de chambre. Elle éprouva quelques difficultés à cause des violentes secousses du bateau. Elle était assise au bord du lit. La grande solitude de la nuit et de la mer lui devenait sensible. Divorce complet avec les mécanismes variés et protecteurs de la vie à terre. Toute initiative arrêtée. Vous ne pouvez pas sortir dans la mer pour rencontrer quelqu'un. Chose et gens étaient immuablement fixés. On ne pouvait concevoir de changement possible que par élimination.

Ce fut, derrière la porte, un petit coup, un grattement plutôt qu'un choc.

Une autre note? Une autre indication de cet allié qui préférait garder le masque de l'anonymat? Cette fois, Miriam n'hésita pas. Elle alla vivement à la porte et l'ouvrit toute grande.

Mrs. Vanesse avança de deux pas avec précaution.

Elle avait l'air hagard. Ses doigts froissaient sur sa poitrine sa robe de chambre de satin, singulièrement chiffonnée. Elle chancela vers le lit et s'y laissa tomber.

Miriam ferma la porte et alla vivement vers elle.

— Etes-vous malade? Qu'est-il arrivé, Mrs. Vanesse?

La voix de Mrs. Vanesse lui parvint à peine. Un murmure d'enfant :

— N'ayez pas peur de moi. Baissez la tête. Là!

Ces mots furent accompagnés d'un sourire plutôt terrifiant dans son expression angélique et de sa main libre, Mrs. Vanesse caressa

très doucement la surface de son vêtement. Ce mouvement s'arrêta. L'autre main se détacha et retomba, la paume ouverte. Lentement, le nœud de la robe se défit. Le manche d'un couteau apparut. Une écume rose perla sur les lèvres de Mrs. Vanesse.

Elle était morte.

Pendant quelques instants, Miriam n'eut pas la force de bouger. Moments d'affreuse indécision. Etait-elle morte? Sa poitrine ne se soulevait plus. Ses yeux ouverts ne reflétaient plus rien. Elle essaya de tâter le pouls. Il ne battait plus. Le manche du couteau disait clairement : « c'est fait, c'est fini. »

Dans sa mémoire, retentit l'écho des paroles qu'avait prononcées Crownonshield l'après-midi :

Vous devez être mise au courant de la gravité de votre état. Vous devez en accepter toutes les conséquences. Autrement, vous continueriez à refuser de vous laisser guider par moi. Oui, miss Murcheson, le moment peut venir où vous pourriez même tuer.

La mer.

C'était là que ce corps devait trouver son tombeau. A quelque moment propice de cette longue et obscure nuit, dans la tempête. Dans un élan de panique, Miriam verrouilla sa porte.

C'était elle qui était vouée aux flots de la mer et non cette femme qui gisait inanimée sur le lit. Il y avait eu un faux pas. Un accroc dans la diabolique combinaison.

Elle prit une cigarette, fit craquer une allumette. Ses doigts tremblaient tellement qu'elle put à peine allumer. Elle se sentait mortellement déprimée. Le bateau continuait à être secoué durement. Miriam se laissa tomber dans un fauteuil. Elle essaya de rassembler ses idées. Elle ne pouvait fixer sa pensée que sur cette question qui revenait sans cesse dans la tête : *Qu'est-ce que Mrs. Vanesse avait réellement voulu dire?*

CHAPITRE XVI

Miriam resta là, immobile, pendant une heure, tandis que la mer augmentait de violence sous l'influence des rafales de vent. La *Dona-Louise* bondissait à la crête des vagues pour retomber ensuite avec des frémissements de toute sa coque.

A la fin, avec des efforts infinis, Miriam parvint à se lever. Elle alla dans la salle de bains, en proie à de violentes nausées. Elle s'agrippa un moment au marbre, laissant passer la crise. Puis, elle s'inonda le visage d'eau fraîche, laissant longuement couler l'eau froide sur sa peau et se répétant : « Je ne peux pas jeter cette femme à la mer. »

Une idée lui vint : peut-être, aurai-je la force de la transporter dans sa cabine. Je la laisserai là. Il le faut. Il ne faut pas qu'on la trouve avec moi. C'est le moment d'essayer quand tout le monde dort. A moins que le meurtrier ne soit éveillé. Mais il dort peut-être aussi, dans l'accablement qui a suivi le meurtre.

Etait-ce un suicide? Etait-ce la solution que Mrs. Vanesse avait trouvée pour se délivrer du fardeau de ses angoisses? Etait-elle allée vers la cabine de Miriam dans un accès de regret de son acte, alors qu'il était trop tard. Etait-ce une tentative désespérée pour trouver quelqu'un et demander de l'aide?

Non. Mrs. Vanesse serait allée trouver Leclos. Elle aurait frappé à la porte de Crowninshield ou à celle de Stone. Miriam gardait la conviction que Mrs. Vanesse avaît quelque chose à lui dire, mais que la main brutale de la mort avait arrêté la parole qu'elle voulait prononcer, ne lui laissant que le temps de laisser échapper ces derniers mots incompréhensibles : « N'ayez pas peur de moi. Penchez la tête. Là. » Est-ce vraisemblable? se demanda Miriam.

Non. Si on la trouvait dans ces circonstances à côté du corps de Mrs. Vanesse, c'est elle qu'on accuserait de l'avoir tuée. Elle revint à la cabine. Le fardeau était lourd mais Miriam fit appel à toutes les forces du désespoir pour soulever la masse flasque. Avec le temps, en réglant ses mouvements sur ceux du bateau, elle parvint à l'enlever du lit et à la déposer sur un fauteuil.

Miram ouvrit la porte.

La porte de la cabine de Mrs. Vanesse se dessinait diagonalement à travers le couloir vide, formant un arceau, comme un éventail agité par les oscillations du bateau.

Il fallait faire vite.

La peur lui donna des forces et, en peu de temps, Miriam se trouvait dans la cabine avec le corps de Mrs. Vanesse. Le lit n'avait pas été défait. Miriam y déposa Mrs. Vanesse. Elle ne put pas la laisser ainsi et couvrit le manche du couteau avec un pli de la robe de chambre. Il n'y avait pas beaucoup de sang. Le peu qui avait coulé avait été absorbé par l'étoffe.

Miriam se rappelait cette actrice qui avait regardé ses mains et les avait frottées l'une contre l'autre, après un meurtre avec un effet si dramatique, sinon pratique. Elle examina ses paumes et ses doigts. Il n'y avait pas de sang, mais une tache sur sa robe de chambre. Elle nota qu'il fallait la rincer.

Elle ferma pieusement les paupières de Mrs. Vanesse sur ses yeux vitreux.

A travers sa terreur, elle ne put s'empêcher de pleurer et s'agenouilla un instant aux pieds du lit plongée dans une fervente prière. Puis, elle quitta la cabine et ferma la porte.

Faiblement, à travers le passage, arriva d'en haut, au milieu des grondements du vent et des craquements du bateau le son de la cloche marquant les heures. Deux heures et demie. En plein cœur de la nuit.

Elle restait incapable de bouger, maintenant que le plus dur était fait, appuyée contre la paroi du passage, couverte d'une sueur glacée.

Elle s'abandonnait à ses songes.

Il y avait eu d'abord trois meurtriers possibles de Jennifer Murchison et, maintenant, il n'en restait que deux : Donald Murcheson et Forsythe Vanesse. Forsythe avait-il tué sa mère ou le parricide était-

il hors de question? Murcheson aurait-il osé tué sa sœur? Elle éprouvait un sentiment terrifiant appuyée contre cette cloison, au sein de ce bateau qui avait l'Horreur pour cargaison.

La mort de Mrs. Vanesse devait avoir été un suicide. Et suicide elle devait rester.

Miriam s'arracha à la magnifique attraction du mur et se dirigea vers sa cabine, en chancelant. Elle était parvenue à entrer et à refermer la porte sur elle quand un nouvel accès de nausée, provoquée par une secousse plus forte du yacht, la jeta sur son lit. L'idée du cadavre qui l'occupait précédemment la força aussitôt à le quitter.

Un objet d'argent terni se trouvait sur la table de nuit.

L'objet avait la forme d'un médaillon. Une broche y était attachée. Il était assez grand et avait la forme d'un cœur. Miriam s'en empara et l'ouvrit.

A l'intérieur, un des côtés était d'argent brillant. Miriam souleva le médaillon et vit sur l'autre face une miniature, un jeune homme à l'air insouciant. Un jeune homme d'autrefois. Miriam, frappée d'étonnement, ferma le médaillon et le reposa sur la table..

Elle essaya de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Le médaillon n'était pas là quand elle avait quitté sa cabine pour sa terrible expédition. Pourquoi y était-il? Dans quel noir dessein (encore)? Il venait du meurtrier, certainement. Il devait l'avoir épiée derrière quelque porte imperceptiblement entr'ouverte et observé tous ses mouvements.

Le sang.

La tache sur sa robe de chambre. Elle passa dans la salle de bains et rinça l'étoffe sous un robinet, à l'eau froide. Le rouge laissait des ombres roses. Elle ferma le robinet se laissa aller sur ses genoux. Elle finit par s'affaisser sur le tapis.

Ses dernières pensées confuses roulèrent sur la stupidité de perdre connaissance au moment où l'impérieuse nécessité d'agir s'imposait à elle. Non pas le sang : elle y avait pourvu. Le verrou. Il fallait le tourner de manière que la porte soit fermée. Un effort pour se lever fut vain.

Quelques heures après, la lumière grise du matin glissait à travers les hublots.

Miriam ouvrit les yeux. Elle se sentit plus forte et, de nouveau, en possession de son équilibre. Elle se mit debout, alla à la porte et ferma aussitôt le verrou. Rien n'avait changé. Elle regarda sa montre. Il était neuf heures. L'étoffe de sa robe de chambre était encore humide à l'endroit où elle avait enlevé la tache. Elle avisa rapidement. Elle prit la robe et l'étendit contre le tapis près de la table de nuit. Puis elle versa le lait sur la tache et laissa le pot au lait dessus. Briddle croirait qu'il avait été renversé par une secousse du bateau.

Elle se baigna rapidement et revêtit un costume d'une chaude couleur de fuschia. Elle corrigea la visible pâleur de son visage en mettant soigneusement du rouge.

Elle examina la scène. (La scène du crime, pensa-t-elle.) Là, était

le lit sur lequel Mrs. Vanesse était morte. Personne n'avait l'air d'y avoir dormi. Elle examina attentivement les couvertures pour voir si le sang n'y avait pas laissé de trace. Il n'y en avait aucune, car Mrs. Vanesse était tombée sur le dos et les plis de sa robe de satin avaient absorbé le peu de sang sorti de la blessure. Miriam fit de son mieux pour donner au lit l'aspect d'avoir été occupé, en froissant les couvertures et les oreillers.

La mer ne s'était pas calmée et le vent faisait toujours entendre sa note grinçante.

Quelque chose manquait dans sa chambre : le médaillon d'argent terni contenant la miniature du jeune homme à l'air insouciant. Miriam le cherchait et ne put le trouver. Son importance grandit dans son esprit. De plus en plus, elle y vit la clef de la situation où on l'avait acculée. L'insignifiance apparente de cet objet apparu et disparu criait bien haut quelle était, au contraire, son importance.

La pensée de Mrs. Vanesse lui revenait et de sa grande amie Edna qui avait volé un médaillon d'argent en forme de cœur à une amie commune, Béatrice Shaftsbury, âgée de six ans. Et, pendant que Mrs. Vanesse faisait ce récit, l'anecdote lui avait paru être une sorte de parabole sous laquelle elle dissimulait une pensée secrète. Mrs. Vanesse avait-elle apporté le médaillon avec elle et l'avait-elle posé sur la table avant de défaillir sur le lit?

Miriam, en dernier ressort, regarda dans son sac à main. Le médaillon n'y était pas. Elle quitta sa cabine et monta sur le pont.

CHAPITRE XVII

Miriam alla à la salle à manger se rendant compte qu'il fallait le faire et donner à toutes ses actions, une allure aussi normale que possible, comme si elle ne savait rien des événements de la nuit.

Forsythe savourait ses rognons. Il n'était pas seul. Murcheson et Stone étaient aussi à table. Ils se levèrent pour l'accueillir et Murcheson la fit asseoir à sa droite. Il n'y avait aucune atmosphère de meurtre. Tout le monde avait l'air heureux et printanier.

— Je crains que nous ne puissions y échapper, dit Murcheson. Le capitaine Liggett m'annonce que nous allons avoir une tempête. Des signes avertisseurs se montrent tout le long de la côte. Heureusement, notre route se présente sous un angle favorable. Je ne connais rien à la navigation, mais le capitaine paraît tirer de ce fait un présage favorable. Cela part de New-Jersey.

Forsythe dit :

— Il s'agit d'un petit cyclone d'un demi-mille de largeur; les dommages matériels se chiffrent par millions, mais il n'y a que six morts. Vous pouvez juger de l'esprit de notre époque à ce simple fait, que c'est la perte en argent qui tient la première place dans la presse. Il se servit un rognon supplémentaire et ajouta : Le reste compte aussi peu que la mort d'un moineau.

— Vous n'êtes pas, dit Stone, au courant des habitudes personnelles des moineaux.

— Non, mais quelles qu'elles soient, je suis contre leur extermination, que vous suggérez indirectement, je suppose. Je suis pour la liberté des coutumes. Un point que Roosevelt et Churchill ont perdu de vue dans leur conférence en mer. Mais je m'égare. Il regarda longuement Miriam et lui demanda :

— Comment avez-vous dormi?

— Très bien, je vous remercie.

— Les secousses de la mer ne vous ont pas incommodée?

— Non, je commence à m'y faire. Elle leva les yeux sur Branch, qui attendait ses ordres : Rien que du café et un toast, s'il vous plaît. Et un jus d'orange.

Quelle stupidité, pensa Miriam, de croire qu'on peut pénétrer dans l'esprit d'une personne! Il n'y a pas de masque plus parfait que la figure humaine. Où trouver la vérité?

C'est alors que, de l'intérieur du bateau leur parvint, lointain, le bruit des cris d'une femme. Un frisson de surprise et de perplexité courut. Miriam savait. Et peut-être quelqu'un d'autre, parmi eux, savait aussi. Le corps de Mrs. Vanesse venait d'être découvert.

Miriam ne chercha pas à saisir sur les visages de Forsythe ni de Murcheson un indice quelconque de culpabilité. Elle ne fit attention qu'à Stone, à l'expression de naissante horreur dans ses yeux qui la fixaient. Elle aurait voulu lui crier : « Non je n'ai rien fait, je n'ai pas tué! »

Le premier moment de surprise passé, tous sortirent du salon et se dirigèrent dans la direction des cris avec cette hâte contenue qui fait si curieusement partie de la bonne éducation en face d'une catastrophe. Avant tout, pas de panique. Rester anglais. L'hymne national en fond sonore. Leclos s'était remise du choc quand ils atteignirent la cabine de Mrs Vanesse. Elle se tenait, pâle et toute bouleversée, entre Biddle et Murray, le steward.

Ce n'était pas l'aspect, pour lui familier, de la mort, qui avait cloué Stone immobile et comme foudroyé dans l'encadrement de la porte. Droit au cœur, le frappait la pensée qu'après tout Crowninshield avait eu raison. Cette jeune fille, cette adorable créature si belle et si attachante au physique et au moral, n'était pas seulement schézophrénique mais avait glissé encore plus loin jusque dans les sinistres parages de la folie homicide.

Avait-elle été poussée là par lui? Par ses malheureux doutes qui lui apparaissaient maintenant si puérils, tandis qu'en contraste, combien paraissait juste, et perspicace l'intelligence de Crowninshield. Si c'était vrai, c'était lui le meurtrier et non pas elle. Et comment cela allait-il finir? Il regarda Miriam à la dérobée. Son visage ne portait pas trace du choc de surprise et d'horreur qu'elle n'aurait su maîtriser si l'événement ne lui avait pas été déjà connu. Un flot de honte l'envahit avec le désir de lui venir en aide. De la guérir, de la préserver d'une récidive sur une autre personne ou (un frisson le parcourut) sur elle-même.

Murcheson, jetant un regard désolé et encore incrédule sur le corps étendu s'écria :

— Stone, mais vous ne bougez pas? Faites donc quelque chose.

Stone essaya de se ressaisir.

— Il est trop tard, Mr. Murcheson.

— Mais examinez-la donc. Vous ne pouvez pas affirmer à distance. Kate ne peut pas être morte.

Leclos sanglotait tout bas avec l'expression du plus violent chagrin.

Forsythe se tourna brusquement vers elle :

— Taisez-vous!

— Je regrette. Je ne puis pas me contenir. C'est moi qui l'ai trouvée. Regardez! J'entre. Madame ne bouge pas. Elle ne respire plus. J'écarte les plis de sa robe et je vois le manche du couteau.

— Quoi? demanda Stone.

— J'ai vu le couteau.

— Vous avez bien dit que vous aviez écarté les plis de la robe?

— Oui!

Stone alla vers le lit. Pendant un moment, tandis qu'il s'affairait autour du corps, il y eut une sorte d'îlot de silence impressionnant au milieu du bruit des perpétuels craquements du navire, le battement de l'eau contre ses flancs et les grondements du vent.

— Je crois, dit Stone, que votre sœur a dû mourir à peu près entre minuit et trois heures du matin. C'est tout ce que je puis dire à première vue.

— Quelle importance cela a-t-il? demanda Murcheson. Mais pourquoi a-t-elle fait cela? Pourquoi Kate s'est-elle tuée?

— Vous croyez à un suicide.

— C'est malheureusement évident. Ne le croyez-vous pas?

Stone pâlit. C'était une issue pour elle. Et pour lui. Laisser aller les choses. Laisser croire à un suicide. Faire abnégation de tous ses serments, de toute sa conscience professionnelle. Il la regarda. Elle paraissait accablée d'angoisse, se demandant ce qu'il allait dire. Et si elle n'était pas coupable? Il s'était trompé une fois. Ce conflit eut pour effet remarquable de donner, à sa voix, l'accent mécanique d'une marionnette qui débiterait une leçon.

— Je suis au courant de la question suicide, Mr. Murcheson. Mes conclusions reposent sur deux ans d'expérience en médecine légale. Rarement une femme se sert d'un couteau. Pour un meurtre, oui. Pour un suicide, non. Le tempérament féminin y répugne. De plus, il est rare qu'avec un couteau, une tentative de suicide réussisse du premier coup. Ici, nous avons à faire à un coup direct, mortel. Je me serais attendu à ce qu'on s'y soit pris à plusieurs fois. Je ne puis affirmer qu'il n'y a pas eu suicide. Je pose, seulement en principe, que, s'il en est ainsi, le cas est unique. Au moins pour moi.

Murcheson se tourna vers Murray.

— Nous ne pouvons pas en rester là. Allez dire au capitaine Liggett que je le prie de venir.

— Oui, monsieur.

Murray sortit et Murcheson s'avança vers Miriam. Il dit :

— Le douloureux problème que vous posez ne doit pas être perdu de vue au milieu de notre chagrin. Je n'y comprends rien. Je ne puis rien imaginer. Je ne trouve aucune raison pour laquelle Kate a pu faire cela — il en appela à Forsythe. — N'est-il pas certain qu'elle était heureuse? Vous avez été, plus souvent que moi, près d'elle dans ces dernières années. Souffrait-elle de quelque mal caché? Quelque chagrin secret? Je n'ai rien remarqué de semblable.

— Ma mère ne se plaignait jamais.

— Mais avez-vous soupçonné quelque chose.

— Il est bien facile de dire oui après coup. Les moindres choses prennent de l'importance quand l'événement s'est produit.

Stone se tourna vers le corps :

— Je vous prends à témoin, dit-il, du fait que les yeux sont clos. Il s'adressa à Leclos : les lui avez-vous fermés?

— Non, docteur. J'ai laissé madame comme je l'ai trouvée. Je me suis approchée. J'ai vu. J'ai reculé d'horreur, en criant.

— Tout n'est pas comme vous l'avez trouvé. Vous avez écarté les plis de la robe pour découvrir le manche du couteau.

— Oui, cela. Rien que cela, pas plus.

— Et les yeux? demanda Murcheson.

— Ils devraient être ouverts, si personne n'avait abaissé les paupières, dit Stone. Je conteste aussi que le manche du couteau ait pu avoir cette position si Mrs. Vanesse s'était frappée elle-même.

Murcheson réfléchissait à tout cela d'un air morne. Lentement, il leva les yeux sur Miriam et les y arrêta. Une expression d'horreur naissante se peignit sur ses traits. Il détourna aussitôt son regard. Il dit :

— Ce serait folie de tirer, dès maintenant, des conclusions. La plus grande folie du monde. Il peut y avoir mille raisons pour la chute d'un arbre. — Il posa doucement la main sur l'épaule de Miriam. — J'ai peur que vous ne soyez trop impressionnée par ce choc. Allez avec Biddle, ma chère. Vous n'êtes pas utile ici. Remettez-vous de cette tragédie et tâchez, si vous pouvez, de l'écarter de vos pensées.

— Ce sera impossible, Mr. Murcheson.

— Peut-être, mais au moins, allez au salon. Biddle restera avec vous. Nous vous rejoindrons plus tard.

Murcheson lui sourit de la façon la plus amicale et la plus rassurante. Ce n'était pas un geste conventionnel et en l'air. C'était comme si cette sollicitude, dont son trouble présent était l'objet, calmait un peu sa propre douleur et endormait l'horreur inhérente à l'enquête qu'allait justifier cette mort. Miriam sentit que, déjà, la balance inclinait légèrement de son côté.

Une interprétation différente était cependant possible : si Marcheson avait tué sa sœur, son insistance pour un verdict sommaire de suicide s'expliquerait fort bien par le souci de sa propre sécurité. La tâche de rejeter, sur elle, la culpabilité serait bien plus difficile.

Miriam aurait préféré rester et assister à la suite, sans s'inquiéter jusqu'à quel point elle pouvait être compromise par de futures

constatations de Stone au sujet de détails aussi graves que les yeux fermés de Mrs. Vanesse. Par un curieux paradoxe, ce sentiment persistait chez elle : elle continuait à se reposer de son salut sur Stone, alors que ses connaissances en criminologie semblaient devoir le conduire à la mettre en accusation. Elle l'aimait.

Telle était la vérité. L'horreur qu'il devait ressentir, à ce moment, à son sujet, n'y faisait rien, ne pouvait entraver cet amour qui, maintenant, la possédait. Meurtrière! Amour était un mot qu'elle n'aimait pas beaucoup. Il avait trop servi, il évoquait trop les fadeurs de barytons gémissants et les langueurs de contraltos, et, pourtant, il n'y en avait pas d'autre. Il fallait le prendre ou le laisser avec son rythme sacré, son chant tantôt gémissant comme celui de la colombe, tantôt montant à des hauteurs suprêmes.

Comme elle quittait la cabine, elle entendit Murcheson dire :

— Il faut chercher si elle n'a pas laissé une lettre. Kate n'aurait jamais fait une chose aussi terrible sans donner une explication de son acte.

CHAPITRE XVIII

Quand Miriam se retira avec Biddle, son esprit se trouvait dans un état de calme qui persista jusqu'au moment où le capitaine Liggett les rencontra en haut de l'escalier. Liggett apportait, avec lui, du haut du pont, l'atmosphère des lourds nuages annonciateurs de la tempête. Visiblement, cette tragédie purement humaine venait, mal à propos, le déranger dans sa préoccupation essentielle : la sécurité de son bateau, actuellement engagé dans une situation délicate. Sa conscience de bon méthodiste l'obligea cependant à se dominer pour offrir à Miriam ses condoléances.

— Toute ma sympathie, miss Lake, dans cette malheureuse circonstance.

— Merci, capitaine Liggett.

— Puissiez-vous y trouver quelque consolation.

— Merci!

(Un mot pour conclure, et il en aurait fini.)

— Au milieu de la vie, nous sommes dans la mort.

Sur cette citation, Liggett disparut, pressant le pas.

— Il est profondément religieux, dit Biddle quand elles furent dans le salon. Comme beaucoup de capitaines, je l'ai remarqué. Cela les prend, ordinairement, quand ils reçoivent leur premier commandement. Je suppose que c'est parce qu'ils n'ont au-dessus d'eux personne à qui se confier et sur qui ils puissent compter. Personne que Dieu. Ce n'est pas un blasphème de ma part. Les choses sont ainsi. Asseyons-nous un peu et causons, miss Lake, je vous veux du bien.

Miriam regarda distraitement Biddle. Mais son intérêt s'éveilla en constatant le changement survenu chez cette femme. La teinture de ses cheveux n'avait pas changé, et les petites rides de son visage

n'étaient ni plus ni moins marquées dans la lumière grisâtre de cette atmosphère d'orage. Elle avait toujours son aspect décharné. Mais c'étaient ses yeux. Ils avaient un éclat particulier, un certain regard calculateur qui contrastait avec la banalité des paroles échangées.

— Je n'ai jamais fait grand cas des spécialistes, dit-elle. Ils semblent parfois pousser la subtilité trop loin pour leur propre bien. Je pense au docteur Stone.

— Je l'avais deviné.

— Il est en train de faire de son mieux pour faire croire à un meurtre, simplement parce que deux détails ne cadrent pas avec les cas qu'il a eu occasion de rencontrer. Il ne sait pas à qui il a à faire. Il est sur un terrain différent de celui dont il a l'habitude; il est en haute mer.

— Où est la différence?

— C'est que, ici, le capitaine est à la fois policier, attorney général et médecin légiste. Je veux dire dans ces cas simples, quand il n'y a pas de réels motifs de doute. Je ne parle pas du cas où un meurtrier serait pris en flagrant délit. Les yeux de Biddle clignotèrent et elle ajouta : ou encore au cas où il serait évident qu'il s'agit d'un meurtre et où la culpabilité d'*une personne définie* serait établie. Dans ces cas-là, bien entendu, les choses suivraient leur cours habituel.

— Et en quoi cela consiste-t-il?

— La personne doit être mise en accusation devant la Cour du District, aux Etats-Unis, dans le premier port qu'on rencontre. J'imagine que le capitaine choisirait Navport New, ou peut-être Baltimore. C'est là que l'affaire se jugerait. Alors, si la personne est convaincue et condamnée à être pendue, l'emplacement de l'exécution est déterminé par l'attorney général (ses yeux clignotèrent de façon extravagante). Le Gouvernement fédéral n'électrocute pas dans ce cas, miss Lake.

— Vous semblez bien au courant.

— J'étais sur le *Garfield* en 1934, quand il y a eu à bord un meurtre à la suite d'une beuverie. La cause fut jugée et le jury rapporta un verdict de non-culpabilité en vingt-six minutes. Même ainsi terminé, ce n'était pas du tout une chose agréable!

— Je le crois.

— Pas agréable du tout, et c'est pourquoi j'espère que le docteur Stone ne s'acharnera pas trop sur cette idée de meurtre et n'ira pas chercher tout un lot de témoignages qui n'ont peut-être rien à voir avec le cas présent.

— De témoignages?

— Vous savez comment les gens parlent, comment ils déraisonnent sur les choses. Personnellement, j'essaie toujours de tenir ma bouche close. Je crois que je suis égoïste. Je cherche toujours à me figurer comment les choses peuvent tourner le mieux pour moi.

— Le mieux, dans quel sens?

— Vous pouvez comprendre cela, miss Lake, parce que vous

êtes une femme. Toute ma vie j'ai travaillé pour des gens riches, sur des paquebots de luxe, et j'ai fini par avoir des goûts de luxe moi-même quand je descendais à terre. Ou tout au moins je me le suis persuadée. Mais il y avait toujours le départ pour couper les ailes à mes fantaisies et j'en suis toujours au même point.

Biddle s'assura un peu plus sur sa chaise. Le diapason de sa voix monta :

— J'ai rêvé de quelque coup de chance, continua-t-elle. J'ai rêvé que quelque vieux barbon parmi les passagers, pourrait un jour s'éprendre de moi. C'était bon dans ma jeunesse quand les gens disaient que je leur rappelais Gloria Swanson, au lieu de me comparer, comme maintenant, au Hollandais Volant (C'est ce naufragé qui montre son fantôme du côté de la mer des Sargasses).

— Je sais, mais il n'y a pas de comparaison.

— Miss Lake, je ne me fais pas d'illusions. Je suis finie. Je fais figure, dans les tavernes des ports, d'une vieille cruche vide qui aurait contenu du rhum. C'est tout. Voilà pourquoi je cherche à tirer le meilleur parti des événements.

— Oui, je puis comprendre ce sentiment, mais je ne vois pas ce qu'il y a à faire avec ce qui se passe.

Les doigts osseux de Biddle tremblaient. Le bracelet d'ailes de libellules s'agitait nerveusement, lançant des feux d'émeraude.

— Un verre ne me suffit pas. Il me faut double ration, et plus. Mais je ne bois jamais dans le service. Cela m'obscurcit l'esprit. Ma langue se délie. Je deviens moins éveillée pour les petits détails qui font partie de ma tâche.

— Ne serait-il pas plus simple que vous en veniez tout de suite au fait?

— Oh! ne croyez pas cela. Il n'y a pas de fait, comme vous dites. Je n'ai jamais songé à pousser les choses à ce point-là, miss Lake, quel que puisse être mon intérêt.

— Vous avez répété plusieurs fois cette phrase. J'aimerais que vous vous expliquiez.

« Pas du tout, pensa Miriam, je ne le souhaite pas du tout. Elle « a trouvé, dans ma cabine, quelque chose en rapport avec la « mort de Mrs. Vanesse. C'est évidemment un commencement de « chantage. Elle tourne autour, mais elle a peur de s'avancer trop « brutalement. »

Miriam se sentit curieusement prise de pitié pour Biddle. Sûrement, celle-ci comptait être tombée sur une grande chance imprévue que le destin lui aurait ménagée à ce tournant de sa vie, à un moment où toutes ses espérances avaient définitivement fait faillite, Dieu sait quels rêves de luxe s'ouvraient devant elle, persuadée qu'elle était, de l'immense fortune de Miriam. Jamais celle-ci ne pourrait arriver à la détromper sur ce point. Ainsi, elle se trouvait là, Biddle, tenant peut-être la vie et la mort de Miriam dans ses mains. Combien demander? Combien pourrait-elle en tirer? Miriam vit tout cela pendant qu'elle voyait les lignes du visage de Biddle se creuser davantage à mesure qu'elle s'affermissait dans sa détermination.

— Mon travail, miss Lake, concerne surtout les lits. Je connais tout à leur sujet. J'en ai vu et préparé tant, que je puis dire si on y a dormi et comment. Et pour savoir si on a dormi dans un lit, c'est une certitude. Je veux dire si on a essayé de l'arranger pour le faire croire.

(Il valait mieux répondre tout de suite à l'attaque.)

— Alors, vous avez remarqué que je n'ai pas dormi dans le mien la nuit dernière.

— Oui, vous ne pouvez pas le cacher.

— J'étais malade.

— Je sais.

— Je suis restée sur une chaise. Je me suis seulement allongée un moment sur le lit vers le matin.

— Vous ne vous servez pas d'épingles à cheveux en argent, miss Lake?

— Certainement non.

Les doigts de Biddle s'immobilisèrent brusquement.

— Mrs. Vanesse s'en servait.

C'était donc ainsi. Une des épingles à cheveux de Mrs. Vanesse était tombée dans le lit. C'était peut-être une de ces petites choses avec lesquelles la vérité pourrait être reconstituée par Stone avec la plus absurde facilité. Il n'y aurait que la parole de Biddle contre la sienne, mais un mot de Biddle pouvait avoir un effet terrible. Il pourrait suffire à faire d'un soupçon une conviction.

Et, toujours, par-dessus toute autre considération, restait la croyance invincible chez l'autorité compétente, C. A. Crowninshield, de son état schizophrénique et de son identité avec Jennifer Murcheson. Et sa conviction que, sous une impulsion suffisante, elle pouvait être amenée à tuer.

Biddle continuait :

— Ce n'est rien, ce lait répandu sur votre robe de chambre, miss Lake. J'ai pris cette robe. J'en prendrai soin.

— Ma main a renversé le pichet pendant un coup de mer.

Biddle la regarda avec pitié.

— La tache de lait s'effacera très bien. Le lait n'est pas comme d'autres choses. Par exemple, comme le sang. C'est terriblement difficile d'effacer du sang. Ils ont des produits chimiques ou je ne sais quoi qui peut montrer la moindre trace. (Les mains de Biddle recommencèrent à trembler, ses yeux étaient brillants.) Le vent souffle plus fort, miss Lake.

— Beaucoup plus fort.

— Ce sont des jours aussi mauvais que celui-ci qui me font prendre en dégoût la vie en mer. Je sens que je serais prête à faire beaucoup de choses si quelqu'un était assez bon et assez généreux pour me donner les moyens de vivre à mon aise à terre. Je serais reconnaissante, miss Lake. Et je saurais montrer ma reconnaissance d'une façon positive.

Biddle se mit à trembler d'émotion. A trembler devant ce qu'elle venait de faire et qui était en contradiction avec toute son honnête existence, une existence qui n'avait été faite que d'attention

aux vœux des autres. Elle aurait peut-être fait machine en arrière et renoncé à ses intentions si Murray n'était pas entré pour annoncer que le Dr Crowninshield serait très heureux si miss Lake avait la bonté de le rejoindre dans la bibliothèque.

Biddle se leva, elle aussi. Elle dit à Miriam :

— Plus tard.

CHAPITRE XIX

Crowninshield resta assis. Il s'excusa de ne pas se lever à cause de ses genoux, dont l'état fâcheux avait été aggravé par les secousses du bateau. Il indiqua à Miriam un fauteuil proche d'un geste de ses beaux doigts (il les comparait mentalement à ceux de Stokowski) et compléta son geste en caressant deux ou trois fois sa barbe soyeuse.

— Miss Murcheson, c'est un heureux privilège pour moi de pouvoir vous annoncer qu'il ne subsiste plus, maintenant, le moindre doute en ce qui concerne votre véritable identité. Vous êtes Jennifer Murcheson. Cela a été prouvé.

— De quelle manière, docteur.

— Par le Dr Stone. Cela ne veut pas dire qu'il y ait eu jusqu'ici un doute réel, mais la preuve qu'on vient de trouver est d'une nature à supporter l'examen de n'importe quels experts devant une cour de justice. Il s'agit de vos empreintes digitales.

— Docteur, c'est absurde. Mes empreintes ne peuvent prouver qu'une chose, c'est que je suis moi-même Miriam Lake.

Un sourire passa sur les lèvres de Crowninshield.

— En tant qu'adonné aux sciences positives, je suis l'adversaire des phénomènes extra sensibles, mais il y a tout de même des moments où je suis impressionné par cette chose indéfinissable, mais remarquable, qu'on appelle la chance. C'est un cas de ce genre qui vient de se produire, il y a une heure. Certains faits, certains détails, caractérisent un décès par suicide.

— Vous êtes convaincu, Docteur, que c'est Mrs. Vanesse qui a attenté elle-même à sa vie.

— Oui, parfaitement convaincu. Stone continue à douter. Je le soupçonne d'être en proie à une émotion tout à fait étrangère à la mort de Mrs. Vanesse. Peut-être, est-ce simplement le fait que le doute est une des caractéristiques de la jeunesse; c'est une chose aussi essentielle à la vie quotidienne des jeunes gens que le boire et le manger. Je suis tolérant. Je ne lui demande pas d'être infidèle à son âge.

— J'ai peine à le qualifier de jeune homme.

— Vingt-six ans, ma chère miss Murcheson! Du haut de mes quatre-vingts, c'est à peine s'il commence sa vie!

— Et moi, alors!

— Très juste. Vous êtes tous deux des boutons gonflés de vie, des pétales serrés qui ne demandent qu'à s'épanouir au soleil. Les années seules pourront les déployer.

(Il va continuer, pensa Miriam, jusqu'à ce qu'il ait déployé le dernier pétale.) C'est ce que fit Crowninshield s'enchantant lui-même de ses paroles. Il poursuivit sa comparaison depuis l'épicalice (l'enfance), jusqu'au calice (l'adolescence), en passant par tous les déroulements intermédiaires pour aboutir au gynécée et conclut en se comparant lui-même à une rose pleinement épanouie, de la variété la plus intellectuelle.

Il revint à Stone.

— Le stage de Stone en médecine légale, lui a inspiré un intérêt marqué pour les enquêtes policières. C'est sa marotte. Le contact prolongé avec toutes ces morts violentes et les drames passionnés dont elles étaient l'aboutissement a déteint sur lui.

— Dans certains départements de l'investigation criminelle, il a acquis une modeste compétence, mais c'est surtout en ce qui concerne la question des empreintes digitales et de tout ce qui en découle, qu'il est devenu de première force. Il a identifié les vôtres avec celles de Jennifer Murcheson. J'en suis prodigieusement satisfait, parce que, jusqu'ici, cette identification avait reposé essentiellement sur l'écriture.

— Y a-t-il rien de plus commun qu'un faux, docteur?

— Je veux bien admettre que ce point avait laissé planer, dans mon esprit, l'ombre d'un doute. Elle est maintenant effacée. Ma chère enfant, vous êtes « vous ».

— Je le sais bien. Je l'ai dit et je le répète.

— Mais, soyez calme, j'insiste. Je reviens au suicide de votre tante. Une des choses qu'on avait espérée était de trouver une note laissée par la défunte, expliquant son suicide, la suprême confidence d'une âme qui ne veut pas s'en aller incomprise. Ce mot final laissé avant de plonger irrémédiablement derrière le sombre rideau de la mort. Ce dernier lien pathétique, cette ancre jetée au milieu des vivants. On a fouillé les effets de Mrs. Vanesse. On n'a pas trouvé de note. Mais on a trouvé un médaillon.

— En argent et en forme de cœur?

Ces mots échappèrent à Miriam avant qu'elle ait pu les retenir. Crowninshield eut un petit cri de triomphe et se leva précipitamment en dépit de ses genoux. Malgré les secousses du yacht, il avança de quelques pas avec l'allure d'un conquérant.

— Vous revenez à vous. Votre véritable personnalité se révèle. Vous vous souvenez du médaillon!

Oui, Miriam se rappelait le médaillon. Elle ne pourrait jamais l'oublier. Et quel parti prendre? Elle pouvait dire : « J'ai emporté de ma cabine le corps de Mrs. Vanesse qui venait de mourir pour la transporter dans la sienne pour qu'on ne m'accuse pas de l'avoir tuée. Quand je suis revenue, quelqu'un avait placé ce médaillon sur ma table. Je l'ai ouvert et c'est pourquoi mes doigts ont marqué sur la surface polie de l'intérieur. Je me suis évanouie et quand je suis revenue à moi, le médaillon avait disparu. En d'autres termes, je suis complètement folle.

Elle était prise.

Crowninshield était lancé, sous l'influence de son enthousiasme grandissant, son ton professoral devenait mélodieux :

— Vous remontez le cours des années. Ce médaillon, ma chère, mon heureuse enfant, avait été pris par Mrs. Vanesse sur la table de toilette de votre chambre le jour des funérailles de votre père. Il y a six ans. Depuis lors, il a toujours été en sa possession, souvenir chéri de son frère, dérobé par elle. Et voici un point psychologique étonnamment important.

— Certainement, docteur, elle a dû l'ouvrir fréquemment pour regarder la miniature, les anciennes marques de doigts ont dû être effacées.

Un second cri de triomphe : — Seigneur! Le fait que le médaillon contient une miniature vous est revenu.

Miriam persista :

— J'insiste, les empreintes de Mrs. Vanesse ont dû effacer, depuis le temps, celles de Jennifer Murcheson.

— Arrêtez, je vous en prie, ne laissez pas cette Miriam Lake s'agiter. Personne n'a jamais ouvert ce médaillon depuis que Mrs. Vanesse l'avait enlevé : Personne n'a touché aux empreintes laissées par Jennifer Murcheson. Par vous.

— Mais c'est impossible à prouver, docteur.

— Nous avons la preuve C'est ce point psychologique dont je parlais. Votre tante nourrissait une antipathie profonde envers votre père. C'était évidemment la résultante de la propre antipathie de ce dernier envers elle, son genre de vie et la manière dont elle avait élevé son fils. Elle n'avait aucune envie de regarder encore son visage.

— Mais alors, pourquoi avait-elle pris le médaillon?

— Elle l'a pris parce que son affection d'enfance pour lui était si profondément enfoncée dans son subconscient, que, même après sa mort, cette affection ne pouvait pas être brisée. Elle savait que cette miniature était dans le médaillon. En dépit de sa haine consciente pour votre père, son regret subconscient l'obligeait à toujours garder sur elle ce médaillon fermé, sans l'ouvrir, comme un aliment caché pour cet amour caché. N'est-ce pas, vous voyez bien?

— Votre imagination s'ajuste, encore une fois, à vos théories.

— Je n'ajuste rien. Le médaillon a été trouvé par nous dans une enveloppe intacte, cachetée. Il était entouré d'une lettre qui exposait brièvement en langage ordinaire les faits que je viens d'avancer. Rien de plus simple pour moi que de développer et de lire entre ces lignes. Je puis dire, en passant, que le Dr Stone a été d'accord, absolument d'accord. Crowninshield eut un geste négligent : — Le moindre de mes étudiants en aurait fait autant.

Fallait-il tomber de Charybde en Scylla?

Si Miriam démontrait que les empreintes digitales avaient été laissées, par elle, cette nuit, cela ne prouvait toujours pas qu'elle n'était pas Jennifer Murcheson. Le résultat serait seulement d'enfoncer davantage cette vieille barbe farcie d'illusions dans sa conviction que Jennifer Murcheson était devenue, de schizophré-

nique, paranoïaque, et qu'en proie à cette dépression maladive, elle avait tué Mrs. Vanesse. Peut-être parce que, dans son état de folie, elle avait découvert le vol du médaillon par Mrs. Vanesse, ce médaillon qui renfermait la miniature de son père adoré.

Certainement, une véritable empreinte des doigts de Jennifer Murcheson devait exister quelque part sur ses effets ou sur quelque objet du ranch de Californie. De telles empreintes pouvaient être valablement tranmises par radio et leurs caractéristiques dégagées. Si celles de Miriam étaient différentes, cela la délivrerait au moins du cauchemar d'une double identité. Le complot, contre sa vie, s'écroulerait par la base. Mais il faudrait du temps pour cela.

Et elle n'avait pas le temps.

Sûrement, cette nuit (puisqu'ils se dirigeaient vers le port le plus voisin), le meurtrier devrait s'arranger pour qu'elle disparaisse dans la mer. Le médaillon serait produit en justice comme preuve de son identité, et Jennifer Murcheson serait considérée comme morte par accident, ayant attenté vraisemblablement à sa vie au cours de la période critique du retour à sa personnalité première. Le rapport technique, détaillé, point par point, du Dr Crowninshield sur ce processus, serait, sans nul doute, un morceau succulent.

D'un autre côté, si elle ne prouvait pas que les empreintes du médaillon étaient bien celles de Miriam Lake, c'en était fait d'elle. Elle pouvait encore essayer de jeter un doute. Le vieil homme s'attendait à ce que la personnalité seconde, Miriam Lake, luttât jusqu'à la dernière extrémité.

— Docteur, pourquoi a-t-il été question, seulement maintenant, des empreintes digitales? Quel était le nom de cette agence qui a dirigé les recherches?

— L'Agence Darney et je vois où vous voulez en venir. Votre Miriam Lake s'agite toujours. Vous voulez me demander pourquoi l'Agence Darney n'a pas pris un échantillon de vos empreintes sur quelques-uns de vos effets personnels au ranch? Deux faits sont intervenus : le temps écoulé, et le contrôle rigoureux que vous exerciez sur vos gens.

— Ils avaient nettoyé la place?

— Nettoyé, lavé, balayé. Ai-je omis quelque chose?

— Epousseté.

— Epousseté. En outre, ils vous connaissaient pour une nature impérieuse, impulsive. Plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'ils osassent même s'inquiéter de votre absence. Vous étiez partie, vous reviendriez. A la fin, ils firent quelques recherches dans votre immense domaine pour retrouver vos traces. Ils ne le firent que timidement parce que, dans la simplicité de leur esprit, ils supposaient que vous aviez obéi à quelque soudaine fantaisie. Toute une semaine s'écoula avant que votre majordome — vous rappelez-vous Matanza?

— Non.

— Alors, je dois assister votre subconscient. Matanza est un

Mexicain d'une capacité et d'une intelligence remarquables; mais, pendant les années qu'il a passées à votre service, vous l'avez dressé à accepter toutes vos paroles comme des oracles. Vos actes, vos impulsions, ne devaient jamais être mis en question. Vous aviez tué en lui toute initiative. C'est pourquoi, il attendit toute une semaine pour télégraphier à votre oncle et lui demander des instructions. Votre oncle répondit qu'il allait venir immédiatement par avion. Cela mit le personnel dans une grande fureur de nettoyage qui s'étendit au plus petit coin et au plus petit objet.

— Est-ce que mes empreintes se trouvent aussi à l'extérieur du médaillon, docteur?

Crowninshield fit entendre un grognement de désappointement.

— Certainement, vous êtes trop avisée pour cela. Naturellement, nous l'avions manié au sortir de l'enveloppe. Heureusement, aucun de nous ne l'ouvrît avant la lecture de la lettre, et Stone comprit, tout de suite, l'intérêt qu'il y aurait à découvrir vos empreintes à l'intérieur du médaillon. Elles y étaient. Stone les a comparées avec une marque que vous avez laissée sur la glace de votre salle de bains. Je frémis à la pensée que nous aurions pu la détruire.

— Je frémis de sa brillante initiative, docteur. Il a signé mon arrêt de mort.

Crowninshield ne laissa pas perdre une pareille occasion; s'il pensait que ses doigts étaient comparables à ceux de Stokowiski, il était non moins convaincu qu'il venait de tourner une phrase à la Talleyrand :

— Votre arrêt de mort, ma chère, mais il a signé aussi un certificat de naissance, celui de Jennifer Murcheson. Car Jennifer Murcheson renaît.

Une secousse de la mer souleva la *Dona-Louise* et envoya Crowninshield rouler avec l'agilité d'une plume sur le sein de Miriam.

CHAPITRE XX

« Sinistre est le mot juste pour caractériser l'aspect du ciel », pensa Miriam quand elle fut remontée sur le pont après avoir remis Crowninshield sur ses pieds. Elle se tint agrippée à la rambarde pendant que l'écume apportée par le vent venait frapper ses joues. Elle considérait la teinte funèbre de la mer et du ciel : un gris sombre, morne, traversé par quelques lueurs évoquant des bandes de satin blanc : un fluide cercueil en route pour Dali. Ce devait être pire au milieu des ténèbres de la nuit quand le mugissement des vagues se résorbait en lugubres trémolos qui jouait la basse dans le concert de la tempête.

Forsythe interrompit ses douloureuses méditations. Il la rejoignit devant la rambarde, s'y accrochant vigoureusement de ses mains brunies par le soleil et, soudain, elle découvrit, dans sa personne, quelque chose de sympathique. Peut-être parce qu'elle

sentit, en lui, un sentiment sincère à son égard. On a, ainsi, des intuitions qui ne peuvent tromper, quand une personne s'intéresse vraiment à vous, quand elle vous aime sincèrement.

Brusquement, Miriam écarta le soupçon qu'il pouvait avoir joué le rôle de meurtrier dans le complot, tel qu'elle l'avait conçu. Il aurait pu tuer, mais il n'aurait jamais attenté à la vie de sa mère. Tout l'instinct de Miriam le lui disait. Il ne souriait pas. Il ne plaisantait plus. Dans cette calme attitude, il était tout à son avantage.

— Nous allons voir Baltimore, dit-il.

— Nous nous y dirigeons?

— Oui, le navire a changé de direction. Vous avez dû le sentir quand nous avons viré de bord.

— Oui, et le Dr Crowninshield aussi. Quand aborderons-nous?

— Dans la journée de demain. Cela dépendra du temps qu'il fera cette nuit. Nous marchons maintenant à quinze nœuds.

« Dans la journée de demain. » Ainsi le temps était fixé. Durant le jour, un attentat était improbable, mais, une fois la nuit tombée, durant les longues heures sombres, le moment propice serait arrivé.

La *Dona-Louise* jetterait l'ancre avec le corps de Mrs. Vanesse. Sa nièce serait portée manquante. Tombée à l'eau pendant la nuit. Le médaillon avec ses empreintes digitales, et leur comparaison avec ses propres empreintes recueillies dans la salle de bains constitueraient des preuves contre elle. Le meurtrier pourrait écrire le mot : FIN sur l'heureuse conclusion de son plan.

— Le Dr Crowninshield vous a parlé certainement? dit Forsythe.

— Au sujet du médaillon? Oui.

— C'est la seule chose consolante dans ce drame de la mort de ma mère. Sa mort me peine pour beaucoup de raisons. Et, d'abord, nous vivions très rapprochés. Nous étions accoutumés l'un à l'autre. Il n'y avait, entre nous, presque aucun de ces petits froissements qui accompagnent ordinairement une constante intimité. Nous avions les mêmes goûts. Ces goûts que votre père considérait comme funestes et frivoles.

— Le père de miss Murcheson.

— Sans doute. Votre tendance à vous croire Miriam Lake est une autre raison de chagrin. C'est l'interruption tragique de votre cure. Avec des semaines, des mois de calme devant nous, conformément à nos projets, votre personnalité véritable se serait dégagée. Le Dr Crowninshield nous a assuré qu'il pourrait la faire revenir et vous rendre à vous-même.

Forsythe l'observa gravement pendant un moment avant de continuer. Sa figure marquée de cette impression de gravité, était plus merveilleusement belle que jamais. Il ajouta :

— Franchement, j'ai encore d'autres soucis. Je ne suis pas fou. Ni aucun de nous. Le Dr Stone hésite toujours à conclure nettement au suicide. Il penche à je ne sais quelle fantastique théorie de meurtre, bien qu'il se refuse à accuser personne. Mais il nous a dit carrément qu'à notre arrivée à Baltimore, il insistera pour

une enquête officielle. J'ai peur que vous ne nous quittiez pendant le temps que nous serons à terre. Il y a tant de moyens à terre de s'échapper; sur ce navire, pendant notre croisière, il n'y en avait point.

Les mots de Leclos revinrent à Miriam et son interprétation du caractère de Forsythe. « Il a des aspects variés, chacun d'eux est une pierre précieuse bien taillée et agréable à voir. Je ne puis définir autrement le jeune Mr. Vanesse. »

— Voulez-vous me dire l'heure s'il vous plaît? demanda Miriam.

Forsythe regarda sa montre.

— Dix heures et demie.

Lundi matin, les bureaux de Powers Agence et du Bazar étaient ouverts. Il serait stupide de négliger cette dernière chance. Mais serait-elle alors tirée d'affaire? Le témoignage de Biddle sur l'épingle à cheveux, le lit pas défait, les traces de sang qui pouvaient subsister sur la robe ne suffirait-il pas à la faire accuser de meurtre! Certainement. Pourtant, s'il était prouvé qu'elle était Miriam Lake, toute idée de meurtre comme conséquence de la schizophrènie et de la manie meurtrière étant écartée, son histoire de la nuit et du médaillon paraîtrait propre à entraîner la conviction. Car, pour quelle raison Miriam Lake aurait-elle tué Mrs. Vanesse?

Mais le plus important, c'est qu'une fois établi qu'elle était bien Miriam Lake, elle serait à l'abri des attaques du meurtrier. Sa mort cesserait de lui importer. Aucun motif ne lui resterait que le dépit d'avoir vu échouer sa combinaison.

— Je voudrais envoyer deux messages par sans-fil, dit-elle.

— Je crains qu'il ne faille attendre un peu.

— Pourquoi?

— Simmonds est malade.

Oui, c'était bien simple et l'histoire du médaillon aussi. Rien d'aussi maladroit qu'un accident à l'appareil. Pas de refus d'envoyer des messages qui étaient d'une importance si vitale pour elle. Simplement pas d'opérateur. On n'avait eu que l'embarras du choix parmi les innombrables drogues, qui, mêlées à son déjeuner, devaient rendre Simmonds malade aussi longtemps qu'il faudrait.

— Est-il sérieusement malade?

— Le Dr Crowninsfield ne peut se prononcer. Il a de la fièvre et un peu de délire. On lui a donné Leclos pour le veiller. Crowninshield a prescrit des sédatifs. Puis-je vous demander de quels messages il s'agit?

— Peu importe maintenant.

— Vous paraissez très contrariée à ce sujet?

— Je le suis.

— C'est drôle.

— Il n'y a rien de drôle.

— Je ne parle pas des messages. Je parle de vous. La façon dont vous avez changé. Il y a six ans, quand quelque chose vous contrariait, vous entriez dans une rage folle. Je puis vous

l'assurer, ma mémoire est fidèle, vous ressembliez à un chat en colère.

— Il n'y a aucun intérêt à rappeler cela.

— Mais si. Même votre figure a changé. Vous étiez assez attirante en un sens, mais maintenant vous êtes lumineuse. Vous brillez comme le bout d'une cigarette Il ne vous manque que d'être entourée de deux marins éblouis, muets d'admiration.

C'était vraiment inattendu. Mais on ne pouvait en douter. Le regard de Forsythe disait la passion que lui inspirait Miriam. C'était une chose tout à fait inconvenante dans ces circonstances tragiques. Comme un regard amoureux peut sembler déplacé quand on ne veut pas y répondre! Avec Stone, il n'en eut pas été de même. Le moindre regard de sa part eut été accueilli avec transport. Les paroles de Leclos lui revenaient plus détaillées : « Mr. Forsythe est doué de cette vivacité d'esprit et de ce charme facile, naturels chez un homme de sa naissance et de son éducation cosmopolite. » Peut-être bien. Peut-être était-il bien porté, dans les cercles continentaux, de passer si facilement de la douleur au désir. Mon amour filial est mort, longue vie à mon amour pour les figures qui brillent comme des cigarettes allumées. Ses yeux s'étaient séchés en un rien de temps. Parfait.

Il poursuivit :

— Vous êtes vraiment intuitive. Vous avez compris que votre être s'est, tout soudain, révélé à moi et que vous m'avez fait une impression profonde. Vous avez jugé la manifestation de mes sentiments intempestive. Ces choses sont imprévisibles par nature et, par conséquent, hors de contrôle. Toutes les autres émotions peuvent être provoquées à volonté. Vous pouvez faire rire les gens, les faire pleurer, les effrayer. C'est le rôle ordinaire du théâtre et des livres. Mais on ne peut pas provoquer l'amour. Il vient de lui-même et quand il veut.

Etait-ce un piège? Miriam pensa que non. Etait-ce une attaque qu'il avait imaginée et trouvée opportune au cours de ses méditations nocturnes? Non, il était sincère. C'était imprévu, pour lui aussi. Miriam doutait que plus étrange aveu ait jamais été fait dans d'aussi bizarres circonstances.

Que faire? Sourire avec tristesse et se retirer doucement? Elle ne pouvait pas dire : « Mon ami, votre mère vient de mourir. Vous faites cette déclaration sur une tombe flottante. » Shakespeare aurait trouvé une meilleure réplique, quelque chose comme : « Retournez à votre bréviaire Coz. » Là-dessus le metteur en scène aurait placé un signe de croix et une sortie par le portant de gauche.

— Ne pensez-vous pas, dit-elle qu'il vaudrait mieux en rester là?

— Oui, c'est préférable. Il eut le sourire le plus enchanteur. Au moins pour l'instant.

CHAPITRE XXI

La journée s'écoula lentement comme dans la léthargie d'un lourd rêve pesant, dans une paix qui contrastait avec la sombre violence de la mer, de plus en plus déchaînée. On avait assujetti les sabords et attaché tous les objets mobiles. Mrs. Vanesse avait été attachée aussi, avec des liens qui la retenaient sur le lit et qui étaient dissimulée par une couverture de soie rose.

Crowninshield et Stone s'étaient enfermés, après le repas, pendant plusieurs heures, avec Murcheson. Miriam avait eu le choix entre la solitude dans sa cabine, ce qui signifiait un tête-à-tête prolongé avec ses angoissantes réflexions, ou la compagnie de Forsythe qui tournait autour d'elle et lui offrait, tour à tour, les divers aspects de sa physionomie qui passait du désespoir filial à la passion amoureuse.

Puis, il y avait eu un nouveau contact avec Biddle.

Cela s'était passé dans le couloir au moment où Miriam était descendue, un instant, dans sa cabine après le lunch.

— Miss Murcheson.

(Il semblait que, depuis la découverte du médaillon, Crowninshield avait passé la consigne de l'appeler désormais miss Murcheson et non plus Miriam Lake.) Evidemment cette dernière était officiellement morte. En attendant l'instant maintenant proche où la mer allait réellement l'engloutir et où miss Murcheson aurait le même sort.

— Oui, Biddle.

— Avez-vous réfléchi?

— Au sujet d'un versement approprié à votre chantage?

La femme était angoissée, tiraillée entre son honnêteté naturelle et cette chance à laquelle elle s'accrochait d'une retraite douillette pour sa personne désormais privée de séduction. Un rêve doré de bonne chère et de vin à discrétion.

— Ne parlez pas ainsi, dit-elle. Ne me prenez pas pour un maître-chanteur mais pour une alliée, une amie.

— Pas d'absurdité.

— Mais je ne suis pas absurde. Une amie n'est peut-être pas le mot juste. Mais peu importe. C'est le fait qui compte. Vous allez avoir une immense fortune. Elle ne peut vous échapper. Pour moi, c'est une petite miette...

Les yeux de Biddle s'emplirent soudain de larmes.

— Cela a tant d'importance pour moi, miss Murcheson. Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est de sentir que votre vie est destinée à tourner, jusqu'à la fin, dans le même cercle odieux, entre des pots et des cuvettes, des couvertures et des vieilles femmes riches qui vous attrapent et ont toujours peur que vous n'en fassiez pas assez. Je les ai vues, j'en suis malade, avec leurs regards comme des lances, quelquefois, pour un bout de jambon. Voici ce que c'est, miss Murcheson. Et voilà pourquoi...

— Biddle, croiriez-vous une chose? Je n'ai pas d'argent. Je ne suis pas miss Murcheson. Je suis une personne sans la moindre importance, du nom de Miriam Lake. Je vous l'aurais donnée, votre miette, si je l'avais et si j'étais miss Murcheson.

Biddle essuya ses yeux. Elle haussa ses minces épaules. Sa voix prit un ton de profonde malveillance :

— Nous serons à Baltimore demain, miss Murcheson. Les autorités viendront sur le bateau. Le Dr Stone insiste pour qu'il y ait une enquête. Je vous donne jusque-là pour réfléchir.

Les trois heures suivantes s'écoulèrent dans la compagnie de Forsythe avec ses variations de caméléon, tandis que les cloches du bateau, sonnant à intervalles réguliers, donnaient à Miriam l'impression d'une sombre procession s'avançant à pas lents vers la nuit.

Durant ces trois heures, Forsythe lui offrit de lui-même un portrait détaillé, brossé suivant les principes des écoles les plus diverses, depuis l'académisme jusqu'au surréalisme le plus échevelé. Il raconta son enfance, sa jeunesse, une succession sans fin de randonnées autour du globe où les étapes étaient marquées par les plus célèbres casinos, les plages et les villes d'eaux à la mode.

Cette existence, disait Forsythe, entrait dans les veines comme un virus. On ne pouvait plus avoir de repos. Impossible de s'accoutumer à une vie sédentaire, de s'attacher à un coin de terre et de s'y installer. Le miel du monde doit être savoureux. A-t-on à se préoccuper de la ruche? Evidemment, cela vous entraîne à des écarts, pour parler par euphémisme. La facilité d'une telle existence vous manque. On en vient à se demander si on serait capable de discerner le vrai bonheur, au cas où il se présenterait. Voilà, à l'entendre, ce qui était arrivé à Forsythe. Pour le moment, il n'en dit pas davantage, laissant à ses paroles le temps d'agir. Ou elle n'y attacherait pas d'importance ou (comme il le souhaitait manifestement à ce moment) elle ne les oublierait pas et en ferait son profit.

L'arrivée de Murcheson, de Crowninshield et de Stone, sortant de leur conférence dans la bibliothèque, vint faire diversion. Ils s'attardèrent, dans le salon, devant des rafraîchissements apportés par Murray.

Murcheson enleva Miriam à Forsythe et la chambra sur un sofa recouvert de damas couleur d'orange. Il s'installa tout près d'elle, avec beaucoup d'aisance et d'abandon, comme si c'était la manière la plus naturelle d'agir. Un oncle et une nièce. Un léger parfum de cuir de Russie émanait de ses habits et de ses cheveux. En dépit de leur vivante expression amicale, ses yeux avaient toujours l'air de regarder à travers un verre.

— La vie, dit-il, est étrange. C'est là un lieu commun, je le sais, mais je ne les crains pas. J'en use tout le temps. Je me dis, parfois, qu'ils constituent le vrai langage compris de tous. Je dis, en ce moment, que la vie est étrange à cause de la conversation que nous venons d'avoir.

Il accepta un verre que lui tendait Murray et attendit que Miriam lui demandât : pourquoi » ?

— A cause de l'impossibilité qu'il y a pour deux parallèles à se rencontrer. Je pense au Dr Crowninshield et au Dr Stone. Leur association est basée sur ce fait que leurs pensées, leurs travaux suivent des voies parallèles. Leurs liens sont de la nature la plus étroite et la plus scientifique et ils ne peuvent tomber d'accord. C'est vous, ma chère, qui êtes la pierre d'achoppement.

Murcheson s'arrêta le temps de boire une gorgée et de laisser à Miriam répéter sa question, puis il continua :

— Stone s'est montré ouvertement sceptique au sujet de quelques symptômes secondaires de votre état, symptômes que Crowninshield regardait comme absolument probants. J'ai eu l'impression, par moments, que Stone ne discutait pas tant les arguments du maître que le maître lui-même. Comme si Crowninshield ne devait pas être considéré plus longtemps comme un maître dans l'analyse de cas semblables. Sans le dire tout à fait, il suggérait l'idée que Crowninshield approchait de la sénilité s'il ne l'avait pas atteinte.

Murcheson jeta un regard vers Stone. Il sourit légèrement.

— J'ai mis cela, dit-il, sur le compte de la spontanéité et de la confiance en soi, qui est normale chez un jeune homme. Et aussi sur l'état où la mort de Kate semble l'avoir plongé. Ses réactions à ce sujet m'étonnent. On dirait qu'il cherche à reconstituer un mécanisme très délicat comme serait celui d'une montre écrasée sur le sol avec toutes ses pièces dispersées un peu partout. Heureusement, c'est moi, avec ma simple logique, qui ai fini par ramener Stone dans le camp de Crowninshield.

Murcheson but longuement. Il essuya sa moustache :

— C'est curieux, n'est-ce pas?

— Oui, mais je voudrais que vous me l'expliquiez?

— Je vais le faire. C'était très simple, comme il arrive souvent. Votre vie, en Californie, n'était sujette à aucune espèce de restriction. Vous étiez maîtresse de vous-même dans le plein sens du terme. Rien d'autre qu'une maladie mentale ne pouvait vous avoir décidée à cette fuite bizarre, parce qu'il n'y avait rien qui vous poussât à partir. Vous pouviez satisfaire tous vos désirs normalement, sans entrave de la part de personne. En d'autres termes, je réduisais l'argument par l'absurde.

— Vous avez convaincu le Dr Stone de cette façon?

— Oui.

Miriam pensa : « Ce n'est pas vrai. Si Stone a accepté d'entrer « pleinement dans les vues de Crowninsheld c'est parce qu'il me « croit la meurtrière de Mrs. Vanesse et explique ce fait par une « aggravation de la schizophrénie qui aurait tourné en manie « meurtrière. »

Murcheson poursuivit : — Stone a donné son assentiment avec un peu de mauvaise grâce. Mais il l'a donné. J'ai encore eu l'occasion de me rendre compte du trouble qui l'oppresse et qui, par moments, le jette dans une sorte d'étourdissement. Naturellement,

j'ai développé mon point de vue. Je ne vous ai donné que la substance de mes arguments. Le fond de l'idée de Stone sur laquelle il s'obstinait, était la conviction que vous aviez agi sous l'influence de la peur, que vous aviez quitté la Californie parce que vous sentiez une menace. J'ai montré l'absurdité de cette théorie.

— De quelle manière?

— Mais, n'est-ce pas évident? La peur de quelque danger vous a amené à fuir de chez vous, à abandonner votre nom, cette manière retirée de vivre où vous trouviez votre entière satisfaction. Sans cela, seriez-vous sortie volontairement de votre réclusion? Auriez-vous jamais répondu aux avances d'une famille portant le nom de Murcheson. Non. Quand j'ai présenté les choses de cette façon, Stone a admis que ses doutes n'étaient pas fondés, quoiqu'il l'ait fait aussi de très mauvaise grâce. Il ressemblait un peu à un animal cerné dans un coin d'où il ne peut pas s'échapper. Avec un peu d'insistance, nous avons obtenu qu'il écrive, sous la dictée de Crowninshield, un historique complet de votre cas à cette date. Je l'ai contre-signé comme témoin. Le document est dans mon coffre. Voulez-vous prendre un autre verre avec moi?

— Non, je vous remercie.

— Je crois que je vais, tout de même, en prendre un second. — Murray! — Ç'a été une conférence desséchante.

Murcheson attendit que Murray ait rempli de nouveau son verre.

Il reprit : — Je crains que nous n'ayions quelques petits ennuis à Baltimore. Mon intention était de rester à l'ancre seulement le temps nécessaire pour qu'on puisse célébrer un service à la mémoire de Kate. Mais les difficultés viennent de Stone. Il n'est pas convaincu que Kate se soit suicidée. Il est décidé à provoquer une enquête qui va nous retarder.

Les doigts de Murcheson serrèrent son verre. Il ne regarda pas Miriam, mais, tint ses yeux baissés sur le liquide ambré. On entendit cliqueter les morceaux de glace.

Il dit : — Vous n'avez pas à vous inquiéter. Nous ferons pour le mieux en ce qui vous concerne, Jennifer, en dépit de vous-même.

CHAPITRE XXII

Pendant l'heure qui suivit, Miriam s'enferma dans sa cabine et fit le bilan de la situation. L'histoire du cas de Jennifer Murcheson, garantie par un psychiatre de célébrité mondiale et son assistant, était bien et dûment établie, et se trouvait en sûreté dans le coffrefort de Murcheson. Le champ était déblayé pour le meurtrier. Il ne restait plus qu'à la faire disparaître, — elle Miriam — de la scène. Quel était le meilleur plan pour se garder cette nuit?

Comment, cernée, au milieu de la mer, entre un meurtrier, d'une

part, et des défenseurs aveugles, d'autre part, trouver une défense contre l'imminence de la mort qui l'attendait. Comment se maintenir en vie jusqu'au lever du jour où elle reprendrait contact avec la terre ferme?

Le verrou de sa porte, un morceau de cuivre cylindrique d'un ou deux pouces constituait son unique bastion de défense. Sa forteresse contre un siège nocturne.

Miriam tourna le loquet qui commandait le verrou. Il ne s'arrêta pas au point où il aurait barré l'entrée. Il tourna sur lui-même, indéfiniment. Un épais nuage épaissit sa vue. Maintenant c'était certain. C'était sûr. Elle était condamnée à mourir avant l'aurore.

Détraquer le verrou avait été chose toute simple, tout comme la maladie du télégraphiste. Elle pouvait demander qu'on l'arrangeât mais le ferait-on? Pourrait-on le faire? Elle pouvait demander une autre cabine. Mais, en face de l'infernale et minutieuse habileté du meurtrier, attestée par les moindres détails, à quoi cela servirait-il? Dans une autre cabine, quelque autre ruse l'attendrait.

A terre, il y avait des bureaux, des tables et des malles, toutes sortes de choses pour former une barricade. Ici, rien de semblable. Il fallait compter pour rien une paire de chaises et les autres meubles tenaient au mur ou étaient solidement attachés comme il convient sur un bateau, soumis à une agitation incessante.

La première arme du meurtrier, c'était le sommeil.

Elle devait ne jamais fermer les yeux pendant les heures d'obscurité qui allaient venir.

A ce moment, dans cette extrémité de désespoir, alors même que les bonnes volontés qui s'offraient étaient des armes contre elle, Miriam sentit l'irrésistible besoin d'une suprême revanche. Elle se révoltait à l'idée de quitter cette vie, sans que la vérité sur sa mort fût jamais connue. Un désir de vengeance s'y mêlait; si elle devait mourir, il ne fallait pas que son meurtrier puisse échapper.

Elle s'assit à son bureau et écrivit tout ce qu'elle avait à dire. Il était six heures et demie quand elle eut fini : elle enferma les pages dans une enveloppe cachetée et décida de la remettre à Stone. Son testament était en règle.

Ses pensées étaient tout à fait lucides (il le lui semblait du moins); elle envisagea le problème de son habillement. A cette heure où le danger était imminent, et non moins réel qu'invisible, c'eût été folie de négliger les plus petites précautions.

L'idée extravagante et folle qui était ancrée dans son esprit l'amena à considérer que le vêtement le plus approprié était celui dont elle pourrait se débarrasser le plus aisément pendant qu'elle se débattrait contre l'étreinte des flots. Miriam n'en voyait pas l'absurdité. L'idée ne lui vint pas que certainement avant qu'elle soit jetée à l'eau, un coup l'aurait paralysée.

Elle choisit une robe de percale noire qui pouvait se déboutonner facilement. Elle se poudra et se coiffa soigneusement en pensant que c'était pour la dernière fois. Cette phrase résonnait

cruellement à ses oreillees. Elle glissa la lettre dans son corsage, quitta sa cabine et vint au salon.

Murcheson s'y trouvait seul.

Il était habillé. Il tournait le dos à Miriam, debout devant un meuble empire, essayant, malgré les secousses du yatch, de mettre le gramophone en marche. Il parut symbolique à Miriam qu'il s'agit encore de la sombre et impressionnante cinquième symphonie de Beethoven avec son chant de victoire. Victoire? Miriam se demanda : — Pour Murcheson? Et pour ses noirs desseins déjà accomplis?

Une secousse du bateau fit dévier l'aiguille et Murcheson ferma la machine. Il ne se retourna pas pendant un moment, mais demeura là les mains appuyées sur la boîte. Il soupirait.

Il dit, parfaitement conscient de la présence de Miriam : — C'était le morceau favori de Kate. Je l'avais acheté spécialement pour elle, pour ce voyage. Murray va bientôt apporter les cocktails, Jennifer.

Il s'avança vers Miriam, sourit et lui offrit des cigarettes. Elle en prit une. Il la lui alluma.

— Nous éviterons le plus fort de la tempête, dit-il. Le capitaine Liggett affirme qu'elle prend la direction du Nord. La nuit ne sera pas agréable, mais nous pourrons dormir. Il n'y aura pas de secousses trop fortes.

Murray vint avec les sandwiches. Murcheson en disposa plusieurs sur un plat et les offrit à Miriam, en disant :

— Voilà tout ce qui reste de caviar.

— Je vous remercie.

— J'ai toujours été bien amusé par le commentaire social de Webster sur le caviar. Le connaissez-vous?

— Non.

— Le caviar, dit-il, considéré par certains comme un produit de choix, est rarement employé et peu apprécié par les masses. Je considère ce commentaire comme entièrement gratuit, très anti-américain et presque subversif. Je frémis à la répercussion qu'il aurait sur nos Trade-Unions s'ils venaient à le dénicher.

Crowninshield, Stone et Forsythe arrivèrent ensembel. On servit des cocktails pendant que la conversation roulait sur la température, émaillée d'anecdotes sur les tempêtes que chacun avait eu l'occasion d'affronter. Forsythe se lança dans une tirade contre les luxueux paquebots de ligne, qui, il l'affirmait, cessaient tout à coup d'être luxueux par gros temps et se révélaient bien plus sujets aux secousses que les moins confortables des gros cargos de commerce. Stone prétendit que sa pire expérience, en matière de mauvais temps, avait été un vol de New-York à Chicago par une tempête d'hiver, une expérience que Forsythe ne pourrait jamais contrôler. Il avait, expliqua-t-il à Stone, une crainte de l'avion qui tournait à la véritable phobie.

Miriam ne prit pas part à la conversation. Elle était fiévreuse, et s'irritait de la surveillance constante à laquelle Crowninshield la soumettait. Il avait encore un air de reproche. Il ne se présen-

tait pas d'occasion de pouvoir dire quelques mots à Stone, en particulier. Celui-ci s'absorbait dans une conversation avec Forsythe et, chaque fois que le hasard l'amenait à se tourner vers Miriam, il détournait vite les yeux, et prenait un air implacablement fermé. Elle trouvait que, par toute son attitude, il aurait fourni un parfait modèle à Borglims pour le tailler, dans un rocher, de préférence au Roi des Tempêtes, qui dominait l'Hudson.

La mort de Mrs. Vanesse, son corps, la cabine où elle reposait étaient des sujets qu'on évitait soigneusement.

Le moment du dîner arriva. La table était solidement assujettie et Branch fit des miracles pour le service. Crowninshield était assis à la droite de Miriam. Elle lui demanda insidieusement.

— Comment va Simmonds?

— Simmonds?

— L'opérateur de T. S. F.

— Ah oui, pauvre diable! — Crowninshield se servit de potage à la tartare : — Je suis embarrassé. Les symptômes peuvent suggérer des diagnostics divers. Comme il arrive souvent, — beaucoup plus souvent que les profanes ne se l'imaginent. Il sourit chaleureusement à Miriam : — C'est un des secrets du métier. Il a un dérangement d'entrailles et probablement de l'inflammation. Une intoxication sans doute. Je serais heureux de le débarquer à Baltimore. Ce potage est délicieux.

Ainsi l'appareil de T. S. F. ne pouvait toujours pas fonctionner. Et, d'ailleurs, il était maintenant trop tard. Les plats se succédaient. Une entrée de pluviers, un rôti, une salade, un brillant dessert.

C'est au moment du café et des liqueurs, dans le salon, que Miriam parvint à joindre Stone seul. Ce ne fut pas aisé, car il semblait volontairement l'éviter. Crowninshield avait accaparé Forsythe pour une partie de tric-trac et Murcheson s'était assis auprès d'eux pour suivre le jeu.

Miriam s'assit dans un fauteuil en tournant le dos aux joueurs. Elle tira la lettre de son corsage et la tendit à Stone.

— Voulez-vous prendre ceci rapidement et le garder jusqu'à demain.

Miriam avait baissé la voix comme un conspirateur, bien qu'ils fussent à l'autre extrémité de la pièce. Stone la regarda avec stupéfaction. Il saisit l'enveloppe et la tint dans sa main. Elle vit Stone regarder derrière sa chaise.

— Un document auquel vous tenez, Jennifer?

Miriam eut un choc. Murcheson était devant eux. Ses yeux ternes et comme voilés se portèrent un moment sur elle, puis s'arrêtèrent sur l'enveloppe que Stone tenait à la main.

Stone dit :

— Peut-être feriez-vous mieux de la mettre dans votre coffre, Mr. Murcheson. Miss Murcheson tient à la voir en sûreté.

— J'en serais heureux.

Murcheson prit l'enveloppe des mains de Stone.

Miriam se sentit accablée par cette implacable malchance. Elle dit, sachant que cela ne servirait à rien :

— Oh! ce n'est pas assez important pour cela.

— Tout ce qui vient de vous est important, Jennifer.

Murcheson glissa l'enveloppe dans la poche intérieure de son habit. Il posa légèrement la main sur l'épaule de Miriam : — Je vais veiller Kate cette nuit, quand j'aurai pris un peu de repos. Je sens que c'est une aide que je dois lui apporter dans son voyage, (ses yeux se troublèrent) dans son long, long voyage.

Il prit congé d'eux et sortit du salon.

CHAPITRE XXIII

Le tintement des dés à la table de jeu scandait les bruits du vent et de la mer. Miriam entendit Crowninshield offrir une revanche et Forsythe l'accepter. Elle se rendait compte que Stone l'observait intensément.

Il dit après un moment : — Qu'y avait-il dans cette enveloppe, miss Murcheson?

— La vérité.

— Quelle nouvelle version de la vérité, s'il vous plaît? Les larmes montèrent aux yeux de Miriam, elle dit d'un ton navré :

— Ne me traitez pas de si haut, je vous en prie. Elle se rendit compte que Stone la suivait et que Forsythe et Crowninshield l'avaient regardée au passage avec un vif intérêt et un étonnement marqué. Ses larmes brûlantes l'aveuglèrent presque et les secousses du bateau l'auraient renversée si Stone ne l'avait pas soutenue. Elle s'arrêta de pleurer au moment où ils atteignirent sa cabine. Stone y entra avec elle et alluma l'électricité. Il ferma la porte.

— Je crois, miss Murcheson, que nous devons avoir un petit entretien.

— A quoi bon?

— Je ne voudrais pas que vous continuiez à croire ce que vous venez de dire. Moi, vous traiter de haut! Je viens de vous voir pour la première fois sous votre côté humain. Pour la première fois, je vous ai vue bouleversée par une émotion venant du fond du cœur.

Stone s'avança vers le lit. Il essaya de devenir un automate, une machine de précision, une mécanique en acier dans les rouages de laquelle il n'y a pas de place pour un cœur.

Il dit posément : — Mrs. Vanesse est morte ici. Racontez-moi cela.

— Biddle vous a parlé?

— Biddle? Oh! oui, elle a dû se rendre compte, elle aussi. Non, elle ne m'a rien dit. Je suis venu ici enquêter ce matin pendant que vous étiez au salon. Vos arrangements du lit et des coussins étaient enfantins. La position du pot au lait était manifestement artificielle. Il y avait d'autres choses.

Ce n'était pas elle qui parlait, ni lui qui la questionnait. C'étaient deux autres personnes. Deux coquilles vides étrangères l'une à l'autre. Mais, cela, ils le savaient peut-être. On peut aimer un être

et se tenir à l'écart de lui, quelque chose peut vous isoler de cet amour et de sa chaleur. Mais rien ne peut le détruire.

Elle dit : — Vous êtes convaincu que j'ai tué Mrs. Vanesse.

— Non, je ne suis assuré de rien au sujet de la mort de votre tante, miss Murcheson, si ce n'est d'une chose : je suis sûr qu'elle ne s'est pas suicidée.

Il approcha une chaise il s'assit à côté de Miriam. Il se pencha vers elle l'enveloppant d'un regard intense. Il répéta :

— Racontez-moi cela. Il vaut mieux le faire à moi qu'aux autorités de Baltimore. Vous n'avez pas d'autre choix.

Miriam chercha à lire, dans le visage de Stone, une trace d'intérêt sympathique et humain. Il avait un tel contrôle sur lui-même qu'elle n'en trouva aucun, ne perçut rien que le regard aigu de l'observateur prêt à saisir et à disséquer tous les éléments d'informations qui se présenteraient à lui.

Elle dit : — Mrs. Vanesse a gratté à ma porte. J'ai cru que c'était un nouvel avertissement. J'ai tiré le verrou et je lui ai ouvert. Mrs. Vanesse est entrée et s'est affaissée sur le lit. Elle a dit : « N'ayez pas peur de moi. Baissez la tête là... » Une de ses mains maintenait le pli de sa robe sur le manche du couteau. Elle expira, et son bras retomba. C'est alors que j'ai vu le couteau.

— Qu'est-ce qui vous a empêché d'appeler à l'aide?

— On m'aurait accusée de l'avoir tuée. Vous-même le croyez maintenant.

— Ne vous occupez pas de ce que je pense. Qu'est-ce qui vous a fait croire cela?

— Le Dr Crowninshield m'avait annoncé qu'un état schizophrénique pouvait se transformer en une impulsion de meurtre, suicide ou assassinat. Il est convaincu que je suis Jennifer Murcheson et que je n'ai pas ma raison. Et vous aussi. Mrs. Vanesse était là, morte, avec un couteau dans la poitrine. J'étais seule avec son corps dans ma cabine. Comment aurais-je pu raisonner autrement, docteur?

— Quel a été ensuite votre premier mouvement?

— J'ai verrouillé la porte. Je me suis assise. Je me sentais de plus en plus mal. (Elle s'adressa à Stone sur un ton passionné.) Ne voyez-vous donc pas que j'étais terrifiée? Que je ne savais plus où j'en étais?

— Vous vous expliquerez bien mieux si vous gardez votre calme, miss Murcheson. Qu'est-ce que cet avertissement dont vous m'avez parlé?

— Je l'ai reçu, l'autre nuit. On a frappé à la porte et j'ai trouvé la note glissée sous la porte :

— Avez-vous vu qui était au dehors?

— Je n'ai ouvert la porte qu'ensuite. J'ai regardé, d'abord, la note. Elle n'était pas signée. Elle disait que son auteur avait confiance en moi et voulait essayer de me venir en aide. Elle me recommandait de ne rien faire d'irrémédiable. Elle indiquait que j'étais dans le plus grand danger : « La mort est là », disait-elle.

— Montrez-la moi, je vous prie.

— Je l'ai brûlée. La note le demandait expressément. Son auteur

disait que si on le découvrait et si on l'identifiait c'est lui qui paierait. J'ai cru sur le moment, étourdiment, que vous en étiez l'auteur. L'expression de Stone ne changea pas.

— L'écriture vous était-elle plus ou moins familière?

— Non, je ne crois pas qu'elle fût déguisée, mais j'ai eu l'impression qu'elle avait été écrite de la main gauche par une personne habituée à écrire de la main droite.

— Fermez les yeux, je vous prie.

— Pourquoi?

— Faites ce que je vous dis, miss Murcheson. Merci. Essayez maintenant d'évoquer mentalement cette note. La forme des lettres paraissait-elle anguleuse ou ronde?

— Plutôt anguleuse.

— Tâchez de vous rappeler un mot contenant la lettre *f*.

— J'y suis.

— Comment est-elle divisée. Est-ce que la boucle supérieure de l'*f* est plus longue que l'autre, ou bien le contraire? Ou bien sont-elles égales?

— La boucle inférieure est beaucoup plus longue. Il n'y a presque pas de boucle supérieure.

— Comment sont barrés les *t*? D'un trait fort, ou faible?

— Faible.

— Merci, ce sont là des caractéristiques qui sont constantes, de quelque main qu'on se serve.

— Alors, vous croyez que j'ai reçu cette note.

— Laissez-moi continuer. Voulez-vous me répéter ce qu'a dit votre tante immédiatement avant de mourir.

— « N'ayez pas peur de moi. Baissez la tête, là. » Je me rends compte que cela n'a aucun sens.

— Bien au contraire. A quel moment a-t-elle frappé?

— Je ne sais pas. Peut-être une heure après que je vous ai eu quitté.

— Ce devait être une heure. Combien de temps êtes-vous restée accablée sous la terreur, miss Murcheson?

— Je ne sais pas non plus. J'ai entendu sonner deux heures et demie après que j'ai eu transporté Mrs. Vanesse dans sa cabine.

— Elle devait être très lourde.

— J'y suis arrivée. J'ai fermé ses yeux. J'ai recouvert le manche du couteau avec les plis de sa robe. Ce sont les deux choses que vous avez remarquées. Certainement, mon témoignage à ce sujet vous enlève tous doutes au sujet d'un suicide.

Stone dit avec une patience affolante.

— Ma chère miss Murcheson, votre tante était une personne très raffinée. Impossible d'admettre qu'aucun accès de désespoir, si profond qu'on l'imagine, ait pu la pousser à se glisser en secret à la cuisine pour s'emparer d'un instrument aussi vulgaire et brutal en vue de se tuer. Il y avait bien d'autres moyens à sa portée, bien plus adaptés à son naturel.

— La mer, par exemple.

— La mer, comme vous dites. Mon idée personnelle est que sa

pharmacie privée contient un produit efficace qu'elle avait l'habitude de prendre pour calmer ses nerfs. Une dose massive aurait fait l'affaire. C'est cela qu'elle aurait choisi pour se suicider et non pas un couteau de cuisine.

Stone s'arrêta un moment. Il pesait quelques considérations dans son esprit. Il demanda : — Pourquoi lui avez-vous fermé les yeux?

— Je l'aimais.

— Oui, elle s'est occupée de vous pendant votre jeunesse.

Miriam, avec une patience qui égalait celle de Stone, répondit : — Tout ce que j'ai connu de Mrs. Vanesse se rapporte au peu de temps que nous avons passé ensemble sur ce bateau. Mon plus long entretien avec elle a eu lieu hier après-midi sur le pont quand elle m'a raconté une anecdote ayant trait à un vol et à un médaillon.

Stone manifesta un vif intérêt : — Dites-moi tout ce que vous pourrez vous rappeler de cette conversation.

— Mrs. Vanesse me demanda de m'asseoir, à côté d'elle, sur le canapé : elle dit qu'elle était en proie à une crise de mélancolie.

— Mélancolie, essayez de vous rappeler ses expressions exactes si vous pouvez.

— Je crois qu'elle parla d'une véritable crise de mélancolie. Elle ajouta qu'on pouvait considérer cette mélancolie comme une maladie dont elle n'avait souffert que très rarement. Je suggérai qu'il ne manquait pas de remèdes pour cette maladie et elle répondit qu'elle connaissait des cas sans remède.

— Vous en êtes certaine. Je trouve cela très important, miss Murcheson.

— Oui, j'en suis certaine. Mrs. Vanesse se mit à raconter, à l'appui de son dire, l'anecdote du médaillon. A l'âge de sept ans, elle avait noué une étroite amitié avec une enfant appelée Edna. Elle découvrit que Edna avait volé un médaillon d'argent en forme de cœur à une amie commune, une enfant de six ans, nommée Béatrice. Ce serait ridicule, je présume, d'établir un rapport entre ce médaillon et cette anecdote et l'autre médaillon qui prouve si pertinemment mon identité avec Jennifer Murcheson — et qui démontre si miraculeusement l'impossible.

— En réalité, miss Murcheson, ce médaillon est seulement un accessoire dans une chaîne de preuves.

— Soit, je continue. Mrs. Vanesse était accablée à l'idée de révéler à Edna qu'elle connaissait sa faute. Elle avait peur de la voir succomber sous le poids du remords, et se jeter à l'eau, mais elle finit tout de même par le lui dire. Edna la battit, ainsi que Béatrice et garda le médaillon. Elle les terrifia, par la suite, avec la menace de leur arracher les yeux et de les donner à manger au chat si elles révélaient son larcin. Mrs. Vanesse me dit avoir ressenti, alors pour la première fois, ce que c'était que la mélancolie.

— Ses expressions exactes, si vous pouvez, je vous prie.

— Elle dit avoir fait connaissance, alors pour la première fois, avec ce genre de mélancolie pour lequel il n'y a point de remède; que tout ce qui étayait sa confiance en son amitié lui paraissait avoir été brisé sans raison sous un talon impitoyable, que le monde

était devenu vide pour elle et qu'elle était seule avec elle-même. Pardonnez-moi d'insister encore, mais il n'y a aucun rapport entre cette anecdote et le médaillon qu'on a laissé sur ma table la nuit dernière.

— N'insistez pas sur l'évidence. Ces paroles ont une bien plus grande importance que le médaillon.

— Je ne vois pas comment.

— Vous n'êtes pas psychiatre.

Tout d'un coup, le sens des paroles de Miriam frappa Stone.

— Ne venez-vous pas de dire que le médaillon a été laissé, ici, la nuit dernière?

— Et comment, sans cela, la marque de mes doigts serait-elle à l'intérieur?

— Je dois vous demander de me dire la vérité là-dessus.

— Le médaillon se trouvait sur cette table quand je revins de la cabine de Mrs. Vanesse. Il n'y était pas quand j'étais partie. Je l'ouvris et regardai la miniature. J'étais troublée et malade. Je lavai une tache de sang sur ma robe de chambre et la vue du sang me rendit encore plus malade. Je m'évanouis. Je me rendis compte, juste au moment où je perdis connaissance, que j'avais oublié de fermer le verrou de ma porte. Je n'ai pas repris connaissance avant le matin. Le médaillon avait disparu. Vous ne me croirez pas, mais c'est la vérité.

— Ce que je puis croire ou ne pas croire est sans intérêt, mais la signification psychologique de tout ce que vous me dites est importante. Revenons, si vous le voulez bien, à cet entretien sur le pont avec Mrs. Vanesse? quelle était son attitude?

— J'ai eu l'impression sur le moment qu'il y avait quelque chose de furtif dans son attitude. Je me rappelle qu'elle a regardé à droite et à gauche comme si elle craignait que quelqu'un l'entende. Elle a eu encore ce geste avant de parler du médaillon et une fois de plus quand elle m'a interrogée au sujet d'une marque.

— Une marque?

— Elle me demanda si on ne m'avait jamais enlevé une petite marque, à peine visible, ici, sur la gorge. Quand je lui eus affirmé que non, sa figure changea d'une façon étonnante, en un instant. Elle me regarda presque avec épouvante. Cela ne dura qu'une seconde, et alors, elle affirma que sa mémoire avait dû la tromper, qu'il n'y avait jamais eu de marque. Vous vous rappelez peut-être l'expression de Mrs. Vanesse lorsqu'elle s'est évanouie l'autre jour à table. C'était la même.

— Je commence à comprendre la cause de cet évanouissement. Je commence à comprendre beaucoup de choses.

— Commencez-vous à avoir quelque confiance en moi?

— Je vous répète que cela n'a aucune importance.

Encore une fois, Miriam fondit en larmes :

— Je suppose que cela n'a pas non plus d'importance que l'on ait détraqué le verrou de cette chambre, qu'il ait été volontairement mis hors d'usage pour faciliter sa tâche au meurtrier et lui permettre de venir me tuer cette nuit.

Stone se leva. Il ne fit aucun effort pour arrêter le cours de ses larmes. Il regarda sa montre.

Il dit : — Rien maintenant n'importe, excepté le temps. Il est dix heures. Vous prétendez que ce verrou a été mis hors d'usage pour faciliter un attentat contre votre vie. Je suggère que vous effaciez la trace de ces larmes et que vous alliez rejoindre les autres au salon. Restez-y. Je vous rejoindrai après que j'aurai envoyé un message et reçu la réponse.

— Vous savez faire fonctionner la T. S. F.

— Oui.

— Dites-moi — au moins faites cela — à qui envoyez-vous un message?

Il lui sembla que son regard s'adoucissait un peu. Elle se rendit compte que c'était par pitié.

Il dit : — A la police.

Stone quitta la cabine et ferma la porte.

CHAPITRE XXIV

Il avait dit : « A la Police; » il avait dit qu'il était dix heures et que le temps seul comptait maintenant.

Miriam se demandait si Stone envisageait cette importance du temps par rapport à lui ou par rapport à elle. Elle chercha à faire le compte de ce qu'elle avait gagné à cette conversation avec lui. Pas grand'chose. Il la croyait peut-être en péril. Il l'avait cru de longue date, d'après le témoignage de Murcheson, et avait attribué sa fuite de Californie à quelque menace de danger.

L'incident du médaillon semblait ne l'avoir nullement convaincu qu'elle n'était pas Jennifer Murcheson. Alors pourquoi cette importance qu'il accordait au temps?

Elle se sentit frissonner. Pour elle, le temps était d'importance. Chacune des minutes qui s'écoulaient lentement la rapprochait de son destin. C'est cet aspect effrayant qu'elle envisageait : un rendez-vous avec la mort.

Un recours lui restait dans son angoisse : son amour pour Stone. Une chose, au moins, semblait claire, il fallait insister pour rester avec lui jusqu'au jour. Quand les autres se seraient retirés, et spécialement Murcheson et Forsythe, et que le yatch ne serait plus rempli que des bruits de la tempête durant les longues heures de la nuit, dans ces moments incertains entre la veille et le sommeil si propice à tous les crimes, elle insisterait pour veiller avec Stone. Elle ressentit comme une sensation de paix et de sécurité. Ayant effacé de sa figure les traces de ses larmes, elle se hâta, talonnée par un nouveau sursaut de peur, de sa cabine vers le salon.

Les parties de tric-trac étaient terminées et Murcheson, Forsythe et Crowninshield étaient attablés devant un plateau chargé de verres Miriam se rendit compte qu'ils feignaient d'ignorer son récent

départ et ses sanglots. Elle se douta que Crowninshield avait dû fournir une explication basée sur son état.

C'était parfaitement juste. Crowninshield avait écarté les suggestions de Murcheson et de Forsythe qui lui demandaient de s'occuper d'elle. Murcheson avait été précis à cet égard, insistant pour qu'on lui fît prendre un calmant pour remettre ses nerfs et lui procurer une bonne nuit de sommeil.

Crowninshield avait refusé. Il fallait s'attendre, disait-il, à de pareils écarts, de temps en temps, qui pouvaient même avoir une valeur thérapeutique en ouvrant des brèches dans le mur qui entourait sa conscience. En un sens, il fallait les considérer comme une heureuse élimination de toxines mentales.

Miriam nota que Murcheson était plus attentionné que jamais. Il alla à elle, lui offrit son bras, le bateau étant très instable, et lui avança une chaise devant la table de jeu. Il était impossible d'avoir un regard plus prévenant. Même cette impression qu'il donnait de vous regarder à travers des verres avait diminué, et sa voix avait les inflexions les plus chaudes et les plus amicales.

— Asseyez-vous là, Jennifer, dit-il. Je suis heureux que vous soyez revenue. Nous avons besoin d'un quatrième au bridge. Pardonnez-moi de vous tyranniser un peu en insistant pour que vous jouiez. Nous avons tous besoin de faire diversion à nos pensées.

Il enleva la boîte de tric-trac et la remplaça par des cartes et des marques. Il étala un des jeux.

Il dit : — La nuit sera longue. Comme je dois veiller Kate, j'aurai besoin d'une heure ou deux de repos. Si nous fixions une heure pour finir la partie? Disons minuit.

Ils tirèrent les cartes et Miriam sortit un as de pique. Il était impossible, pensa-t-elle, de tomber sur un plus sinistre présage. Mais le cadre ne s'y prêtait pas. Il était trop élégant et aurait dû être remplacé par une lande stérile, un chaudron, et, nécessairement, une sorcière. Crowninshield ne ferait-il pas l'affaire? Seul, il avait l'âge adéquat. Il avait tiré la carte la plus haute après cette de Miriam. Il contempla la jeune fille. Celle-ci lui jeta un regard de côté et surprit un sourire amusé sur ses lèvres, tandis qu'il promenait ses regards de l'as de pique à elle.

— Chose curieuse, dit-il, que la persistance d'une superstition.

Il eut la surprise de voir Murcheson se tourner presque sauvagement de son côté.

— C'est de la chance! L'as est tourné sens dessus dessous. Cela signifie que le temps de la mauvaise fortune est passé pour elle.

— Qu'importe ce que cela signifie. Vous ne m'apportez aucune preuve contraire : une superstition est impossible à détruire. Le monde serait décimé toutes les nuits s'il y avait quelque chose de vrai en elle. Je veux dire si tous les gens qui tiraient un as de pique, devaient mourir. Ou si le malheur devait résulter d'autres signes de ce genre. Certainement, Mr. Murcheson, vous êtes de mon avis?

— Je vous concéderai seulement que le superstition n'a d'effet que pour ceux qui y croient.

Il se tourna vers Miriam et dit avec chaleur :

— Vous rappelez-vous ce que j'ai dit? L'as de pique sans dessus dessous a la plus bénéfique des influences. Je sais que vous croyez au présage, Jennifer, parce que je vous ai vu pâlir.

— J'ai pâli?

— Et, maintenant, dit Forsythe, vous rougissez. Comme une parfaite Victorienne, sauf au physique, je m'empresse de l'ajouter.

— J'avais cru que les femmes de cette époque étaient attirantes.

— Non, elles étaient trop massives.

Miriam abattit ses cartes et le jeu continua sans incident. Une heure passa et ils notèrent les effets croissants de la tempête dans laquelle le yacht entrait à présent. Le vent avait cessé de gronder sourdement et sifflait maintenant de toutes ses forces.

Un cendrier glissa de la table et se répandit sur le plancher. Ils s'arrêtèrent de jouer pendant que Forsythe sonnait Murray.

— C'est le commencement, dit Murcheson. Je puis vous tranquilliser, Jennifer; on peut se fier à la *Dona-Louise*. Elle a affronté de bien plus mauvais temps et Liggett est un excellent marin. C'est de l'eau salée, et non pas du sang qu'il a dans les veines.

Forsythe broncha et faillit tomber en regagnant son siège. Il dit :

— J'admire le bonheur des pauvres; seuls, les riches peuvent s'offrir le luxe d'un yacht, pour arriver à s'exposer à de pareils dangers. J'envie le sort du plus humble vagabond.

— Pourvu, dit Murcheson en plaisantant, que vous puissiez le contempler dans un fauteuil du haut d'un troisième étage.

— Peut-être avez-vous raison. La plupart des choses vraiment bonnes dans la vie sont celles que nous créons nous-même. Et toute création personnelle suppose que l'on s'est donné de la peine. Hélas, ce n'est pas mon cas! Je ne m'étais jamais examiné aussi profondément, Jennifer. Et vous? Je me découvre absolument dépourvu d'énergie.

— Voilà un mot qui sonne bien mal.

— Vraiment? Disons que je lâche la bride.

Murray entra et Murcheson lui dit :

— Un cendrier est tombé sur le tapis. Voulez-vous le nettoyer, je vous prie?

— Certainement, monsieur.

— Comment vont les choses en bas?

— Pas mal, monsieur.

— Veillez à ce que tout soit bien attaché dans les cabines, n'est-ce pas?

— C'est fait, monsieur. Tout est en sécurité.

— Bien.

Murray se retira et le jeu reprit. Ce fut aux environs de minuit, à un moment où Murcheson abattait ses cartes, que Crowninshield demanda négligemment à quoi Stone pouvait bien s'occuper.

— Il avait l'intention d'envoyer un message, dit Miriam. Il est probablement encore dans la cabine à attendre la réponse.

Miriam remarqua la réaction de Murcheson dont les mains s'immobilisèrent aussitôt sur ses cartes.

— Je ne savais pas que la manipulation de la radio fût un des talents de Stone.

Crowninshield expliqua : — C'est un des nombreux à côté, auxquels il s'est intéressé pendant qu'il était attaché au service médical de la police.

— Je n'aime pas cela.

— Vraiment? Pourquoi pas?

— Je suis absolument persuadé qu'il est en train de communiquer avec Baltimore. Il est obsédé par cette idée stupide que Kate ne s'est pas donné la mort elle-même. Il va encore nous occasionner des ennuis sans fin et nous infliger des délais interminables. Si je l'avais su, j'aurais dit à Liggett de lui interdire l'usage de cet appareil. Maintenant, il est trop tard.

Murcheson se leva :

— J'avais espéré le convaincre qu'il se trompait. Je vais vous souhaiter le bonsoir... Je vous suggère, ma chère Jennifer, de vous retirer aussi. Demain sera une journée pénible et énervante. Voulez-vous être assez bonne pour considérer le jeu comme terminé et faire le compte des mises, Dr Crowninshield? Je paierai ma part demain matin.

Murcheson se dirigea vers la porte.

Il dit, juste au moment de sortir :

— Je regrette ce petit mouvement d'impatience. Je n'ai aucun dessein d'empêcher le cours de la justice. S'il est nécessaire, qu'elle intervienne. Venez avec moi, Forsythe.

— Certainement.

Forsythe souhaita le bonsoir à Crowninshield et à Miriam. Il dit qu'il était très naturel que son oncle eût les nerfs un peu tendus.

Il suivit Murcheson hors du salon.

CHAPITRE XXV

Miriam jouit d'un instant de sécurité pendant que Crowninshield totalisait les points.

C'était, considérait-elle, nécessairement dans le plan du meurtrier qu'il n'y eût pas de témoin de son acte. Et surtout pas Crowninshield, dont le témoignage, comme expert, était indispensable pour certifier la maladie de Miriam.

Elle souhaitait prolonger ce moment d'armistice pendant tout le temps où Stone aurait à faire dans la cabine de la radio. Sinon, elle serait obligée d'aller l'y rejoindre. Elle observa l'exactitude scrupuleuse avec laquelle Crowninshield faisait ses comptes.

Il dit :

— Je suis assez tenté de tomber d'accord...

— Avec qui, docteur?

— Avec votre oncle. Stone n'est pas dans son humeur normale. Je connais parfaitement l'origine de son bouleversement psychologique actuel.

— De quel bouleversement? demanda Miriam.

— Oh! voyons, voyons! miss Murcheson. J'ai encore l'usage de mes cinq sens. Vous l'aimez, n'est-ce pas?

— Oui.

— Bien. Très bien même. Et, là-dessus, qu'allez-vous faire?

— Rien, que je sache.

— Cela n'a pas de sens. Vous êtes devant un problème grave. Peut-être impossible. Je vous demande encore : comment allez-vous vous y prendre?

— Qu'y a-t-il de grave là-dedans? Il n'y a qu'une attitude à observer en pareil cas : soupirer et attendre. Il demandera ma main où il ne le demandera pas.

— Avec un homme comme Stone, cela ne vous mènera à rien. J'insiste, à nouveau, sur la gravité du cas. Et, pour commencer, il ne se doute pas qu'il vous aime.

— M'aime-t-il?

— Il le faut bien. Autrement, il faudrait qu'il souffrît de graves troubles gastriques nerveux, chose impossible, car son appétit est excellent. Vous pouvez vous rappeler que ce soir, au dîner, il a repris un second pluvier et a attaqué vigoureusement le rôti.

— Bien, alors?

— Non, miss Murcheson, c'est fort loin d'être bien. Il y a d'abord cette barrière entre un médecin et son patient, un patient qui doit d'abord être guéri. Il y a aussi la question de la compatibilité d'humeur. Rappelez-vous qu'il est au courant de toute l'histoire de votre cas, et qu'il connaît, par conséquent, cette personnalité bien accentuée, que nous nous efforçons de vous rendre.

— D'après Mr. Vanesse, miss Murcheson avait mauvais caractère.

— Précisément. Confrontez cela, comme Stone doit nécessairement le faire, avec sa carrière. Quand vous aurez recouvré cette personnalité indépendante et volontaire, il faudra bien qu'il se demande s'il doit vous corriger. Pourra-t-il prendre le temps de faire de vous une compagne qui puisse s'accommoder de ce calme et de cette attitude impersonnelle et scientifique qu'il doit maintenir devant la vie?

— Ceci est parfaitement faisable, Docteur.

— Vous prenez la chose légèrement. Je me permets de vous suggérer qu'elle est sérieuse. Ensuite, il y a la question de votre quasi effarante fortune. La famille de Stone est loin d'être sans moyens. Son frère possède des manufactures de soie, qui, je suppose, doivent pendant le cours de cette guerre, s'être spécialisées dans la fabrication des parachutes et autres choses de ce genre. Eventuellement, Stone pourra hériter une fortune considérable, mais qui ne peut supporter aucune comparaison avec la vôtre. Tout cela est préoccupant. Stone n'est pas homme à extérioriser ses chagrins intimes.

— J'espère que non. Et n'êtes-vous pas bien pessimiste, Docteur? Je croyais que l'amour ne connaissait pas d'obstacles.

— Son triomphe, quand il se produit, est généralement bref, presque aussi peu durable que l'éclat d'une rose dans un verre. Mais je suis vieux et suis resté sentimental. Tant que l'éclat dure,

il y a de l'espoir et je suis aussi vraiment fatigué! Vous m'excuserez si je vous laisse?

— Certainement, docteur.

Crowninshield se leva.

— L'avis que je vous donne est d'attaquer franchement et de front. Réduisez les paroles au minimum. De mon poste d'observation extérieur, j'ai noté, au cours de ma vie, une chose à ce sujet, miss Murcheson. La voici : trop parler peut ruiner un amour dans ses commencements.

Crowninshield lui adressa un sourire très doux et quitta le salon. Il laissa Miriam passablement bouche bée. Ses sentiments pour Stone étaient donc si visibles? Si visibles aux yeux de tous, excepté aux yeux de Stone malheureusement. Et puis après? Quelle importance cela aurait-il lorsqu'elle aurait cinq brasses d'eau au-dessus d'elle ou toute la profondeur de l'Océan?

Cette sombre pensée raviva étrangement sa peur et la pensée revint la hanter du danger qu'elle courait à rester seule. Elle décida de se mettre tout de suite à la recherche de Stone. Le salon maintenant vide lui paraissait hostile en dépit de son charme et de ses lumières. Elle eut de la difficulté à ouvrir la porte donnant accès sur le pont. Elle dut employer toute sa force et recula presque en face du bruit et de la fureur de l'ouragan. Un flot d'écume inonda son visage. Les sifflements stridents du vent évoquaient des hurlements de fous en délire. Elle atteignit le bordage et s'accrocha désespérément à la rambarde. Le capitaine Liggett surgit prestement et la saisit par le bras. Il hurla, par-dessus le bruit du vent :

— Qu'est-ce que c'est que cette folie?

Miriam cria à son tour, avec moins d'efficacité : — Je veux voir le Dr Stone.

— Je me moque de ce que vous voulez. Vous allez descendre tout de suite.

— Non, je veux aller à la cabine de la radio.

— Vous allez m'obéir et descendre immédiatement. Liggett resserra son étreinte, enleva Miriam et traversa le pont jusqu'à la porte du salon, qu'il ouvrit. Il la déposa sur le seuil. Il dit sur le même ton :

— Ne remettez pas les pieds sur le pont, miss Murcheson, je vous le défends. Regardez! Il désignait du doigt la surface invisible des eaux en fureur. — Au moindre faux pas, vous seriez précipitée dans la mer. Nous ne pourrions rien pour vous sauver. C'est un miracle que vous ayez réussi à atteindre le pont. Il fit claquer la porte.

CHAPITRE XXVI

Miriam se sentit transie de froid et se rendit compte que ses vêtements étaient trempés. Se changer était l'affaire de quelques minutes, mais il fallait aussi descendre et rester seule un moment

dans sa cabine, ce qui était fournir au meurtrier l'occasion qu'il guettait avec tant de patiente ténacité.

Mais il n'était pas nécessaire qu'elle restât seule. Elle pouvait appeler Biddle quitte à endurer, de nouveau, ses propositions de chantage; pourtant elle l'aiderait à changer de costume.

Non sans trébucher plus d'une fois aux chocs violents qui secouaient le bateau, Miriam descendit l'escalier et commença à traverser le couloir.

La porte de la cabine de Mrs. Vanesse était entre-bâillée. Elle s'ouvrit un instant toute grande au moment où une vague fit dresser l'avant du navire, puis se referma presque complètement lorsque le yacht plongea de nouveau en gémissant. Par respect pour la morte, Miriam s'arrêta pour fermer la porte et jeta machinalement un regard à l'intérieur.

Forsythe était agenouillé près du lit. Ses mains s'accrochaient à la planche de roulis pour se maintenir. Il leva vers Miriam une face tordue et ravagée par la douleur lancinante qu'il avait trop longtemps tenue sous un contrôle de fer. Ses joues portaient les traces de larmes et sa poitrine était soulevée par des sanglots irrésistibles. Il dit :

— Ne vous en allez pas. Je ne peux pas me retenir. Cela me fait du bien. C'est passé.

— Je vous plains. Je vous plains beaucoup.

— Merci, merci d'être venue. Je voulais vous demander de rester avec moi quelque temps. Vous êtes venue pour cela? Vous allez rester?

— Oui.

Miriam ne pouvait pas répondre autrement en face d'une pareille douleur. La cabine était imprégnée d'une atmosphère presque surnaturelle. Elle était seulement éclairée par une petite lampe de chevet, au pied du lit, qui se balançait irrégulièrement. Cette lampe était voilée de taffetas couleur d'aigue-marine et répandait une faible lueur fantomatique sur le masque calme de la morte, d'une pâleur de cire.

La figure de Forsythe s'éclaircit, comme s'il lui était venu un énorme soulagement. Il se leva.

— Vous êtes vraiment aimable. Vraiment bonne. Il indiqua du geste le divan sous les hublots : Asseyez-vous, je vous prie, si vous pouvez. Je n'ai jamais affronté un temps pareil, je veux dire sur un navire d'aussi faible tonnage.

Comme il faisait mine de fermer la porte de la cabine, un sursaut de méfiance poussa Miriam à lui demander de la laisser ouverte, simplement attachée par le verrou, mais il fut immédiatement à son côté, arrangeant un coussin pour la maintenir plus solidement sur le divan.

Son inquiétude ne persista pas et la cabine parut remplie d'une paix extraordinaire qui reléguait bien loin la violence des éléments déchaînés à l'extérieur. Miriam eut la sensation que ce calme émanait de la présence de cette paisible figure immobile sur sa couverture de soie. Elle trouvait cependant qu'il aurait mieux valu donner

plus de lumière au lieu de la lueur vaporeuse de cette unique lampe dont les reflets pâles couraient sur le visage de cire de la morte, au gré des mouvements du bateau.

— J'ai toujours cherché à inspirer ma conduite d'une règle : paraître toujours, en toutes choses, un homme *civilisé*. Il y a des manières d'agir d'homme civilisé et d'autres qui ne le sont pas. J'ai été stupide.

— Pourquoi stupide?

— Parce que civilisé signifie, je veux dire dans le sens péjoratif du mot, vous comprenez?

— Oui, oui.

— ...Signifie la mort de toute émotion vraie. On ignore les réalités ou bien on les surplombe avec une sorte de grâce arrogante qui est supposée le comble de l'élégance. Chez les rustres, cela s'appelle de l'insensibilité. Pour nous, c'est de la politesse. Au fond c'est la même chose. Forsythe sourit franchement à Miriam. Ah! ce cri m'a fait du bien.

— Quelqu'un peut-il vous connaître vraiment?

— J'en doute. Comment le pourrait-on? Je ne suis jamais certain de me connaître moi-même.

Miriam sentit surgir entre eux, une étrange communion de sentiments, une vague de mutuelle compréhension née du caractère émouvant de la scène : le tumulte de la tempête, cette morte impassible, son fils accablé de douleur, ses cruelles appréhensions à elle. C'était un de ces rares moments où les cœurs sont prêts à s'ouvrir aux confidences.

Elle demanda : — Est-ce que vous connaissez M. Murcheson intimement?

— Mon oncle? A peine un peu plus que vous-même. Ma mère et moi, le rencontrions à de longs intervalles entre nos voyages à l'étranger, mais vous savez ce que sont ces rencontres. Un dîner au Plaza, une soirée au théâtre, une heure à échanger des propos si insignifiants qu'on peut dire qu'ils n'existent pas. Nous avions peu de chose en commun. Vous nous avez rapprochés beaucoup plus que nous ne l'avons été jamais.

— Comment cela?

— Mais parce que nous avons dû unir nos efforts pour votre recherche. Comment aurions-nous pu faire autrement?

— D'après le peu que m'a dit le Dr Crowninshield, aucun de vous ne connaissait beaucoup miss Murcheson.

— C'est vrai en un sens. Est-ce que vous persistez à toujours parler de vous-même comme d'une autre personne, Jennifer? Pour si difficile à croire que cela vous paraisse encore, nous sommes vos plus proches parents. Ainsi, vous comprenez bien que nous ne pouvions pas rester les bras croisés devant votre disparition.

— Est-ce Mr. Murcheson qui a mis le premier en avant l'idée de schizophrénie?

— Je ne me rappelle pas. Pareille idée surgit naturellement quand il est question de troubles mentaux. On y songe, on la développe. On ne sait qui l'a proposée le premier.

« Jusqu'à quel point, se demandait-elle, oserai-je continuer dans ce sens? »

Forsythe, elle s'en rendait compte, ne lui prêtait qu'une attention distraite, et ses réponses étaient indifférentes, automatiques. Manifestement, toute sa pensée était occupée de sa mère, car ses yeux ne quittaient pas la couche où elle reposait.

— Est-ce que c'est Mr. Murcheson qui a décidé de s'adresser au Dr Crowninshield?

— Non, c'est moi qui l'ai proposé. Ma mère et moi avons dû nous embarquer à Lisbonne. Nous y sommes restés quelque temps avant de trouver un bateau. Naturellement, nous nous sommes constamment trouvés en contact avec des réfugiés. La ville offrait un spectacle affolant, certains paraissaient réduits au plus grand dénuement et d'autres étalaient un luxe insensé. Des diamants étincelants au milieu des ordures. Ma mère avait horreur de ce spectacle.

— Comme je la comprends.

— Je trouvais ce milieu excitant. Je fis connaissance avec un psychiatre viennois dans le bar de Bragança sur la Ruado Alercin. Nous fîmes de larges emprunts à sa cave au cours de plusieurs séances. Naturellement il parla métier. Il me fascina.

— Il connaissait le Dr Crowninshield?

— Oui, et il professait pour lui le plus grand respect. Il le considérait comme le meilleur praticien d'Amérique. Son nom s'imprima dans ma mémoire à mesure que nous absorbions, litre après litre, un assez bon porto. De sorte que je le proposai immédiatement à mon oncle comme l'homme qu'il nous fallait.

L'expression de chagrin concentré avait abandonné la face de Forsythe. Une légère contraction et sa figure avait repris son aspect habituel. Il se tourna directement vers Miriam et demanda nettement :

— Pourquoi me posez-vous ces questions?

La communion sympathique et l'élan de compréhension mutuelle avaient disparu devant la tension comme chargée d'électricité que manifestait alors son attitude. Il faisait de son mieux pour dissimuler cette nervosité, mais sans grand succès. La sensation de paix s'était évanouie et, à sa place, se glissait un sentiment de danger qui envahissait la chambre comme une vapeur invisible et maléfique.

Tous les renseignements convergeaient vers Forsythe, et Miriam sentit finalement, que le meurtrier était devant elle. Selon toutes probabilités, ce bar de Lisbonne était l'endroit où le complot avait été conçu et finalement arrêté dans l'esprit de Forsythe. Peut-être avec comme point de départ, l'attention distraite qu'il avait accordée au bavardage du réfugié viennois.

Elle ne croyait pas du tout que ce psychiatre ait été impressionné par la personnalité de Crowninshield. Autrement, Forsythe ne l'aurait jamais recommandé à Murcheson. Certainement, au contraire, on avait dû suggérer que Crowninshield était sur le point de radoter,

et le Viennois avait dû qualifier son état de sénile ainsi que Stone, non sans hésitation, avait été contraint de le faire.

Cette conviction et la conscience du péril saisirent si fort Miriam que tout son instinct se tendit vers une fuite immédiate. La terreur qui l'étreignait lui suggéra un prétexte de fuite.

— J'ai froid, dit-elle. Je suis allée sur le pont et mon costume est trempé. J'ai besoin de me changer.

Elle sourit comme pour s'excuser et elle allait se lever, mais Forsythe se pencha vers elle et posa légèrement la main sur son poignet. Il n'appuyait pas, sa main restait là simplement froide et légère, mais un pressentiment secret avertissait Miriam qu'au moindre faux mouvement de sa part cette main se refermerait sur son poignet comme un cercle de fer.

Il demanda de nouveau : Pourquoi ces questions? Qu'avez-vous dans l'esprit?

Miriam fit effort por continuer à sourire. Les muscles de ses lèvres avaient peine à lui obéir.

— La pneumonie, principalement.

— Je parle sérieusement.

— Eh bien! j'ai été curieuse. Je le suis encore. Le Dr Crowninshield m'a dit pas mal de choses, mais pas tout.

La main de Forsythe restait toujours très doucement posée sur son poignet.

— Que voudriez-vous savoir encore, Jennifer?

(Il était circonspect maintenant, sa retraite était plus dangereuse qu'une avance.)

— J'aimerais savoir si c'est Mr. Murcheson qui a choisi les autres personnes signalées par l'agence Darney. Si c'est lui qui les a éliminées et m'a finalement désignée.

— Je trouve singulière votre façon de vous exprimer, Jennifer. Nous ne cherchions pas quelqu'un qui fasse l'affaire. C'est vous que nous cherchions. L'oncle m'a laissé le soin des recherches, pour employer votre langage. Il fournissait les fonds, je donnais mon temps. Lui, était absorbé par sa fondation philanthropique.

Il s'arrêta et un complet silence régna. Le regard caressant de Forsythe ne cessait de se porter attentivement sur le visage de Miriam qui faisait tous ses efforts pour paraître tranquille. Elle n'osait plus le regarder en face. Ses yeux se tournèrent vers le lit. La face calme de Mrs. Vanesse n'avait-elle pas bougé un peu? Un frisson glacé la parcourut à l'idée de ce mouvement d'une morte. Il n'en était rien. C'était un effet de lumière, ou peut-être les liens qui, sous la couverture, retenaient le corps pour le soustraire aux secousses, s'étaient-ils un peu relâchés.

Il dit doucement, comme s'il venait de se convaincre en lui-même de l'évidence du fait : Vous savez, n'est-ce pas?

— Il faut que je parte réellement, je tremble comme une feuille. Ces vêtements me glacent.

— Vous savez, n'est-ce pas?

Si elle pouvait se dégager de son étreinte, si elle pouvait bondir vers la porte.

Elle essaya doucement de retirer sa main; Forsythe ne fit aucun effort pour la retenir. Sa respiration se fit haletante.

Il changea de couleur.

— Epousez-moi.

— Non.

— Epousez-moi, Miriam.

— Non.

Il dit avec un accent désespéré : Folle! Oh! Folle!

Ses mains la saisirent à la gorge.

Elle lutta de toutes ses forces, se débattant avec la dernière énergie, tandis qu'une sueur d'angoisse inondait ses joues.

Déjà, ses tempes battaient, elle allait perdre connaissance quand l'étreinte mortelle se relâcha. Ses mains retombèrent tandis qu'il poussait un cri de mortelle terreur.

— Oh! non, mère! Non, mère!

Le corps de Mrs. Vanesse, ses attaches rompues par une violente secousse du yacht, s'était tourné de côté et penchait sur le bord du lit.

Forsythe tomba, tout tremblant, par terre en sanglotant. Ces sanglots se transformèrent en hurlements, les hurlements d'une âme souffrant toutes les agonies de l'enfer, quand le cadavre le heurta et vint tomber à son côté.

CHAPITRE XXVII

Miriam s'enfuit de la cabine où Forsythe continuait à ramper, en proie à une folle terreur. Elle traversa le passage et courut au salon où elle tomba sur le tableau que formaient Stone et Crowninshield. Ce dernier, avait l'air accablé. Il semblait effondré sur sa chaise tandis que Stone était debout devant lui tenant à la main divers radiogrammes. La figure de Stone exprimait les plus sympathiques regrets et ils étaient tous deux trop absorbés par leur propre contrariété pour accorder à Miriam autre chose qu'un regard distrait.

Elle était incapable de se contrôler, sa voix haletait d'horreur.

— Il m'étranglait! Il m'étranglait à mort quand le corps de sa mère a glissé et est tombé sur lui.

Stone dit vivement : Forsythe?

— Oui, il m'aurait tuée si ma mère, si le corps...

— Restez là avec le Dr Crowninshield.

Stone releva légèrement le menton de Miriam et regarda son cou :

— Hum! oui.

Il ne s'attarda pas davantage à l'examiner, déposa les radiogrammes sur les genoux de Crowninshield et sortit précipitamment du salon.

Crowninshield s'enfonça encore davantage dans son fauteuil. Son regard exprimait une angoisse pathétique. Il leva ses belles mains vers Miriam en un geste d'appel désolé.

— Miss Lake, je ne sais en quels termes m'excuser après tout

ce que vous avez enduré. Remercions Dieu que vous soyez encore vivante.

Miriam se senti soudain renaître. Le son de son nom ne lui avait jamais été particulièrement agréable mais, cette fois, il lui faisait l'effet d'une eau fraîche et pure quand on meurt de soif. Toute sa terreur l'abandonna, comme une fièvre qui tombe soudainement et ses nerfs se détendirent à tel point qu'elle sentit ses jambes se dérober. Elle se laissa tomber sur son siège.

— Je devine que Stone a fini par me croire.

— Ces radiogrammes l'ont convaincu. Miss Lake, vous avez été victime d'une grave injustice. Je remercie encore Dieu qu'une menace terrible ait été écartée. Une menace contre votre vie. Quant à moi, je suis fini. Mon œuvre est finie. Je ne suis plus qu'un vieil homme brisé. Un fou, de la pire et de la plus dangereuse espèce, parce qu'intellectuelle.

Miriam laissa à Crowninshield tout le loisir de se plonger dans un amer retour sur sa propre personne. Il avait perdu la confiance en lui-même et avec elle, s'écroulait tout l'édifice de sa vie. Rien ne restait du temple que les murs extérieurs. Un pas, ou deux peut-être, réalisés par lui dans le désert inexploré de la psychiatrie. Cela pourrait rester, si le vent ne l'effaçait pas. Mais rien de plus.

Un soupir, une pause et Miriam put placer un mot :

— Puis-je voir ces radiogrammes, docteur?

— Je vais vous les lire. Ils émanent du département de la police de New-York City, d'un inspecteur Wallace Murgatrogt, pour être précis. C'est un ami de Stone. Je dois vous prévenir que leur ton général pourra vous choquer comme un peu cavalier. L'inspecteur Murgatrogd ne se rend pas compte de la tragique gravité de votre situation et de l'importance capitale des investigations que Stone lui demandait de mener.

— Peu m'importe le ton, docteur.

Crowninshield choisit un des messages et l'examina.

— Celui-ci concerne l'enquête faite auprès de Mrs. Tomlison Mayford. Stone m'a appris que Simmonds avait eu un intervalle lucide, cette nuit, et lui avait suggéré de regarder quelques morceaux de papier enfermés dans une enveloppe dans le tiroir de son bureau. La plupart d'entre eux étaient roulés en cornets. Mis bout à bout, ils donnèrent à Stone le texte de votre pathétique, mais très légitime message avec l'adresse de Mrs. Mayford.

La joie la transportait au point de ne pas lui permettre de surveiller ses paroles.

— Ida, ma chère Ida, une amie de ma mère. Elle doit radoter maintenant, je suppose?

— Elle n'est, hélas, pas la seule, ma chère.

— Je le dis en plaisantant, docteur, croyez-moi bien.

— Merci.

Crowninshield ajusta son pince-nez et lut :

— Mrs. Mayford déclare que Miriam Lake est la fille d'Eustace et de Florence Lake, tous deux décédés, ses amis intimes. Lake a été à l'école chez Mrs. Davidge et a perfectionné son éducation à

Dorsworth. Lake faisait partie de la société mondaine et est tombée dans la gêne jusqu'à devenir figurante pour Powers Agency. Mayford déclare que Lake était une jolie enfant, mais avait la mauvaise habitude de réciter la Gettysbory Adresse de Lincoln en entier. La décrit comme mince, cheveux châtain, yeux couleur noisette et un chic pour attirer les jeunes gens si elle a besoin d'eux. Mayford voulait louer un bateau garde-côte et effectuer personnellement le sauvetage. Elle a télégraphié directement ses protestations contre la grossière insuffisance des F. B. I. à J.-Edgard Hoover et téléphoné au *New-York Times*. Vieille buse amusante. Elle m'a étourdi. C'est signé : « Wally ».

Les yeux de Miriam s'emplirent de larmes de joie et elle s'abandonna un moment à une crise de sanglots, pendant que Crowninshield faisait semblant de ne pas s'en apercevoir et affectait de fouiller les autres messages.

— Celui-ci, dit-il, a rapport aux positions dont vous m'avez parlé, miss Lake. Il dit :

— Powers agency et Bazaar confirment les déclarations de Lake sur ses emplois et son temps de service. Powers estime aventure fournit bonne occasion publicité en tant qu'il s'agit du rayon hamacs et malles pour paquebots. Assure Lake hautement photogénique, spécialement pour « games ». Crowninshield leva les yeux de son papier : Je crois qu'il y a erreur de transmission. Je ne saisis pas l'allusion.

— « Games », docteur, dans l'argot du milieu, ce sont les jambes.

— Ah! je l'ajouterai à ma liste.

Il continua sa lecture :

— Ils demandent que Lake prenne contact avec eux en débarquant. Photos dans leurs archives confirment la description de Mayford et le bon goût de Murcheson. L'enlèverai peut-être un jour moi-même. Donnez-moi son numéro de téléphone. Tout mon amour, mais pas à vous. Wally.

— Wally, dit Miriam, devrait bien me voir maintenant, trempée comme un rat.

— Quant à ce troisième radiogramme, il a eu un curieux effet sur Stone. Je vous en fais part, miss Lake, pour votre gouverne. Il a bondi et s'est servi d'une phrase impossible à répéter. Mais je vous signale le bond. Il s'agit d'un M. Floyd Meddleby.

— Floyd! Mais c'est impossible. Le Dr Stone ne sait rien de Floyd.

— Il n'en savait rien, jusqu'au reçu de ce message, qui est explicatif. Crowninshield lut : Bazaar a suggéré que son critique littéraire, Floyd Meddleby, pourrait fournir des renseignements plus récents. Lake se montrait parfois avec lui dans des cocktails littéraires. Bazaar prétend qu'il était question de fiançailles. Meddleby dit que non. Il dit que Lake est une bonne fille vieux jeu. Meddleby préfère les blondes à stature imposante, l'imbécile. Meddleby envoie ses profondes sympathies à Murcheson (à cause de Lake) et espère que Lake lui en fera voir. Il faut qu'elle ait sérieusement rabroué

Floyd. Ne manquez pas de dire à Lake que je suis un bon type vieux jeu même si je ne suis pas un Adonis. Wally.

Miriam rit franchement, et Crowninshield entama le dernier des radiogrammes.

— Seule l'information obtenue, de Bascombe Reed, solliciter de Murcheson est que sa situation financière est de premier ordre. La fortune de sa sœur a été dissipée par son mari Artenens Vaness, décédé. Destruction par le feu du cottage où vivait Lake (Dieu sait comment), confirmée. Vous ai-je demandé d'adresser mes plus chaleureux compliments à miss Lake? Si je ne l'ai pas fait, je le fais. Wally.

Crowninshield replia les radiogrammes et les rangea dans un portefeuille.

— Peut-être, dit-il, dans la bonté de votre âme, vous trouverez assez de sympathie, d'indulgence, pour me pardonner. Tout ce que je puis dire, pour ma défense, c'est que j'avais trouvé les preuves qu'on me présentait indiscutables. Au moins, croirez-vous que tout ce que j'ai fait, j'ai cru le faire pour le mieux, dans votre intérêt.

— J'en suis convaincue, docteur. Personne n'aurait pu agir autrement, personne.

Crowninshield toussa pour s'éclaircir la voix :

— Merci, miss Lake.

La porte s'ouvrit brusquement et Stone entra. Il était pâle et un petit tremblement agitait ses joues. Il s'avança et délibérément fit face à Miriam.

Il dit : Je n'ai pas le temps en ce moment de vous dire le choc que j'ai reçu quand j'ai appris que tout ce que vous m'aviez dit était vrai. En un sens, je suis content. Forsythe a disparu, c'est-à-dire, il n'est ni dans la cabine de Mrs. Vanesse, ni dans la sienne. Peut-être de remords s'est-il jeté à la mer. On est en train de fouiller le yacht.

Stone tira de sa poche un petit revolver et le tendit à Crowninshield. Il dit : S'il faut vous en servir usez-en promptement. Pas d'hésitation. Il est possible que Forsythe soit armé et vous sentez que dans son état de désespoir on ne peut répondre de rien.

Stone s'en alla précipitamment, laissant entrer derrière lui, par la porte entr'ouverte, l'écho des hurlements du vent.

Crowninshield examina le revolver d'un air embarrassé. Il articula faiblement : Je trouve que toutes ces confusions, ce désordre...

Miriam s'avança et lui prit l'arme.

— Peut-être, docteur, feriez-vous mieux de me le donner. Ne prendriez-vous pas un peu de brandy?

— Oui, chère amie, je veux bien.

CHAPITRE XXVIII

Crowninshield ne perdit pas connaissance. Il sirota son brandy et écouta attentivement Miriam lui raconter comment elle avait échappé à l'étreinte mortelle des doigts de Forsythe. Les détails finals de la scène relatifs au mouvement du corps de Mrs. Vanesse, l'excitèrent énormément d'un point de vue psychologique. Il considéra que le dénouement de son aventure avait un aspect archaïque qui l'apparentait, d'une façon extraordinaire, aux conceptions du Moyen Âge. Il allait développer tout au long ce point de vue, mais, l'arrivée de Stone et de Murcheson l'interrompit.

Murcheson s'avança immédiatement vers Miriam.

— Je suis complètement abasourdi, miss Lake, et désolé. C'est une situation désastreuse de se trouver soi-même dans le rôle de kidnapper, car c'est exactement le cas. Des excuses en pareille circonstance seraient enfantines. Je n'irai pas insulter à votre caractère, tel que j'ai appris à le connaître, en cherchant des échappatoires. Je ne contesterai aucune des réclamations que vous êtes en droit de formuler contre moi quand nous aurons débarqué à Baltimore. Je vous ai porté un grave préjudice et je veux, je désire même en supporter la punition.

— Il n'est pas question de réclamation, Mr. Murcheson.

— Je m'attendais à votre réponse. Voulez-vous accepter mon amitié? Voulez-vous me permettre de vous aider pas seulement à présent, mais toute votre vie. Vous m'enlèverez un grand poids si vous acceptez. Je ne parle pas seulement d'argent, vous le sentez. Cela ne fait pas de difficulté. Mais il y a beaucoup d'autres choses que peut faire un homme dans ma position. Je souhaite vous garder, vous protéger, miss Lake.

— Je vous remercie.

— La justice s'occupera de Forsythe. Le premier officier continue à le chercher. Laissez-moi reprendre cette arme. J'affirme qu'il n'en est pas besoin. Forsythe a toujours été un faible, et il est probablement blotti dans quelque coin, tremblant de terreur.

Miriam donna le révolver à Murcheson.

Murcheson était toujours sous le coup du dégoût que lui inspirait l'absence de caractère de Forsythe : Artemus, son père, était aussi un faible, encore que très brillant. Un dilettante dans l'art de vivre délicieusement. Je comprends très bien l'amour qu'il inspirait à Kate et pourquoi elle restait en adoration devant lui pendant qu'il dissipait sa fortune à droite et à gauche. Je n'avais nulle idée du point où Artemus avait poussé les choses jusqu'au moment où Kate m'avoua, après qu'elle se fût embarquée sur la *Dona-Louise*, qu'elle était à peu près sans ressources. C'est l'explication de l'affreuse conduite de Forsythe. C'est-à-dire que l'explication paraît convaincante au Dr Stone, bien qu'elle ne me satisfasse pas tout à fait. Pourquoi Kate n'a-t-elle pas parlé? Pourquoi Forsythe n'est-il pas venu franchement à moi et ne m'a-t-il pas dit qu'ils étaient ruinés?

Stone dit : « C'eût été contraire à sa nature, Mr. Murcheson. Il vous connaissait. Vous lui auriez trouvé une position. Il lui aurait fallu travailler pour vivre. »

— C'est vrai, c'est bien ce que j'aurais fait.

— Votre neveu avait cette impatience qui caractérise les enfants gâtés, spécialement ceux qui sont très riches. Il ne lui a pas suffi de tuer sa cousine et de faire disparaître son corps.

— Et pourquoi? demanda Miriam. Ne croyez-vous pas, comme moi, qu'il redoutait qu'une enquête ne prouvât le meurtre?

— Oui, vous avez certainement raison sur ce point. Vous devez vous rappeler qu'on a fait de longues et minutieuses recherches et qu'on n'a rien découvert. Je crois qu'il a si bien pris ses précautions qu'on ne découvrira jamais le corps, à moins que nous n'arrivions à lui faire dire ce qu'il en a fait. Non, je crois que son mobile était l'impatience.

— Je ne comprends pas?

— A moins que le corps ne fût découvert ou qu'on puisse fournir une preuve du décès. Il était bien trop pressé pour cela. Ce qu'il voulait, c'était mettre la main sur cette fortune tout de suite.

— Etait-il l'héritier?

— Pas directement. Sa mère aurait hérité, ce qui, pour lui, revenait au même car Mrs. Vanesse ne lui refusait jamais rien. Il voulait des résultats immédiats, c'est pourquoi il résolut de se procurer une remplaçante de Jennifer Murcheson dont il pourrait faire établir légalement le décès. C'est sur vous qu'il avait jeté son dévolu, exactement comme vous l'aviez déduit dans le mémoire que vous aviez enfermé dans cette enveloppe et que Mr. Murcheson et moi avons lu.

Murcheson prit la parole. — C'est une situation impossible. Si Forsythe a sauté par-dessus bord, je ne sais si nous serons jamais certains de tenir la vérité. A-t-il tué Jennifer ou non? A-t-il tué Kate? Je ne crois pas, je ne puis pas croire qu'il ait tué Kate.

— Ah! Je ne le puis pas non plus, dit Miriam. Je l'ai vu sangloter. C'était réel.

— Pourtant, dit Stone, il n'y a pas d'autres solutions. Nous savons que c'est lui qui a déposé le médaillon dans la cabine de miss Lake et l'a repris ensuite. Il faut bien supposer que, pour agir ainsi, il a fallu qu'il soit au courant des mouvements de miss Lake. Il a dû savoir que sa mère s'était traînée jusqu'à la cabine de miss Lake et il a dû épier celle-ci quand elle a transporté le corps. A la fin, il a dû savoir certainement que sa mère était frappée à mort. Et il n'a appelé à l'aide ni le Dr Crowninshield, ni moi. Pourquoi, si ce n'est pas lui qui l'a frappée?

— Avez-vous une certitude au sujet du médaillon? demanda Miriam. Y aura-t-il une preuve?

— L'attorney chargé de la poursuite n'aura aucune peine à ce sujet, la chose est bien prouvée. Au cours de nos recherches dans les effets de M. Forsythe pour trouver une note concernant le suicide, nous avons trouvé l'enveloppe contenant le médaillon. C'est précisément ce que voulait Forsythe. L'enveloppe ne passa pas par

ses mains. Il était resté prostré sur une chaise pendant ce temps, paraissant abîmé dans sa douleur.

— Je persiste à croire qu'elle était réelle.

— Je croirais plutôt au remords. Le Dr Crowninshield trouva l'enveloppe et la passa à Mr. Murcheson. Celui-ci l'ouvrit promptement et lut la note. La signification du médaillon était claire. Le point, c'est qu'à aucun moment l'enveloppe et la note n'avaient passé par les mains de Forsythe.

— Pourquoi ce point est-il important?

— Parce que nous devions supposer que, non seulement il ne les avait pas touchées, mais encore qu'il ne savait rien de leur existence ou de celle du médaillon. Or, voici ce que nous avons découvert. Les empreintes de Mrs. Vanesse étaient sur la note, elle était donc authentique. Les miennes et celles de Mr. Murcheson s'y trouvaient aussi. Il n'y en avait pas de Mrs. Vanesse sur l'enveloppe.

— Forsythe avait sorti la note. Il l'avait mise dans une autre enveloppe après avoir obtenu mes empreintes sur le médaillon?

— Oui et, comme preuve, les empreintes de Forsythe se trouvent sur la note et sur l'enveloppe.

— Cela paraît stupide. Il me semble que c'est contredit par le soin minutieux qu'il a apporté à l'élaboration des détails. J'aurai supposé qu'il se serait muni de gants.

— Vous perdez de vue le fil conducteur caractéristique de toute l'affaire. Tout était construit sur l'acceptation finale de votre substitution à Jennifer Murcheson.

— C'était acquis.

— Oui. Et, à ce moment, vous deviez disparaître en mer. Ceci réalisé, rien de ce qui s'était passé avant ne devait être remis en question et certainement rien concernant Forsythe. Son alibi de Virginie, le jour de la disparition de miss Murcheson en Californie, cadre avec ce que j'avance.

— Pouvez-vous le faire tomber?

— Je le puis d'autant plus facilement que Forsythe n'imaginait pas qu'il pût jamais être contesté. Il n'a pas réfléchi. Il s'est trahi complètement au sujet de cette question de voyage aérien.

— Quel voyage?

— Peut-être n'avez-vous pas fait grande attention à notre conversation de cette nuit au sujet des différentes tempêtes que nous avions essuyées. C'était juste avant dîner. Il me dit distinctement qu'il avait une peur des voyages en avion qui touchait à la véritable phobie.

— Oui, il me semble...

— Remontez maintenant plus haut, miss Lake. Remontez à la scène d'hier, quand Mrs. Vanesse a perdu connaissance pendant le repas. Naturellement, elle devait être au courant de l'horreur de son fils pour ce mode de locomotion. C'était sa seule garantie, son havre de salut, cette conviction que rien ne pourrait avoir induit Forsythe à prendre l'avion. Elle restait convaincue qu'il devait être allé en Virginie, parce que, pour aller et revenir de Californie,

pour avoir accompli cette horreur qu'elle redoutait, il lui aurait fallu voler.

— Les canards, les canards moscovites.

— Vous y êtes. Tout en conversant avec le Dr. Crowninshield, Mrs. Vanesse ne perdait pas un mot de ce que Forsythe vous disait. On parlait des canards musqués et il dit : « la dernière fois que j'ai mangé de ces canards, c'était en avion. Il y avait quelque chose de poignant à cela. Voler et manger un volatile en même temps. » Il n'a pas achevé sa phrase. Il a vu l'effet qu'elle produisait sur sa mère. Elle poussa un cri et s'évanouit : elle se rendait compte que rien, sinon une situation désespérée n'avait pu décider Forsythe à voler et toutes ses craintes se trouvaient confirmées.

Richardson, le premier officier entra. Il dit à Mr. Murcheson.

— Nous avons passé partout. Il reste encore une chance pour que Mr. Vanesse nous ait évités et se trouve dans quelque endroit où nous avons déjà cherché. Nous allons recommencer.

— Merci, Mr. Richardson.

— Le pont est bien surveillé, mais je crains pour vous autres. Un homme dans sa situation peut se laisser aller à des actes de désespoir.

— Je ne crois pas. Je connais mon neveu, Mr. Richardson.

— Bien, monsieur.

CHAPITRE XXIX

Miriam n'était pas satisfaite. Il y avait, dans la conduite de Mrs. Vanesse, trop de choses qui la frappaient comme étant hors de son caractère, des choses qu'une femme comme Mrs. Vanesse n'aurait jamais dû faire.

— Il y a une chose qui m'étonne, dit-elle à Stone. Je suppose que c'est une idée de femme. Vous m'avez dit que les craintes de Mrs. Vanesse, au cours de l'année dernière, s'étaient trouvées confirmées. Comment a-t-elle gardé le silence, comment a-t-elle pu se faire la complice même de son propre fils si elle le sentait sur la voie du crime? Est-il possible qu'elle soit restée impassible devant ses projets dont le succès impliquait ma mort? C'était une femme très humaine très distinguée. Je ne puis croire cela d'elle.

— Il faut vous rappeler, dit Stone, que ses craintes étaient restées dans le vague jusqu'au moment où elles se cristallisèrent par l'aveu qui lui échappa de son voyage en avion.

— Mais pourquoi des craintes? Pourquoi l'a-t-elle d'abord soupçonné?

— Je ne puis pas vous répondre. Personne ne peut vous répondre. Je doute que personne puisse jamais résoudre ce mystérieux problème de l'amour maternel, cette intuition concernant ses enfants. Et c'est surtout vrai dans le cas d'un fils unique. Elle « sait » quand quelque chose le blesse. Elle « sait » quand quelque chose le trouble. Elle « sait » quand il est en danger. Non, miss Lake,

tout ce que je puis positivement affirmer, c'est qu'elle avait des craintes. Sans quoi, elle ne vous aurait pas écrit cette note d'avertissement.

— Les détails d'écriture que je vous ai décrits étaient d'elle?

— Oui, regardez les choses sous cet angle : Mrs. Vanesse était, pour ainsi dire, à la torture et son esprit était partagé, Dieu sait, en combien de directions. Elle vivait dans la crainte que son fils fût un meurtrier et, si c'était vrai, que le crime fût découvert, avec ce résultat que cet enfant adoré serait condamné à la plus honteuse des morts par la main du bourreau. Elle cherchait désespérément à se persuader que ce crime impardonnable (encore problématique) avait été commis dans son intérêt à elle et qu'elle pouvait lui trouver ainsi, dans sa conscience, quelque excuse. Ne trouvez-vous pas que cela se tient?

— C'est un peu compliqué, mais cela me paraît juste.

— De plus, elle savait que, à moins que ses craintes fussent sans fondement, vous ne pouviez pas être Jennifer Murcheson. D'où, une crainte nouvelle : que votre vie soit en danger. C'était un risque qu'elle se refusait à courir, à quelque prix que ce soit. Elle voulut, au moins, vous mettre sur vos gardes avec cette lettre.

— Il reste une chose que je ne puis encore comprendre. Pourquoi me disait-elle que, si son écriture était identifiée, elle le paierait de sa vie? Elle ne pouvait pas imaginer que son propre fils se ferait son meurtrier.

— En était-elle certaine? Etait-elle certaine de quelque chose? Mon opinion personnelle est que, dans l'état de confusion et de terreur où se débattait son esprit, elle s'accrochait à cette pensée que, si Forsythe avait connaissance de la lettre et qu'une explication s'ensuivît entre eux, elle se verrait obligée de le dénoncer et, s'il était condamné à mort, elle n'aurait plus la force de vivre. Voilà, sans doute, ce qu'elle voulait dire.

Il restait encore une chose inexpliquée pour Miriam : — Après que Forsythe a commis cet impair au sujet de l'avion, qui a, d'après vous, emporté la conviction de Mrs. Vanesse, pourquoi m'a-t-elle avertie tout de suite?

— Rappelez-vous la conversation qu'elle a eue avec vous sur le pont dès qu'elle a pu en saisir l'occasion. J'estime que ç'a été de sa part un dernier effort désespéré pour essayer encore de se convaincre que vous pouviez être Jennifer Murcheson, en dépit de l'évidence contraire qui s'imposait à elle de plus en plus. Mr. Murcheson ne se rappella rien au sujet de la petite marque sur la gorge, mais Mrs. Vanesse devait le savoir. Et, pour ce qui est de l'anecdote du médaillon, elle savait que c'était un souvenir très cher de miss Murcheson dans lequel se trouvait le portrait de son père. Mrs. Vanesse inventa l'anecdote pour voir si elle susciterait quelque réaction chez vous, sans découvrir le fond de ses pensées.

— Comme je n'en ai pas eu, ses doutes ont dû être dissipés.

— Il lui restait encore un dernier espoir, la possibilité, bien vague, que le manque de réaction devant l'évocation de la marque et du médaillon fût toujours l'effet de la schizophrénie. Elle s'y

accrochait jusqu'au bout. A mon sens, elle se rendait compte que vous n'étiez pas en danger jusqu'à la tombée de la nuit et, avant ce moment, elle avait décidé de parler à son fils.

— Vous dites qu'elle était décidée?

— Ses actions le montrent. Elle s'est retirée tôt, à dix heures, alors qu'elle restait ordinairement avec nous jusqu'après minuit. Forsythe jouait au tric-trac avec Mr. Murcheson jusqu'à onze heures et s'en alla à ce moment. Pendant cette heure, Mrs. Vanesse a laissé Leclos vaquer à ses soins habituels dans sa cabine. A ce moment, elle alla dans la cabine de son fils et l'attendit.

— Mais c'est deux heures plus tard, vers une heure du matin, qu'elle a frappé à ma porte.

— Forsythe passa une partie de ce temps à causer avec Mr. Murcheson dans sa cabine jusqu'au moment où celui-ci se coucha. Alors, je crois, il se posta sur le pont nous observant, vous et moi, à travers un hublot, attendant que vous descendiez. Il a dû attendre que Murray ait fini de tout ranger dans la cuisine. Il devait être alors près d'une heure.

Forsythe s'introduisit alors dans la cabine et prit le couteau.

— Il voulait s'en servir pour me tuer.

— Oui. Il connaissait, comme tout le monde, la théorie de Crowninshield sur la possibilité d'un suicide de votre part.

Il avait calculé qu'il vous tuerait et organiserait une mise en scène pour faire croire à un suicide.

— Il ne savait pas que sa mère l'attendait dans sa cabine.

— Non, quand, à la fin, il rentra dans sa cabine et y trouva sa mère, il tenait le couteau à la main.

Dieu sait ce qui s'est passé, mais il est certain qu'il l'a frappée.

La voix de Forsythe l'interrompit à l'improviste.

— Ce n'est pas vrai, je ne l'ai pas frappée.

Il donnait l'impression de surgir d'outre-tombe. Sa figure était entièrement décolorée et tout son corps tremblait sous le coup d'une affreuse angoisse intérieure pour laquelle il n'y avait pas de remède. Il n'avait pas d'arme. Il laissa la porte se refermer et vint vers eux. Il se laissa tomber sur une chaise. Il dit :

— Quand ma mère vit le couteau dans mes mains, elle ne dit rien. Je ne dis rien. Alors, sans aucun avertissement, elle fondit sur moi avec un cri de désespoir et d'horreur. Nous nous débattîmes, elle essaya de m'arracher le couteau; à ce moment une secousse violente du bateau nous précipita tous deux sur le plancher. Je la relevai. Le couteau était entré dans sa poitrine. (Sa voix devint un murmure imperceptible.) Je ne l'ai pas tuée.

— Vous auriez pu la secourir, dit Stone.

— Non, je ne pouvais pas. Rendez-vous compte de mon état? Avoir perdu la tête. Si vous saviez ce que j'ai souffert.

Chaque intonation tendait à demander la sympathie de Stone pour ce que Forsythe considérait évidemment comme un coup du sort venu malencontreusement troubler le cours agréable de sa vie profondément inutile et aveuglément égoïste.

— J'étais convaincu, poursuivit-il, sur le même ton, qu'elle était

déjà morte, que rien ne pouvait être tenté. L'agonie, l'horreur avaient disparu de sa figure, devenue calme, comme dans la mort, oui, j'insiste, croyez-moi. J'affirme qu'elle souriait. Je fus accablé. Je ne savais plus où j'étais. Je ne me rappelle pas avoir jamais tant souffert. Vous ne pouvez pas vous imaginer par où j'ai passé.

— Je m'imagine plus facilement ce que votre mère souffrait.

Forsythe eut un geste d'irritation et dit avec le ton de patience exaspéré d'un adulte expliquant à un enfant une chose très simple :

— Elle ne souffrait pas. Je vous ai dit qu'elle avait perdu connaissance. Quelques gouttes de sueur perlaient à son front et tombaient sur ses joues. Il répéta, plutôt comme cherchant à se convaincre lui-même : Je ne l'ai pas tuée.

— Alors, pourquoi aviez-vous ce couteau à la main?

— Je venais de l'arracher de la main de Jennifer. Je l'avais rentrée dans sa cabine. Je voyais qu'elle était dans une crise. J'avais peur qu'elle voulût se tuer.

— Taisez-vous! s'écria Murcheson indigné, cessez de mentir! C'est vous qui alliez la tuer. Votre recours à une crise et à la schizophrénie est futile. Miss Lake est une jeune fille parfaitement saine d'esprit et son identité comme miss Lake a été prouvée.

Ce coup abattit complètement Forsythe, sa lèvre inférieure se mit à trembler.

— Vous n'avez pas pu... murmura-t-il. Il n'y avait pas moyen...

— Le moyen, Stone l'a trouvé. Il a communiqué par radio avec la police de New-York et les réponses ont prouvé que miss Lake était bien ce qu'elle prétendait être. La voix de Murcheson se fit plus âpre. Pourquoi avoir tué Jennifer? Pourquoi ne pas vous adresser à moi? S'il vous fallait à tout prix de l'argent? je vous en aurais donné.

Quoiqu'encore sous l'impression du coup de massue que lui avait faite la découverte de l'identité de Miriam, Forsythe ébaucha un sourire sceptique.

— Vous l'auriez fait?

— Certainement. Je me serais chargé de Kate avec bonheur. Je vous aurais trouvé une position et vous aurais remis sur pied. J'aurais essayé de faire de vous un homme.

— Oui. C'est ce que je craignais...

— Je suppose que vous avez pris aussi vos mesures pour que la mort de Jennifer fût « accidentelle ».

— Mais j'étais en Virginie. Vous savez bien que j'étais en Virginie. Je...

— Je vous dis de ne plus mentir! Stone a démoli votre alibi avec vos déclarations sur votre phobie de l'air et les canards moscovites.

Dans sa colère Murcheson s'exprimait de façon incohérente, mais Forsythe comprit. Désespéré, il essaya de se cramponner à une dernière planche de salut : une tentative larmoyante pour essayer de convaincre son oncle de son innocence avec l'espoir qu'il consentirait à le soustraire aux griffes de la loi.

— Je n'ai pas tué Jennifer. Ce fut aussi un accident.

— Vous reconnaissez que vous étiez présent. Vous reconnaissez que vous connaissiez sa mort.

— Je voudrais vous faire comprendre (Sa voix était entrecoupée de sanglots.) Croyez-moi : et ne m'abandonnez pas. Vous me protégerez, n'est-ce pas? Oui, j'étais là. J'ai pris l'avion. J'attendais sur le chemin où Jennifer avait l'habitude de faire sa promenade matinale à cheval, depuis son enfance. C'était au bord d'une crevasse.

Il ne cessait de scruter attentivement la physionomie de son oncle guettant l'apparition de quelque marque de sympathie. Il continua fiévreusement : — Je donnai à Jennifer sa chance. Je lui demandai de m'épouser. Elle me frappa de sa cravache. Elle se précipita sur moi tandis que j'essayais de me défendre et en même temps de l'empêcher de tomber dans le gouffre, mais elle m'échappa et tomba. Je frappai le cheval qui se précipita après elle. Que pouvais-je faire?

Stone interrompit le plaidoyer larmoyant de Forsythe :

— Mr. Vanesse, parlez-moi, s'il vous plaît, de cette crevasse. Je trouve une fâcheuse contradiction dans le fait qu'elle bordait la route où miss Murcheson avait coutume de se promener. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi le corps du cheval est resté introuvable. Vous devez comprendre ce que je vous dis.

Forsythe essuya la sueur qui inondait son visage.

— Non, il n'y avait là rien de semblable. La crevasse est d'une forme irrégulière. Une légende locale l'attribue à un tremblement de terre. Elle est étroite et personne n'en a jamais sondé la profondeur. On ne sait pas jusqu'où elle descend. Je n'ai rien entendu après la chute de Jennifer, et du cheval, rien, aucun son. Je suis resté là, l'oreille tendue, pétrifié d'horreur.

Murcheson dit avec dégoût : — Votre histoire est pitoyable et ne servira qu'à donner, à l'attorney, l'occasion de jeter le ridicule sur vous. Je vous conseille de ne pas raconter cela à votre procès. Le plus obtus des jurés ne pourra jamais vous croire.

— Non, non, ils ne me croiront pas. Mais vous, vous pouvez me sauver.

— Vous y êtes allé clandestinement. Vous avez préparé un alibi et vous êtes arrivé au ranch secrètement. Vous n'aviez qu'un dessein, celui de tuer. On peut retracer, en détail, toute vos étapes dans l'accomplissement de cette hideuse combinaison.

Murcheson, dans sa colère, se leva. Il toisa de haut Forsythe.

— Je dis, ainsi que Stone me l'a démontré, que la lettre que vous avez forgée pour établir que l'écriture de miss Lake était celle de Jennifer, vous condamne. Je parle de la lettre que vous prétendiez avoir reçue il y a six ans de Jennifer, après les funérailles de son père, au moment où vous alliez vous embarquer avec Kate pour la France. La reconnaissance de l'identité de miss Lake a prouvé que cette lettre mentait comme mentaient les empreintes sur le médaillon.

Une expression de douleur traversa la face de Murcheson.

— Stone m'a expliqué tout cela, Forsythe, précisément au moment où nous venions de terminer la toilette funéraire de votre mère.

Crowninshield eut comme une illumination et se remémora la

scène que Miriam leur avait décrite : Forsythe roulant par terre avec le cadavre de sa mère. Tout son abattement récent s'était dissipé, maintenant qu'un nouveau spécimen intéressant se présentait devant lui pour une dissection psychologique. Il s'écria : Mainmorte!

Forsythe frissonna de terreur. Il leva vers Crowninshield des yeux hagards.

— Qu'est-ce que c'est que cela? demanda-t-il. La main du mort?

— Mainmorte! mon ami, je reste encore confondu devant un phénomène qui dépasse les bornes de la raison scientifique. Certainement, vous vous rappelez cette pratique de l'ancienne loi anglaise, cette épreuve, cette ordalie, réservée au cas de meurtre, où l'accusé était obligé de placer sa main sur le corps de sa victime. Le corps était censé inspirer quelque signe d'innocence ou de culpabilité. Regardez-vous dans un miroir, jeune homme, *le corps de votre mère vous a frappé.* Allez chercher un miroir, vous verrez le crime écrit sur votre face. Je vous le dis. — La voix de Crowninshield se haussa jusqu'à un accent de triomphe : — Vous êtes perdu!

CHAPITRE XXX

Miriam souhaitait d'oublier, un jour, le spectacle qu'offrait Forsythe effondré. Il n'avait plus rien d'humain et ressemblait à un animal glapissant et rampant, tandis qu'il pleurnichait et hurlait tour à tour. Richardson le fit garder à vue jusqu'au moment où il pourrait le livrer aux autorités de Baltimore.

Miriam s'entretenait, à ce sujet, avec Stone, le lendemain matin suivant sur le pont, tandis que le *Dona-Louise* arrivait en vue de Chespeake Bay.

— Vous auriez probablement extériorisé aussi vos sentiments si vous vous étiez trouvée dans son état d'esprit, dit Stone.

— J'espère bien ne m'y trouver jamais. Il est écœurant.

— On aperçoit Annapolis. Nous allons aborder dans deux heures. Vous ne vous trouverez jamais dans cet état, bien entendu, mais il y a tout de même chez vous quelque chose qui ne va pas.

— Oh! vous n'allez pas recommencer.

— Cela n'a rien à voir avec cette histoire. Vous avez besoin de vous réadapter.

— Comment?

— N'en avez-vous jamais éprouvé la nécessité! Ne vous êtes-vous jamais demandé franchement ce qui n'allait pas chez vous?

— Vraiment, docteur, y aurait-il quelque chose?

Il dit avec impatience : — Beaucoup de choses. Vous êtes séduisante, intelligente et pourtant vous ne pouvez pas trouver d'emploi et vous n'avez pas d'amis. Pourquoi?

Miriam se rendit compte qu'il parlait sérieusement et dut reconnaître la vérité de son observation.

— Je ne sais pas pourquoi. Pour ce qui est de trouver un emploi,

je suppose que cela vient de mon manque de capacité. Mais en ce qui concerne les amis, oui, à part Floyd.

— Vous pouvez envoyer promener ce Meddleby. Il ne compte pas. Je parle de vieux amis, des amis de toujours.

— Oh! ceux-là sont très dispersés, à présent.

— Oui, cela n'a rien d'exceptionnel de nos jours; qui a gardé le contact avec ses amis de jeunesse? Peu de gens, certainement. Les affaires les absorbent, les obligations familiales les retiennent. Non, je parle des gens que vous avez l'occasion de rencontrer et pour lesquels vous avez pu vous sentir une certaine inclination, fut-elle passagère.

— Ma foi, je ne sais toujours pas.

— Je vais vous l'expliquer. Il y a quelque chose de renfermé en vous, avec cette circonstance aggravante qu'inconsciemment vous vous laissez aller au snobisme.

— Moi, mais pas du tout!

Il lui enjoignit de ne pas répliquer et se lança dans une consultation en bonne forme.

La consultation s'égara vite sur leurs goûts et leurs antipathies personnelles.

Au bout d'une heure, ils étaient devenus les meilleurs amis du monde.

Mais rien de plus. Miriam faisait cette réflexion tout en répondant intelligemment chaque fois que Stone lui en laissait le temps. Et elle vérifiait la justesse du conseil de Crowninshield sur le danger de trop parler en certaines circonstances. L'attaque directe, de front. C'était (toujours d'après Crowninshield) la vraie tactique.

Stone parlait peinture.

Miriam était sur le point de lui dire clairement et fermement : — Je vous aime — mais elle ne put pas. Elle se borna à concentrer toute sa pensée là-dessus, dans le doux espoir qu'après tout, elle pourrait peut-être influencer la sienne.

(Je vous aime, pensait Miriam.)

— Y a-t-il quelque chose qui vous tracasse?

— Non, pourquoi?

— Vous avez l'air préoccupé.

— Ne faites pas attention.

Elle s'aperçut que Baltimore était maintenant tout à fait en vue et expliqua qu'elle désirait faire ses préparatifs. Elle se rendrait à terre ou ferait ce que les autorités décideraient.

Miriam trouva Biddle dans sa cabine.

— Je ne sais si vous désirez que je vous aide ou non à faire vos paquets, miss Lake. Etant donné les circonstances, j'ai pensé que vous souhaiteriez descendre tout de suite à terre, je suis venue à tout hasard.

— Je n'ai rien à empaqueter, Biddle.

— C'est juste. Je n'y avais pas pensé. Puis-je vous dire que... je regrette tout ce que j'ai dit? Je me sens toute honteuse.

— Laissez cela, ne vous inquiétez pas.

— Vous êtes bien bonne miss Lake.

— Ah! nous nous arrêtons. C'est le bateau de la police qui vient vers nous, je crois. Je... je puis, à peine, me retenir de crier.

Une secousse les avertit que le *Dona-Louise* venait de s'arrêter. Miriam laissa Biddle l'aider à revêtir le costume qu'elle avait lors de son arrivée. Son chapeau avait séché et n'était pas abîmé. Elle dit adieu à Biddle et remonta. Le salon était rempli d'une foule de gens, parmi lesquels Miriam identifia plus tard le commissaire Bullmann, son secrétaire, M. Johnson, plusieurs agents de police de Baltimore, un photographe et des journalistes.

Murcheson, Stone, Crowninshield et le capitaine Liggett étaient tous accaparés par des entretiens officiels et Miriam éprouva une agréable surprise en voyant Ida Mayford (magnifique dans une splendide robe noire avec un chapeau monumental et du jais à profusion) se détacher d'un groupe de photographes et s'élancer vers elle.

— Ma chère Miriam, dit-elle en l'embrassant, vous m'avez fait contracter un nouveau bail avec la vie. Il y a des décades que je n'ai pas été aussi secouée. Venez avec moi. Mrs. et Mr. Stone, naturellement, sont très impatients de faire votre connaissance.

Miriam murmura rapidement : « — Son père et sa mère. »

— Oui, ils sont derrière ces amusants reporters. Dans ce petit recoin contre la paroi. J'aime beaucoup les Stone. Ils n'ont pas la moindre habitude de l'Administration.

Mrs. Stone à première vue n'était pas loin de ressembler à Ida. Un peu plus maternelle, peut-être, et avec un collier d'ambre au lieu de jais. Mr. Stone était le portrait de son fils avec des cheveux gris. Tous deux contemplèrent un moment Miriam avec un bon regard puis, Mrs. Stone, avec un sourire satisfait, l'embrassa cordialement. Mr. Stone se borna à lui serrer vigoureusement la main en faisant cette remarque tout à fait intempestive (étant donné qu'il s'agissait de Miriam) que si son fils vivait longtemps, il ferait preuve de bon sens.

— Le mariage, dit Ida, aura lieu, bien entendu, chez moi, aussitôt qu'on aura pu en finir avec cette hideuse histoire de meurtre. Ce sera le premier événement que j'aurai célébré depuis quinze ans, depuis que les pompiers ont arrêté l'incendie dans la chambre de Pewter. Elle fumait.

— Quel mariage? demanda Miriam.

Mrs. Stone la regarda étonnée.

— Mais le vôtre, ma chérie. Le vôtre et celui de Will. Will ne vous l'a pas dit? Il nous a envoyé un radiogramme la nuit dernière pour nous dire d'être prêts à vous accueillir. Je suis sûre qu'il disait : — Pour féliciter la future fiancée.

— C'est exact, dit Mr. Stone.

— Oh! je... j'espère qu'il n'y a pas d'erreur.

— Certainement non, dit Ida. Je comprends parfaitement. C'est un esprit scientifique. Haverston était ainsi. C'est cet ami de votre père, Miriam, qui devint fou.

Mrs. Stone dit avec compassion : — Ma pauvre enfant, la vie que vous allez mener!

Une voix impérieuse retentit à travers le salon. C'était celle du commissaire Bullman et le silence s'établit aussitôt.

— Très bien, dit Bullman. Maintenant, je suis prêt à recueillir vos dépositions, miss Lake, je commencerai par vous.

ET LA LUMIÈRE SE FIT

par G. B, CHILD

Traduite de l'anglais par F. DARMONT

Mohammed Ghalib, marchand de Baghdad, avait son établissement dans le souk des Tailleurs. La boutique était au rez-de-chaussée, et lorsque les volets étaient ouverts, la vue donnait en plein sur le labyrinthe bruyant et coloré des rues couvertes qui formaient le quartier des affaires de la ville.

Le tailleur, un vieil homme sympathique, à la barbe fleurie, se tenait habituellement accroupi sur les nattes du plancher, absorbé dans sa besogne, mais ce jour-là la boutique était fermée. Sa devanture barricadée était aussi décolorée que les yeux de l'homme qui gisait à l'intérieur, aussi sinistre que les sombres uniformes des hommes de police qui montaient la garde au devant.

Chafik J. Chafik, du Criminal Investigation Departement arrivait par une allée derrière le Marché. Dans les rues on piétinait un sable gluant et jaune. L'inspecteur avançait laborieusement. Grattant ses souliers sur le seuil, il annonça :

— Ils ne valent plus rien.

— Monsieur? demanda le grand sergent qui s'empressait à sa rencontre, fronçant les sourcils d'un air interrogateur

— Je parle de mes souliers, dit Chafik. Le climat de l'Irak est aussi déprimant que ce crime.

— Oui, un crime particulièrement déprimant, Monsieur, reprit le sergent. Je crois que mon rapport préliminaire donnait tous les détails.

— Votre rapport, dit l'inspecteur d'un ton irrité, couvrait de nombreuses feuilles de papier. J'y ai appris que l'homme qui est mort là, avait été étranglé à son banc de travail dans les premières heures du matin. Il avait travaillé tard. On a la preuve évidente que Ghalib était vivant à minuit, quand son assistant, un nommé Izar, l'a quitté. Il n'y avait personne d'autre sur les lieux que la femme du défunt, Amineya et son frère Ali. La boutique était close et la porte fermée de l'intérieur. Mais...

L'inspecteur s'interrompit, et un sourire se dessina sur ses lèvres. Il sortit un paquet de cigarettes Ghazi, et en offrit une à son assistant avec un geste amical.

— Excusez-moi, je crois que cette boue diabolique et mortelle à mes souliers m'avait mis hors de moi !

Il examina attentivement les deux petites pièces derrière la boutique. Elles étaient méticuleusement propres, mais l'extrême dénuement qu'elles révélaient ne laissait pas d'être surprenant, car Ghalib réussissait bien dans son métier.

— Evidemment, il en va des tailleurs comme des marins, il ne leur suffit pas de siffler pour avoir le vent en poupe, murmura Chafik d'une voix monotone. Immédiatement il s'aperçut qu'il avait pensé tout haut, et comme toujours il fut dépité de s'être laissé aller à cette habitude et voyant l'expression troublée d'Abdullah,

— Je philosophais simplement, dit-il. Je ne veux pas insinuer que Ghalib ait été tué par un client qui le trouvait trop pressant.

Abdullah émit une opinion personnelle :

— Cependant ce pourrait être un motif.

— Mais il faut s'en tenir à votre rapport. Vous indiquez que le crime a été découvert à quatre heures du matin. Les voisins ont été éveillés par des bruits venant d'ici. Quelqu'un tapait à l'intérieur de la porte, essayant de sortir.

— C'était Ali, frère du défunt, Monsieur.

— Pourquoi ne pouvait-il pas ouvrir la porte?

— Il n'avait pas la clef, Monsieur, expliqua le sergent Abdullah. Nous l'avons trouvée sur le corps.

— L'avez-vous questionné?

— Il s'est enfui. Quand les voisins ont ouvert la porte, il a échappé à ceux qui voulaient le retenir. Il est très fort. Je dois vous dire qu'Ali est infirme. Il est aveugle. Et un peu... vous comprenez dit le sergent en se tapotant la tête du doigt d'un air significatif. Il a dit aux voisins des choses incohérentes. Un seul mot était clair « Froid ». Il l'a répété plusieurs fois, Monsieur.

— Un cadavre est froid. Qu'est-il arrivé après qu'il a eu pris la fuite?

— Un homme nommé Hassoon apporta une lumière et entra. Il n'y a pas d'électricité et l'appartement était dans l'obscurité. Hassoon trouva Ghalib sur le plancher. Voici ce qu'il a trouvé autour de son cou.

Il tendit à Chafik une mince corde d'acier, tordue en nœud coulant. La poignée était un fuseau de tailleur, autour duquel s'enroulait encore du fil.

— Terrain peu favorable pour les empreintes digitales, observa l'inspecteur. Mais la corde est intéressante. Elle vient d'un instrument de musique.

— De la *rubeyba* du meurtrier. Il ajouta : la *rubeyba* a été retrouvée. Elle était sur le plancher à côté du corps. Et j'ai aussi identifié son propriétaire lequel n'est autre qu'Ali.

— Et vous allez, en conséquence, l'accuser de fratricide, dit Chafik d'un ton de reproche.

— L'instrument n'a plus de cordes. La corde était autour du cou du défunt. Ali et sa belle-sœur étaient seuls dans la maison. Il est clair qu'il a fallu déployer une grande force pour maitriser la victime et serrer le nœud coulant. La femme n'en était pas capable. Donc...

Chafik leva sa main soigneusement manucurée pour calmer l'impétuosité de son subordonné et ils pénétrèrent ensemble à l'intérieur. L'inspecteur salua le corps inanimé et la femme silencieuse prosternée devant lui.

Un homme se tenait devant l'établi du tailleur. Chafik nota l'expression lasse de ses yeux qui clignotaient derrière leurs paupières, la façon découragée dont il travaillait à un vêtement commencé, tantôt se penchant sur son ouvrage, tantôt levant les yeux. C'était un homme humble, insignifiant, entre deux âges, sans passé, ni futur.

— C'est Izar, expliqua le sergent Abdullah.

Chafik songea : « Le monde est plein d'humbles Izar. Une étincelle d'espoir les touche et s'éteint parce que leur âme est obscure. »

Tout haut, il demanda :

— Vous êtes régulièrement employé ici?

— Je travaille aux pièces, Monsieur.

— Vous avez travaillé tard la nuit dernière. Vous dites qu'il était minuit quand vous êtes parti.

— C'est mon maître qui m'a mis dehors. Le gardien de nuit du Marché peut vous dire...

Le sergent Abdullah l'interrompit.

— C'est exact. Le gardien de nuit affirme qu'il a entendu refermer la porte après le départ du témoin.

L'inspecteur fit un signe d'assentiment :

— Votre maître avait-il des ennemis? demanda-t-il à Izar.

— C'était un excellent homme. Mais il souhaitait ouvrir une nouvelle boutique dans la rue Al-Rashid. Il était vraiment bon pour moi. Et le tailleur se mit à gémir, tandis que d'énormes larmes roulaient derrière ses lunettes. Puis il s'essuya les yeux de sa manche et dit :

— Nous allons avoir des ennuis — sa voix, ses yeux, tout exprimait la timidité.

— Expliquez-vous.

— Ce costume — Izar désigna la pièce sur l'établi, à laquelle il travaillait. L'Anglais qui l'a commandé va se fâcher s'il n'est pas fini. Est-ce que je pourrais — il montra son aiguille enfilée.

— Continuez votre ouvrage, dit gentiment Chafik et regardant autour de lui, il ajouta :

— Mais il fait sombre ici, vous avez besoin de lumière. Où est la lumière dont votre maître s'est servi la nuit dernière?

Izar montra une pauvre lampe à huile sur une étagère au-dessus de l'établi :

— Mais on ne s'en sert pas le jour, se hâta-t-il de dire.

La veuve de Mohammed Ghalib prit la parole pour la première fois.

— L'huile coûte treize *fils* le litre, dit-elle d'une voix neutre. Un peu de son *chadur* était tombé, dévoilant sa figure : on voyait qu'elle avait dû être belle, mais la misère avait creusé ses joues et éteint l'éclat de ses yeux.

— L'huile est une dépense, en effet, dit Chafik. Il nota une fois de plus la réaction naturelle d'échapper aux plus grands soucis en portant son attention sur de petites choses. Il avait souvent observé cela et particulièrement chez les gens qui vivent dans l'insécurité.

La lampe sur l'étagère était neuve et le réservoir de verre plein aux deux tiers.

L'inspecteur approcha de la lampe une allumette enflammée, mais la mèche ne voulut pas prendre et il vit qu'elle était retournée.

— Quand la lampe a-t-elle été remplie? demanda-t-il à la femme.

— Au coucher du soleil, répondit-elle sans intérêt. Mon mari avait commandé de la remplir. Il y avait de l'ouvrage à terminer.

Chafik tira une enveloppe de sa poche, la plaça devant la lampe et marqua dessus le niveau de l'huile. Puis, il mit la mèche d'aplomb et

alluma la lampe. L'ombre se dissipa et Izar avec un murmure de plaisir se remit à son ouvrage.

— Apportez-moi cette *rubeyba* qui vous fait condamner un homme, dit Chafik à Abdullah.

L'instrument ressemblait à un banjo. Le manche était long de deux pieds et à l'extrémité se trouvait une caisse de résonance étroite. Une seule corde traversait l'instrument dans toute sa longueur et était fixée en haut du manche par une cheville.

Quand il eut fini de l'examiner, l'inspecteur tendit la *rubeyba* à la femme.

— Amineya, veuve de Ghalib, identifiez-vous ceci?

Elle avait de nouveau voilé sa figure, mais un œil regardait à travers les plis. Il était aussi atone que sa voix, quand elle répondit :

— Elle appartient à l'infirme. Il ne fait pas autre chose tout le long du jour que d'en jouer, en improvisant ses chansons.

Chafik sentit naître en lui une vague de claustrophobie, provoquée par la boutique sans air, et ces deux êtres sans vie. Il pensa : « cette atmosphère est triste et déprimante comme un fragment de littérature russe ».

— Ali tenait la *rubeyba* dans la boutique? demanda-t-il.

— Si on l'a trouvée là, c'est qu'il l'y a laissé tomber. Il la garde avec lui-même la nuit, comme un enfant sa poupée.

— Pensez-vous qu'il a tué votre mari?

Amineya tourna en l'air les paumes de ses mains, usées par le travail, qui reposaient sur sa poitrine :

— Quel autre l'aurait fait? Il est dangereux.

— C'est une accusation, Madame. Pourquoi était-il dangereux?

— A cause de moi.

Chafik pensa : « Ainsi, elle ne se voit pas comme elle est, mais un aveugle ne pouvait pas la voir non plus. » Tout haut il dit :

— Votre mari le savait?

— Je le lui ai dit maintes fois. Ce n'était pas décent la manière dont l'infirme me frôlait, sous prétexte de sa cécité.

— A-t-il été toujours aveugle? demanda l'inspecteur.

— Oui, nous travaillions pour le faire vivre. Sa voix s'anima un peu. Il prenait sur notre subsistance. En cela aussi il était dangereux.

— Vous voulez parler, dit Chafik, se souvenant des paroles d'Izar, des économies que votre mari faisait pour monter une nouvelle boutique.

Amineya resta silencieuse. Finalement elle répondit :

— Nous étions bien ici. Un appartement, de quoi manger certainement c'était suffisant.

— Je ne comprends pas.

— Mon mari voulait hasarder le peu que nous avions pour monter un grand établissement. L'affaire aurait pu ne pas réussir et alors nous aurions tout perdu. D'une voix plaintive, elle ajouta avec angoisse : C'est terrible d'être pauvre, de ne pas avoir un seul coin à soi. Et maintenant, maintenant... elle s'arrêta et commença à s'agiter désespérément.

Chafik la contempla et se sentit pris de compassion, son infaillible mémoire lui rappelait ses informations. Il savait qu'elle avait une origine très humble, la plus jeune d'une nombreuse famille sans ressource. Elle avait échappé à la misère en épousant Ghalib, un bon et digne homme, plus âgé qu'elle.

— Encore quelques questions, dit l'inspecteur avec douceur. Vous avez vu votre mari fermer la porte derrière Izar?

— Je l'ai entendu. J'étais allée me reposer dans la chambre du fond. Il me dit qu'il allait travailler.

— Et après cela vous n'avez rien entendu?

— Rien, jusqu'à ce que l'infirme se mette à frapper et à déraisonner. Alors...

Chafik l'interrompit.

— Inutile de revenir là-dessus. Avez-vous eu des visiteurs, cette nuit?

— Hassoon, le voisin d'en face, est venu au coucher du soleil pour réciter la prière, comme d'habitude. Il sait que je fais le café à cette heure-là.

— Votre lampe était-elle allumée?

— Nous devons l'allumer quand Hassoon éteint chez lui. Il a la lumière électrique et nous n'avons pas besoin d'allumer tant que sa boutique est ouverte. Elle s'exprimait avec une certaine nuance d'aigreur.

Chafik se leva :

— Je vous verrai tout à l'heure au quartier général, dit-il au sergent. En attendant, activez la recherche d'Ali.

Le soleil faisait une apparition timide à travers les nuages de la mousson, quand l'inspecteur Chafik pénétra dans son cabinet au second étage du quartier général des C. I. D., un peu avant midi. Il plaça un gros paquet sur son bureau, puis ouvrit un tiroir et en tira une paire de souliers bien cirés. Quand il eut changé et eut relégué hors de sa vue ses chaussures abîmées par la boue, il sonna pour Abdullah.

— Quelles nouvelles d'Ali? demanda-t-il.

— Aucune jusqu'à présent, Monsieur. Mais, à moins qu'il ne soit tombé dans la rivière, il ne peut échapper. L'étreinte de la rivière, ajouta pensivement le sergent, serait moins cruelle que le nœud coulant du bourreau.

— Tout vous paraît clair, Abdullah, demanda Chafik. Moi je nage dans le noir.

Il déchira le papier qui entourait le paquet apporté par lui et sortit une lampe à huile de fabrication grossière.

— Je l'ai achetée au marché, dit-il.

L'inspecteur frottait ses mains minces avec satisfaction.

— Monsieur, il n'y a que les gens les plus misérables qui usent d'une pareille lampe.

— Je ne suis pas favorisé de la fortune, dit doucement Chafik, et il se pencha vers la lampe.

Il monta la mèche, l'alluma, replaça le verre et régla la flamme jusqu'à ce qu'elle fût claire et brillante. Puis il sortit l'enveloppe portant la marque de la mesure de l'huile dans la lampe de la boutique de Ghalib et la plaça devant le réservoir de verre. Jetant nsuite un coup d'œil sur les papiers étalés sur son bureau, il dit :

— J'ai là beaucoup de travail. Je me passerai du lunch.

— Mais il est midi. Le sergent s'efforçait de déguiser l'anxiété de sa voix. Certainement vous n'avez pas besoin de lampe, Monsieur. Il fait grand jour.

— Au contraire, j'ai besoin de lumière.

Chafik poussa la lampe sur un coin du bureau, essuya une tache d'huile sur ses mains, et d'un geste congédia son assistant stupéfait.

Quatre heures plus tard, quand Abdullah revint, la lampe brûlait toujours, bien que le ciel se fût éclairci et que la pièce fût inondée des rayons du soleil. La pile de rapports avait diminué et le cendrier à côté de Chafik était rempli de bouts de cigarettes.

Le sergent dit :

— Monsieur, permettez-moi de vous interrompre. Nous tenons Ali. On l'a trouvé errant au dehors, à la façon d'un mendiant et comme il y a beaucoup de mendiants aveugles à Baghdad, on ne le remarquait pas.

— Vous l'avez interrogé?

— Son état mental rend la chose impossible, Monsieur.

Sur un signe de l'inspecteur, Ali fut introduit.

Il avait une physionomie étrange, ni jeune, ni vieille. Les yeux étaient fixes et grands ouverts. Un sourire très tendu passait sur sa bouche.

Chafik dit : Vous m'avez amené un faon aveugle. Il toucha Ali à l'épaule et très doucement, il lui demanda :

— Frère de Ghalib, pourquoi vous êtes vous enfui cette nuit?

Il y eut un bruit métallique au mouvement que fit l'homme et il tendit l'oreille pour percevoir le son des menottes s'entrechoquant sur ses poignets, puis il les secoua de nouveau volontairement pour entendre leur cliquetis.

— Qu'était-il arrivé? demanda encore Chafik. Qu'est-ce qui vous avait fait peur?

Enlevez-lui les menottes et donnez-lui sa *rubeyba*, ajouta-t-il.

— Il n'y a pas de corde, dit douloureusement Ali en palpant l'instrument. Pas de musique. Il pencha la tête et se mit à bercer son instrument comme une femme le ferait de son bébé.

Chafik dit comme une prière :

— Puissé-je être pardonné pour cette macabre expérience et saisissant la corde qui avait mis fin aux jours de Mohammed Ghalib, il ôta le fuseau de tailleur dont on s'était servi comme d'un manche, puis il mit la corde métallique entre les mains de l'aveugle. Il guetta la réaction.

Les doigts infaillibles d'Ali attachèrent aussitôt la corde au bas de la caisse de résonance et la tendirent pour l'accrocher ensuite à la cheville du manche. Alors Ali accorda l'instrument essayant la corde jusqu'à ce que l'Ut mineur résonnât net et pur. Enfin, il appuya la *rubeyba* sur ses genoux et, l'instant d'après, dans le bureau de l'inspecteur Chafik la mélodie résonnait.

Ali modéra le son de l'instrument et éleva la voix dans le ton du prélude. C'était le chant d'une alouette au haut du ciel. Il chantait le désert et les Bédouins. Puis ce fut une ballade de l'amour du guerrier, de sa mort dans la bataille, du désespoir de sa veuve. Ali sanglotait avec elle et la *rubeyba* pleurait entre ses doigts subtils.

Quand il chantait, chose étrange, sa parole était articulée. Il ne répétait pas, comme un perroquet, une chanson apprise. Le troubadour aveugle cherchait du nouveau, improvisait encore, prenant pour thème cette fois les marchés de Baghdad, la vie dans les labyrinthes des rues couvertes.

La voix fit halte un instant et Chafik dit négligemment : — Chantez-nous votre frère. Racontez-nous l'histoire de Mohamed Ghalib.

Ali fronça le sourcil et l'expression radieuse de ses yeux sans vie parut se voiler un moment. Il pinça la corde de l'instrument avec violence, produisant un son strident qui s'entendit jusque dans le corridor. Puis sa voix s'affaissa avec celle de l'instrument dans un lamento.

« Honte à la main toujours fermée, toujours agrippante. »

« Honte à qui est toujours sordide, mendiant! »

« Honte au bol toujours vide, à la coupe jamais remplie. »

« Je suis aveugle, mais mon frère l'est encore plus. »

« Il est aveugle à la femme sordide, sans cœur. »

« Il est aveugle... »

Sa main effleura la corde qui rendit un son aigre et strident. La *rubeyba* tomba par terre, tandis qu'il se dressait en criant : « Froid, froid », et frappait de ses poings contre le mur. Les gardes se précipitèrent pour le retenir.

Chafik dit vivement :

— Allez doucement, il a besoin d'un médecin.

Quand ils eurent fait sortir l'homme, l'inspecteur s'assit, les épaules penchées, le menton entre les mains. La nuit était tombée. La lampe jetait d'étranges reflets sur le mur.

Puis Chafik articula d'une voix de rêve :

— J'ai noué la trame, c'est hideux.

— Permettez, Monsieur. Le sergent Abdullah alluma l'électricité. J'ai besoin de lumière. Ce spectacle m'a ébranlé les nerfs.

— Et moi, j'ai les nerfs ébranlés par ce que je sais dit Chafik qui regarda l'horloge sur le mur, puis la lampe. Le niveau de l'huile était au-dessous de la marque faite sur l'enveloppe et il dit :

— Il doit être à peu près six heures.

— Monsieur?

— La lampe a brûlé six heures. C'est le dernier fil de la trame. Il faut le tenir en surveillance. Les guetteurs doivent le harceler. Il faut qu'il les sache là. Qu'il n'ait aucun repos. Il sera bientôt sur ses boulets.

Abdullah répondit automatiquement :

— Entendre c'est obéir. Mais il ne put s'empêcher d'ajouter : permettez-moi pourtant de le dire, ce pauvre homme Ali a déjà assez souffert.

L'inspecteur Chafik ramassa ses papiers et les rangea dans un tiroir.

— Qui vous parle d'Ali? L'homme auquel je pense, c'est Izar, dit-il.

Izar était accroupi à son établi, dans la boutique de son ancien maître, affairé a sa besogne. Ses yeux, derrière les verres épais de ses lunettes, étaient gonflés par l'insomnie. Une de ses paupières battait continuellement et il la frottait du revers de la main.

Un homme surveillait le tailleur du dehors de la rue étroite, un homme à qui son costume noir et sa sidarah noire donnait un air d'autorité. Il prenait toujours soin de se retourner quand Izar regardait de son côté, ce qui arrivait fréquemment. C'était le moyen psychologique de provoquer la peur. Cela durait depuis trois jours.

A l'intersection du shouk des tailleurs et du shouk des teinturiers, l'inspecteur Chafik, ses minces épaules accotées au mur, jetait de temps en temps un coup d'œil dans cette direction. Sa vue embrassait la boutique, l'homme qui travaillait et l'homme qui observait. Il était nerveux et le montrait à la façon dont il tournait et retournait à son doigt la bague contre le mur :

Il dit au sergent Abdullah, qui dédaignait d'appuyer son dos puissant contre le mur.

— J'avoue que c'est le moment sensationnel de la poursuite.

Quand il regarda de nouveau, la veuve Amineya était dans la boutique. Elle examinait le travail sur l'établi et avait abaissé son voile. Ses traits fatigués respiraient la colère. Elle dit d'une voix aigre :

— Propre à rien! Vous avez coupé l'étoffe de travers. Est-ce que je vais être ruinée à cause de vous? Faudra-t-il que je cherche quelqu'un d'autre pour faire marcher mon affaire?

Izar courba les épaules sous le poids de ces reproches, il protesta faiblement et fut vite réduit au silence par les furieuses invectives d'Amineya. Quand la femme se fut éloignée, il s'essuya le front de sa manche et regarda furtivement par-dessous son bras dans la direction de l'homme en faction.

Chafik dit :

— Le moment est venu : Dites-leur d'amener la femme à mon bureau. Je suis malheureusement absent, en conséquence, on la renverra avec des excuses peu après son arrivée. Qu'on informe également Achmet qu'il peut quitter son poste.

Dix minutes plus tard, le messager revenait et rendait compte:

— Monsieur, la femme est partie, Izar est seul à la maison.

L'inspecteur fit signe que cela allait bien et, de son coin, observa soigneusement la boutique dans le shouk des tailleurs. Le guetteur était parti et Izar avait interrompu son travail. Il se tenait debout. Tout son corps tendu, la tête tournée vers le seuil, observant tous les passants. Quand il fut bien sûr de n'être plus observé, il saisit la lampe sur l'étagère et se glissa rapidement à l'intérieur.

Aussitôt, Chafik et Abdullah s'avancèrent dans le marché.

La boutique ouverte de Ghalib formait un îlot de ténèbres au milieu des murs. Du bruit parvenait de la chambre du fond, bruit de bois brisé, de meubles déplacés sur le plancher. Evidemment, Izar était trop affairé pour prendre garde.

L'escalier était raide et étroit, mais Chafik s'avançait avec la sûreté d'un chat. Il s'arrêta en haut, un bras sur l'épaule d'Abdullah. La porte était ouverte; la lampe posée par terre projetait des rayons sur la voûte, dessinant des ombres grotesques sur les murs. La chambre était jonchée de débris d'armoires et de tiroirs brisés. Même le grabat sur le lit avait été renversé, la paille jonchait le sol.

Izar était à genoux attaquant les briques du plancher avec une barre de fer. Il en avait détaché plusieurs et travaillait à une autre. Il la souleva, la posa à côté de lui et s'en prit à une autre encore. Cette fois, il rejeta la barre et plongea sa main dans une cavité. Il en sortit une petite boîte fermée par une serrure et brisa cette serrure dans une série de coups frénétiques. Cette frénésie était de la peur, cette peur se changea en panique et ses mains en tâtonnant commencèrent à remplir ses poches de paquets de billets gris de dinars.

L'inspecteur Chafik ouvrit la porte toute grande et dit d'une voix sévère :

— Izar! Izar! Quelle honte de voler le denier de la veuve!

Izar, encore à genoux, se retourna lentement. A ce moment, toute sa vie de privations, aboutissant à la perte de tout espoir, souffla quelque courage à cet homme né timide. Il saisit sa barre de fer, se dressa sur ses pieds, et la brandit, avec un cri désespéré.

Chafik, d'un geste sûr, saisit le poignet de l'homme, donna une brutale torsion. Izar, l'épaule disloquée, poussa un cri de douleur.

L'inspecteur perçut un bruit étranger et il se tourna vivement :

Dans l'ouverture de la porte se tenait la veuve Amineya contemplant la chambre ravagée, l'homme gémissant, la boîte ouverte et l'argent répandu.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle incertaine, et de son ton pleurard habituel. Pourquoi m'avez-vous fait appeler à votre bureau alors que vous n'y étiez pas... Pourquoi?

— Madame, dit l'inspecteur, si j'avais été à mon bureau, cet homme vous aurait volé.

Les mains, usées par le travail, de la femme se joignirent sur sa poitrine plate.

— Un vol! Vous avez pris Izar en train de voler? Amineya ouvrit la bouche toute grande : « Mon argent! Il aurait pris mes économies! »

— L'argent est sauf, répliqua Chafik. Nous allons mettre l'homme en prison. Mille excuses, mais il va falloir que vous nous accompagniez, pour déposer. Et il poussa la femme vers la porte.

Elle obéit docilement, puis s'arrêta et regarda la lampe sur le plancher.

— Personne n'en a besoin, dit-elle, dans un retour machinal à ses

préoccupations habituelles. C'est une honte de laisser perdre de l'huile. Elle se pencha pour éteindre la mèche.

L'inspecteur Chafik prononça doucement :

— Oh! l'excellente ménagère! Oh! la plus soigneuse des femmes! Et sa voix changeant soudain de ton : Oui, Madame, veillez aux fils. Epargnez l'huile de la lampe comme vous l'avez épargnée devant le corps de votre mari, la nuit où vous l'avez fait tuer par les mains d'Izar.

Un silence de mort régna dans la chambre. Même la respiration haletante d'Izar s'était arrêtée. L'homme et la femme regardaient Chafik, paralysés par la terreur. Il ressemblait à un juge prononçant la peine capitale.

Et c'est comme un juge qu'il parla.

— Il fallait que le voisin Hassoon apporte de la lumière dans la boutique. Un tailleur ne peut pas travailler dans l'obscurité. Et un homme mort ne peut pas se lever pour éteindre une lampe. Et pas davantage un aveugle, qui ne sait pas ce que c'est que la lumière du jour. Mais cette lampe a été éteinte. J'avais été étonné par la quantité d'huile restée dans la lampe. Si elle avait brûlé jusqu'à l'heure où Ali a donné l'alarme elle n'aurait pas pu être encore remplie aux deux tiers. J'ai fait un essai avec une lampe du même modèle, Madame, et j'ai trouvé que l'huile consommée pouvait fournir seulement six heures d'éclairage. Vous avez allumé la lampe au coucher du soleil, m'avez-vous dit, et c'était par conséquent un peu avant six heures. Donc, la lampe a été éteinte à minuit. A minuit, Izar était parti.

La femme dit d'une voix perçante :

— Le voleur Izar a tué mon mari, Izar le voleur.

— Madame, dit Chafik avec calme, vous avez eu grand soin de me dire que votre mari vous avait appelée *après* qu'il eut fermé la porte. Et nous savons par le témoignage du veilleur de nuit qu'elle a été fermée après la sortie d'Izar. Mais votre mari était déjà mort. C'est *vous* qui avez fermé la porte, Madame, et placé la clef sur le corps. C'est alors que, par une fatale inspiration d'économie, vous avez éteint votre lampe.

Il hocha la tête tristement et continua :

— Ce crime monstrueux a été conçu par la crainte de la pauvreté. Je connais l'histoire de votre existence. Vous êtes née dans la pauvreté, avec une peur de la misère qui est devenue une obsession. Vous avez vu de l'argent entrer dans la maison quand vous êtes devenue la femme de Ghalib et c'est devenu votre passion de mettre de côté. Quel esprit mesquin est le vôtre, Madame! Toujours demandant, agrippant, rognant sur tout. Ainsi a chanté Ali, et comme il avait raison! Et c'est lui qu'on traitait d'aveugle!

Chafik continua âprement :

— Pas si aveugle que son frère. Ghalib n'a pas soupçonné que la pauvreté entretenue par vous servait à remplir votre cachette secrète. Et quand il souhaita courir quelques risques pour agrandir son affaire, vous avez eu peur, Madame. Peur de perdre vos économies, mais sa résolution était prise. Il était cuirassé contre vos arguments.

L'inspecteur se pencha vers l'homme étendu sur le sol :

— Ali vous a chanté aussi, Izar. Vous, le faible, à qui la vie n'avait rien apporté. Quelle tentation quand la femme vous disait : Faites cela, Izar, et jamais plus vous ne travaillerez pour un maître. Vous serez votre maître, Izar. — Chafik baissa la voix et continua : Je la vois là, derrière vous, dans l'ombre, tenant à la main la corde qu'elle avait prise à la *rubeyba* d'Ali pendant qu'il dormait, sûrement après avoir absorbé un narcotique. Elle a mis la corde dans votre main au moment où vous vous leviez pour partir. Et elle vous a conduit.

Izar sanglota :

— Je ne voulais pas le faire! C'était un bon maître. Je ne voulais pas le faire!

Chafik resta silencieux un moment, puis comme s'il se parlait à lui-même :

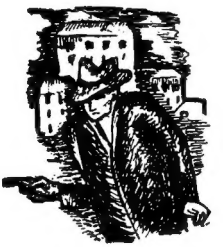
— Tout paraissait obscur concernant Ali, dit-il, quand la corde de sa *rubeyba* a été trouvée au cou de son frère assassiné. Mais de là — soit béni le Tout-Puissant Miséricordieux — de là, a jailli la lumière.

Le Cinéma

L'HOMME DE LA TOUR EIFFEL

par

Burgess MEREDITH



*Les Films marqués de un * peuvent être vus par tous, ceux marqués de ** doivent être réservés aux adultes, ceux marqués de *** sont à réserver à un public averti.*

** Illustrer un roman de Siménon avec des cartes postales en couleurs dans le genre de celles qui s'intitulent : *Jolie Niçoise*, ou *Fête des fleurs sur la Riviera*, même si le Sacré-Cœur de Montmartre (avec peintre en chandail rayé bleu et blanc) remplace la mer et les palmiers, constitue une entreprise audacieuse. C'est pourtant cette inutile gageure qui a été tentée avec *L'Homme de la Tour Eiffel*. Pendant deux heures, parallèlement à l'intrigue, se déroule sous nos yeux une espèce de documentaire sur Paris. A ceci près qu'on n'y voit pas de Français manger de grenouilles, je crois bien que le spectateur d'outre-Atlantique pourra y trouver tous les poncifs auxquels l'ont habitué les Agences de voyages.

Le café des Deux-Magots joue le rôle qui, au siècle dernier, eût été sans doute dévolu au Maxim's. Et c'est là une note de modernisme qui sera appréciée. Les progrès de la technique nous permettent, de plus, de le voir baigné dans une lumière quasi africaine qui n'est pas habituelle place Saint-Germain des Prés et nous prépare à d'autres dépaysements.

Hélas! les plus beaux, les plus chers paysages familiers n'ont pas échappé à cette fureur documentaire, menée sous le signe de l'optimisme coloré qui préside, sans danger, aux publicités de maisons d'alimentation. Mais on frémit en songeant que certains rêveront, d'après ces images, à la beauté d'un Paris inconnu dont la moindre toile d'Utrillo leur aurait si généreusement livré le secret!

Quand on connaît la puissance d'évocation de l'art de Siménon — cet art tout en noir et blanc — sa sobriété qui va droit au but, on n'aura pas de peine à comprendre que ce grand créateur d'atmosphère n'a rien à gagner à se voir porter à l'écran de si gaillarde façon. Et ce n'est pas qu'une question de présentation : ce qui fait le fond même de l'intrigue se trouve déformé dans le même sens. Le mystère perd tout envoûtement. La complexité des différents épisodes qui aurait pu laisser le spectateur en suspens, angoissé par une sorte de brouillard d'où se seraient détachées

quelques figures saisissantes de misère ou de cruauté, n'aboutit qu'à une complication artificielle de scènes qui, en elles-mêmes, nous laissent bien souvent indifférents, fondues qu'elles sont dans cette débauche de couleurs, de sites touristiques et de couples qui s'embrassent comme chacun sait que cela se fait à chaque tournant de rues dans notre « gay Paris » !

Un homme, deux femmes, au bar des Deux-Magots. Après un Martini sec, le mari déclare à sa femme qu'il va l'abandonner et, dans la nouvelle vie qui s'ouvre à lui, une seule chose fait obstacle à son bonheur, c'est l'extrême longévité de sa tante, immensément riche, Mrs Henderson, dont il est le seul héritier. « Un million à qui me débarrassera d'elle ! » Un papier tombe à ses pieds : « Un mot de vous et je suis votre homme ! » Doit-il accepter la proposition? Un coup de dés en décide : « C'est oui ! »

A une table, solitaire, un homme au visage étrange. Dehors sur le trottoir, un misérable repasseur de couteaux et sa femme. Les deux hommes vont être mêlés à l'assassinat de la pauvre Mrs Henderson. L'un sera, en grande partie, la victime et le jouet de l'autre. Et ce sera pour sauver la tête du premier que Maigret va déployer toute sa légendaire intuition.

Mais ce qui ôte une partie de son intérêt à cette habile intrigue policière, c'est que nous sommes à peu près constamment mis dans la confidence et que le point de vue du policier et du criminel nous est successivement présenté. Il n'est pas étonnant, dès lors, que l'ingéniosité du Commissaire Maigret nous paraisse moins surprenante, étant donné que nous savons, par ailleurs, la solution des problèmes qu'il cherche à résoudre et résout finalement, bien entendu.

Un jeune dévoyé, deux femmes rivales qui se haïssent, un étrange aventurier à la diabolique intelligence, un pauvre homme que la misère assiège tels sont les personnages de ce drame.

Paris et ses mille visages, une poursuite à pied, sur les toits, une poursuite en auto sur les routes, une grimpée acrobatique en haut de la Tour Eiffel en sont les attractions traitées sans grande originalité.

Quant au pauvre petit avant-dernier tableau qui ne comprend pas du tout pourquoi il est là, et où l'on voit le criminel conduit à l'échafaud en aimable sous-vêtement bleu ciel, sous l'œil d'un Maigret très embêté qui a l'air d'attendre un autobus qui ne vient pas, mieux vaut n'en pas parler.

Charles Laughton, qui n'a pas créé là un de ses meilleurs rôles, interprète cependant avec une autorité bonhomme le personnage de Maigret et donne à ce film, par ailleurs bien joué, une unité qui est ce qu'il contient de meilleur.

SAMMY.

Le gérant : Bernard PRIVAT.

Imprimé en France

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 7441.

Dépôt légal n° 86. — 1er trimestre 1950.

*** CADAVRE EN PREMIERE CLASSE, par Louis Truc (*S. E. P. E.*)

Il y a une quinzaine d'années, une femme était découverte seule dans un wagon de première du métro, assassinée. Elle fut alors célèbre sous le nom de Lœtitia Toureaux, mais ses assassins ne furent pas découverts et sa mort est demeurée un mystère.

M. Truc calque son récit sur cette vieille affaire et le crime mis en scène par lui reproduit si bien les circonstances du meurtre de Lœtitia Toureaux que la fiction apparaît un peu trop mêlée à la réalité. D'où il suit une sorte de gêne pour le lecteur.

En fait, il semble que telle soit l'ambition de l'auteur : nous présenter une enquête qui tire tout son intérêt d'être aussi vraie que possible. Et en somme, il atteint plus ou moins son but, pas complètement cependant car il entre un peu de conventionnel dans ses personnages. Et tel roman parfaitement invraisemblable mais dont les protagonistes débordent de vie fera plus vrai peut-être que l'œuvre de M. Truc, laquelle au demeurant est habilement écrite, et se lit jusqu'au bout avec intérêt.

J. E.

***LE MYSTERE ESPAGNOL, par Ellery Queen. (*Le Limier, Albin Michel*).

Comme toujours dans les romans d'Ellery Queen, nous trouvons au départ un élément de bizarrerie macabre. Ici, dans une propriété luxueuse de style espagnol, un bellâtre d'origine espagnole est trouvé assassiné sur une terrasse romantique, devant une lettre inachevée. Il tient sa canne à la main, et il est revêtu de sa cape espagnole. Mais sous cette cape il est complètement dévêtu.

Au même moment, le célèbre détective Ellery Queen arrive dans une villa voisine qu'on lui a prêtée pour ses vacances. Il y trouve évanouie, les bras attachés à un fauteuil, la fille précisément du richissime propriétaire de la demeure espagnole.

Je ne sais ce qu'il faut admirer le plus, de l'astucieuse logique d'Ellery Queen avec laquelle il va débrouiller ce mystère et ses annexes, ou de la rigueur toute cartésienne selon laquelle est imaginée et construite une intrigue, au fond, assez vraisemblable. Ce n'est pas toujours le cas dans les œuvres d'Ellery Queen. Il faut saluer celle-ci comme une des plus achevées du célèbre romancier, et d'ailleurs une des plus passionnantes. La traduction semble excellemment rendre le style et l'humour particuliers à Ellery Queen.

J. E.

Du nouveau dans le **ROMAN POLICIER**

Une formule inédite en France :

" LE YARD "

Magazine policier mensuel

La Publication policière
la mieux adaptée aux exigences de la vie moderne

par sa conception
vivante et inédite

" LE YARD " publie tous les mois : **Un Roman policier complet** traduit de l'anglais — Une **Nouvelle** — des **Récits** — Une **Chronique des Livres**, du **Cinéma**, du **Théâtre** — Les **Actualités**, etc...

par son format
commode

Semblable à celui des **publications américaines**, aisément maniables et faciles à mettre dans la poche.

par son prix
imbattable

Puisqu'elle offre un **long roman** signé de l'un des meilleurs auteurs du genre, Carter Dickson, D. Fielding, Fletcher, etc..., et une **partie chronique** pour la somme vraiment **imbattable** de

60 francs